

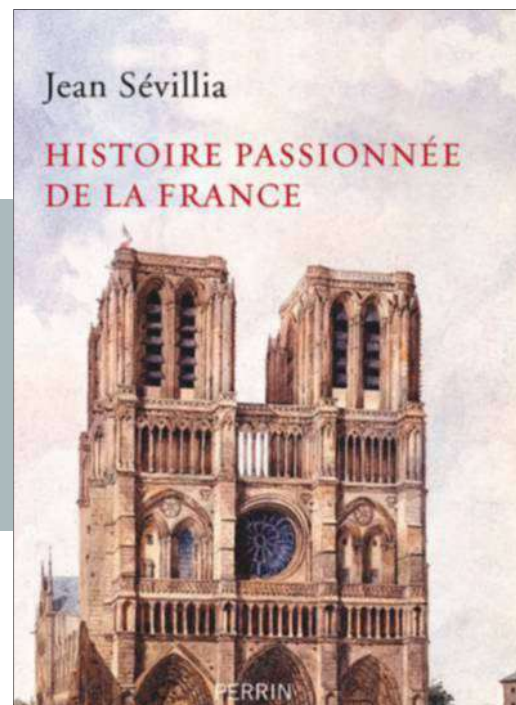
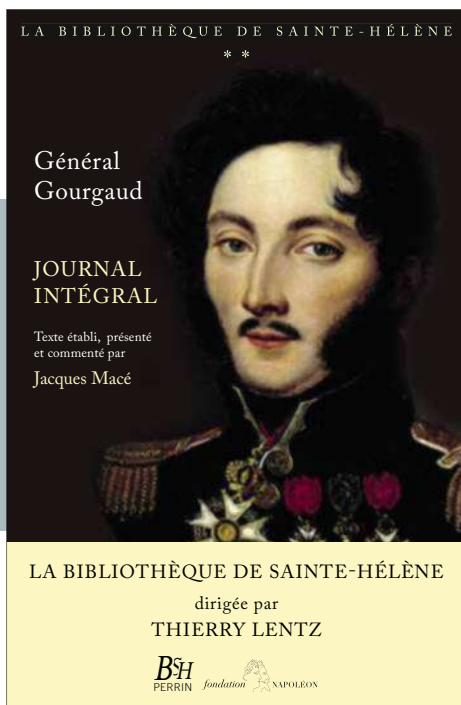
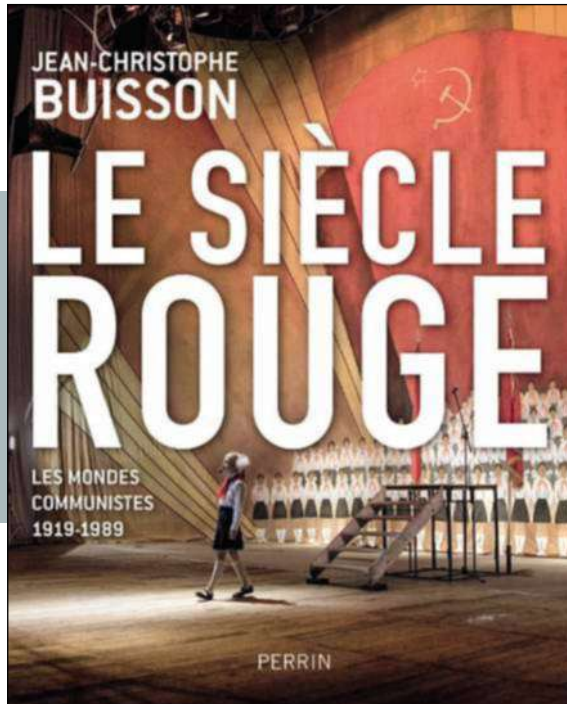
DE BRENNUS À
VERCINGÈTORIX

LES GAULOIS DE LA LÉGENDE À L'HISTOIRE

M 05595 - 47 - F. 8,90 € - RD



DES BEAUX LIVRES D'EXCEPTION



PERRIN, LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE

Retrouvez-nous sur





ÉDITORIAL

Par Michel De Jaeghere

COMPOSITION FRANÇAISE

« Les Gaulois triomphent ! » Telle était, à la dernière page du *Cabinet des Antiques* de Balzac, le dernier mot du très ultra marquis d'Esgrignon, assistant, en 1830, à la victoire de l'émeute sur la monarchie légitime. Popularisée par le comte de Boulainvilliers, la thèse s'était répandue, au XVIII^e siècle, selon quoi l'aristocratie au sang bleu descendait des nobles guerriers francs et avait, de ce fait, vocation millénaire à régner par droit de conquête sur le peuple vaincu des Gallo-Romains, qui avait formé le tiers état. Les Gaulois triomphent aujourd'hui d'une autre manière : par l'ampleur des richesses archéologiques exhumées depuis un siècle, le nombre toujours grandissant des livres qui leur sont consacrés, la présentation toujours plus fine de leurs artefacts dans un réseau de superbes musées, l'intérêt renouvelé des Français pour le peuple qui occupait leur territoire durant l'Antiquité.

Les Gaulois triomphent, mais leur victoire n'a plus la superbe qu'elle pouvait avoir quand Napoléon III supervisait à grands frais les fouilles d'Alésia. Quand, portant des armes qui dataient en réalité de l'âge du bronze (Bartholdi en avait copié le modèle au tout nouveau musée de Saint-Germain-en-Laye), la statue équestre de Vercingétorix était fièrement érigée à Clermont comme celle de notre premier héros national. Lorsque, sur toute l'étendue d'un empire colonial qui colorait en rose des pans entiers de la carte de l'Afrique, les enfants des écoles apprenaient que les Gaulois étaient leurs ancêtres. Qu'ils étaient indisciplinés, querelleurs, impulsifs, emportés, mais aussi forts et braves. Qu'ils portaient la moustache comme les poilus de 14 ; qu'ils étaient grands et blonds et qu'ils avaient les yeux bleus.


Nous avons répudié ces rassurantes certitudes pour tenter de serrer la vérité au plus près. Nous avons élagué notre histoire nationale des légendes dont l'avaient parée les siècles, dans une quête toujours plus exigeante d'authenticité. Il est vain de se demander si nous y avons gagné : nous n'avons pas d'autre choix que de nous incliner devant les découvertes, de nous en tenir aux faits. L'histoire contemporaine nous présente des Gaulois qui ne ressemblent guère aux images d'Épinal que l'on avait inscrites dans nos mémoires. La Gaule chevelue était moins boisée que nous ne l'avions pensée ; ses habitants ne résidaient guère dans des villages ; leurs druides ne pratiquaient pas de sacrifices humains sur la pierre des dolmens ; leurs chefs présidaient à des institutions élaborées ; ils ne juraient pas nécessairement par Bélénos ; ils ne mangeaient presque jamais de sanglier.

L'histoire relève pourtant d'une sagesse mouvante et incertaine. En multipliant le recours aux sciences auxiliaires (l'archéologie, l'épigraphie, la géologie, la numismatique, la paléographie, la prosopographie, tant d'autres), les historiens du XX^e siècle se sont affranchis de la dépendance de leurs devanciers à l'égard des seules sources littéraires. Leurs prédécesseurs avaient déployé des trésors d'érudition pour raconter l'histoire de nos origines, mais ils avaient été trop souvent égarés par les textes d'écrivains qui, pour avoir été plus proches que nous des faits, n'avaient pas renoncé à leur subjectivité. Leurs relations étaient partiales et orientées. Elles étaient également partielles, occultant de larges pans de la réalité en fonction de leurs partis pris, au hasard de leurs ignorances. Leur rhétorique avait tour à tour amplifié, minoré, déformé. Elle avait, plus d'une fois surchargé les témoignages d'affabulations et de mythes. Nous avons appris à y regarder de plus près. Nous nous sommes faits de la déconstruction une spécialité, au point que nombre d'ouvrages savants consacrent désormais plus de pages à l'histoire des représentations dont leur sujet a fait l'objet qu'à la reconstitution toujours aléatoire des faits.

L'histoire des Gaulois entre dans ce modèle comme dans une épure : elle a été longtemps sublimée par un culte des origines qui nous les a fait considérer comme des ancêtres illustres, qui avaient fait trembler Rome elle-même sous Brennus (que ne l'avait-il, pour notre gloire, détruite !) et l'avaient crânement déifiée sous Vercingétorix avant de devenir, conquis, mais toujours enthousiastes, les premiers de la classe de la paix romaine : la preuve vivante des bienfaits d'une colonisation réussie, le creuset d'une civilisation nouvelle, où avait été conservé le meilleur de leur héritage (leur bravoure à la guerre, leur joie de vivre, leur goût du beau geste) tandis qu'était assimilé le meilleur de la romanité (le sens de l'ordre, des légitimes hiérarchies, le règne de la loi et de la justice).

La même histoire est depuis quarante ans le théâtre d'une déconstruction qui se propose de ne rien laisser subsister de nos illusions, de nos mythes cocardiers. Au terme de laquelle l'idée même que la Gaule ait pu préfigurer la France, que notre peuple descende de ceux qui l'habitaient ou que ses frontières aient dessiné le cadre géographique dans lequel devait s'inscrire l'histoire de la nation qu'a fédérée, au fil des siècles, la monarchie capétienne, est désormais considérée comme aussi rétrograde que les théories du comte de Boulainvilliers.

Karl Ferdinand Werner a été l'un des premiers à doucher notre enthousiasme. Ses *Origines avant l'an mil* sont venues pulvériser en 1984 l'idée même que l'on puisse valablement distinguer les Gaulois des Germains. La frontière entre eux, à l'entendre, avait été arbitrairement fixée sur le Rhin par César pour cela seul qu'il avait échoué à poursuivre plus loin ses conquêtes. Soucieux de prétendre à la gloire d'avoir soumis un peuple entier, il l'aurait inventé de toutes pièces, distinguant de manière arbitraire les habitants des Gaules (la Celtique, la Belgique, l'Aquitaine) des barbares d'au-delà du fleuve (les Germains) sans qu'aucune observation, aucun autre critère sérieux, ne permette de les séparer. Les Gaulois avaient été créés par celui-là même qui les avait vaincus, arrimés à l'empire de Rome. Ils n'avaient aucune réalité.

L'avantage des déconstructions est cependant qu'elles peuvent être, à leur tour, déconstruites. Spécialiste de l'histoire de la Gaule, Jean-Louis Brunaux a pu montrer vingt-quatre ans plus tard (*Nos ancêtres les Gaulois*, 2008) que l'argumentation de Werner se fondait sur l'idée que César avait poursuivi, dans la rédaction de ses *Commentaires*, le double objectif d'exalter ses conquêtes et d'en consolider les frontières en traçant entre Gaulois et Germains une césure artificielle. Or déconstruisant pour sa part les *Commentaires* eux-mêmes, il a fait observer que le texte de César était, dans ses considérations ethnologiques, largement tributaire de Poseidonios d'Apamée, un Grec du début du I^{er} siècle av. J.-C., que le conquérant s'était bien souvent contenté de recopier. C'est chez Poseidonios, qui avait lui-même composé son *Histoire* en recueillant récits de voyageurs (ceux de Pythéas le Massaliote) et anciennes légendes, enrichis par ses propres observations *in situ*, que César avait trouvé l'idée que les Celtes se décomposaient, de part et d'autre du Rhin, en populations parentes (germain veut dire cousin) et pourtant opposées (même si elles avaient connu, à leurs marges, mélanges et migrations) : l'une, à l'ouest, prédisposée à la vie sédentaire et aux arts de la paix ; l'autre, à l'est et au nord, plus fruste et vouée au nomadisme et à la guerre. C'est chez Poseidonios aussi que César avait recueilli des indications qui nous sont aujourd'hui précieuses : que les peuples vivant entre le Rhin et les Pyrénées avaient alors suffisamment le sentiment de leur unité pour que leurs druides se réunissent chaque année au centre géographique des territoires qu'ils occupaient ; que leurs chefs étaient unis les uns aux autres par les liens du patronage et les alliances matrimoniales, et que leur histoire avait été ponctuée, depuis le II^e siècle av. J.-C., de tentatives pour faire, sous l'hégémonie de l'un d'entre eux, l'unité de la Gaule ; qu'ils s'étaient plus d'une fois montrés capables d'entreprendre en commun d'ambitieuses expéditions militaires, des migrations de colonisation vers des terres lointaines. Quarante années de déconstruction des mythes nationaux qui avaient installé les Gaulois comme nos pères débouchent ainsi sur le constat paradoxal que les peuples qui vivaient il y a deux mille cinq cents ans sur notre terre, qui y habitaient depuis plus longtemps peut-être (on doute désormais que l'apparition de la civilisation gauloise au V^e siècle av. J.-C. soit le fruit d'une immigration de masse ; on croit plus probable qu'on y ait assisté, bien plutôt, à une révolution culturelle au sein de populations installées là depuis l'âge du bronze, au contact d'un petit nombre de nouveaux arrivants), peuples dont les Français de la fin du XIX^e siècle étaient, pour l'essentiel, les descendants directs (l'immigration n'ayant représenté jusque-là, Francs compris, qu'un apport de population négligeable, comme Jacques Dupâquier l'a montré dans sa monumentale *Histoire de la population française*), y étaient dès lors conscients d'une forme d'unité, dans le cadre que dessinaient les frontières mêmes que tout l'effort de notre histoire, depuis les Capétiens jusqu'à la Révolution française, aura été de s'efforcer d'atteindre. Comme si, en dissipant les mythes de nos origines, l'histoire la plus exigeante avait permis, en définitive, de les retrouver. 

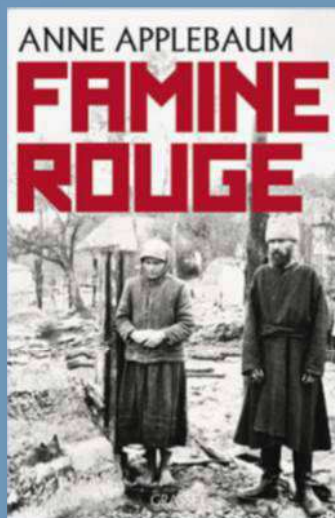
LE FIGARO
HISTOIRE
OFFRE DU MOIS

ABONNEZ-VOUS

ET RECEVEZ LE LIVRE

« Famine Rouge »

Anne APPLEBAUM

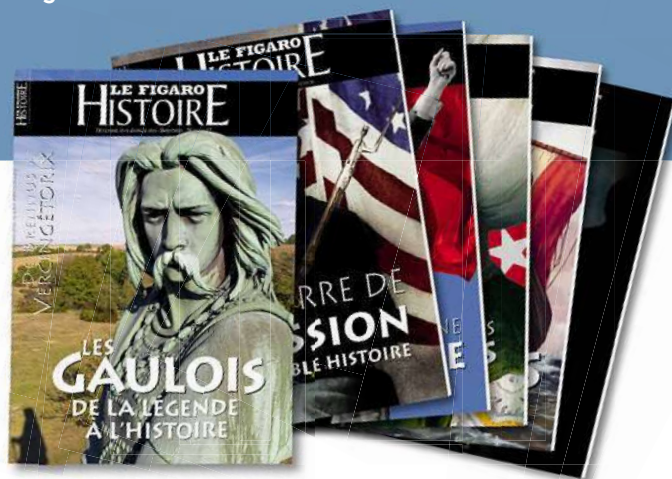


Nombre de pages : 512
Format : 153 x 235 mm

La famine meurtrière qui frappa l'Ukraine au début des années 30 reste un des chapitres les moins explorés de l'Histoire soviétique. Anne Applebaum répare enfin cette injustice par un livre qui fera date. Elle impressionne par la somme des connaissances rassemblées et commentées sur ce qui fut une véritable extermination de tout un peuple organisée par le Parti communiste soviétique sous Staline, mais aussi par son talent d'écrivain. Son récit des faits débute par l'histoire de la révolution ukrainienne en 1917 et celle du mouvement national qui en est issu, puis se poursuit par les premières décisions du Politburo sur la politique agricole à mener dans cette province si fertile de l'Union Soviétique jusqu'à la persécution systématique de l'élite ukrainienne. Le tableau brossé par Applebaum nous plonge de manière inédite dans les horreurs de la répression menée par le régime stalinien. Car cette famine « organisée » fit plus de 5 millions de victimes - dont 3.9 millions d'Ukrainiens, et l'héritage de cette mémoire que l'URSS a tenté d'éradiquer joue évidemment un rôle considérable dans les relations russo-ukrainiennes au temps présent.

Famine rouge s'impose par sa documentation incontestable, sa hauteur de vue et les perspectives qu'il dégage, c'est aussi un livre nécessaire pour comprendre un épisode tragique de l'Histoire du XX^{ème} siècle autant que la réalité politique actuelle de cette région du monde.

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Aude de Saint-Loup et Pierre-Emmanuel Dauzat.



1 AN
D'ABONNEMENT
+ LE LIVRE
FAMINE ROUGE

49 €
au lieu de ~~79,40 €~~
soit 38 % DE RÉDUCTION

LE FIGARO
HISTOIRE

BULLETIN D'ABONNEMENT

À retourner sous enveloppe non affranchie à : LE FIGARO HISTOIRE - ABONNEMENTS - LIBRE RÉPONSE 73387 - 60439 NOAILLES CEDEX

☐ **OUI,** je souhaite bénéficier de cette offre spéciale : 1 an d'abonnement au *Figaro Histoire* (6 numéros) + le livre « Famine Rouge » au prix de 49 € au lieu de ~~79,40 €~~.

☐ M. ☐ Mme ☐ Mlle

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Code postal _____ Ville _____

E-mail _____

Téléphone _____

☐ Je joins mon règlement de 49 € par chèque bancaire à l'ordre de Société du Figaro.

☐ Je règle par carte bancaire :

N° _____

Date de validité _____

Signature obligatoire et date

RAP19011

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/01/2020 dans la limite des stocks disponibles. Expédition du livre sous 2 semaines après réception de votre règlement. Photos non contractuelles. Vous pouvez acquérir séparément le livre « Famine Rouge » au prix de 26 € + 10 € de frais de port et chaque numéro du Figaro Histoire au prix de 8,90 €. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro, ses partenaires commerciaux et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et à vous adresser des offres commerciales pour des produits et services similaires. Vous pouvez obtenir une copie de vos données et les rectifier en nous adressant un courrier et une copie d'une pièce d'identité à : Le Figaro, DPO, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ☐. Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection postale, cochez cette case ☐. Nos CGV sont consultables sur www.lefigaro.fr - Société du Figaro, 14 bd Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 860 475 €. 542 077 755 RCS Paris.



AU SOMMAIRE

ACTUALITÉ DE L'HISTOIRE

- 8. Tu seras un homme *Par Guillaume Zeller*
- 16. Les pionniers du djihadisme *Par Jean-Louis Thiériot*
- 18. Sous le Soleil exactement *Entretien avec Thierry Sarmant et Mathieu Stoll, propos recueillis par Geoffroy Caillet*
- 24. M le maudit *Par Jean Sévillia*
- 26. Crime d'Etat *Par Henri-Christian Giraud*
- 27. Côté livres
- 33. Rémi Brague en liberté *Par Eugénie Bastié*
- 34. Séries *Par Marie-Amélie Brocard*
- 37. Cinéma *Par Geoffroy Caillet*
- 38. Expositions *Par François-Joseph Ambroselli*
- 41. La bande à Madère *Par Jean-Robert Pitte, de l'Institut*

- 58. Les Gaulois sans légendes *Par Jean-Louis Brunaux*
- 68. Les meilleurs ennemis de Rome *Par Jean-Louis Voisin*
- 76. César, le menteur magnifique *Par Alexandre Grandazzi*
- 82. Vercingétorix, cet illustre inconnu *Par Alain Deyber*
- 86. Nos ancêtres les Gaulois *Par Stéphane Verger*
- 94. La Gaule bling-bling
- 96. Le tour de Gaule
- 100. Le casque et la plume
- 102. Echec et mat *Par François-Joseph Ambroselli*

L'ESPRIT DES LIEUX

- 108. Dans les pas du sergent Rice *Par Nicolas Ancellin, photographies de Thomas Goisque*
- 116. Cordouan, le Versailles de la mer *Par Marie-Laure Castelnaud*
- 120. L'espionne du Jeu de Paume *Par François-Joseph Ambroselli*
- 126. Danse avec les chevaux *Par Sophie Humann*
- 130. Avant, Après *Par Vincent Trémolet de Villers*

EN COUVERTURE

- 44. Du mythe à l'histoire *Par Anne Lehoërff*
- 54. Rome, ville ouverte *Par Dominique Briquel*

Société du Figaro Siège social 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris.

Président **Charles Edelstenne**. Directeur général, directeur de la publication **Marc Feuillée**. Directeur des rédactions **Alexis Brézet**.

LE FIGARO HISTOIRE. Directeur de la rédaction **Michel De Jaeghere**. Rédacteur en chef **Geoffroy Caillet**. Enquêtes **Albane Piot, François-Joseph Ambroselli**. Chef de studio **Françoise Grandclaude**. Secrétariat de rédaction **Caroline Lécharny-Maratray**. Rédacteur photo **Carole Brochart**. Editeur **Robert Mergui**. Directeur industriel **Marc Tonkovic**. Responsable fabrication **Emmanuelle Dauer**. Responsable pré-press **Corinne Videau**. Relations presse et communication **Laëtitia Brechemier**.

LE FIGARO HISTOIRE. Commission paritaire : 0624 K 91376. ISSN : 2259-2733. Edité par la Société du Figaro.

Rédaction 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 57 08 50 00. Régie publicitaire **MEDIA.figaro**

Président-directeur général **Aurore Domont**. 14, boulevard Haussmann, 75009 Paris. Tél. : 01 56 52 26 26.

Imprimé en France par Imaye Graphic, 96, boulevard Henri-Becquerel, 53000 Laval. Novembre 2019. Imprimé en France/

Printed in France. Origine du papier : Finlande. Taux de fibres recyclées : 0 %. Eutrophisation : Ptot 0,010 kg/tonne de papier.

Abonnement un an (6 numéros) : 35 € TTC. Etranger, nous consulter au 01 70 37 31 70, du lundi au vendredi, de 7 heures à 17 heures, le samedi, de 8 heures à 12 heures. *Le Figaro Histoire* est disponible sur iPhone et iPad.

CE NUMÉRO A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION DE PHILIPPE MAXENCE, FRÉDÉRIC VALLOIRE, JACQUES PAVIOT, MARGUERITE DE MONICAULT,

MARIE PELTIER, CHARLES-ÉDOUARD COUTURIER, ÉRIC MENSION-RIGAU, BLANDINE HUK, SECRÉTAIRE DE RÉDACTION, SOPHIE SUBERBÈRE, RÉDACTRICE PHOTO,

ALAIN BIROT, ROSE-AIMÉE CUROT ET LAURE MAESTRACCI, RÉDACTEURS GRAPHISTES, ET SOPHIE TROTIN, FABRICATION.

EN COUVERTURE : © MANUEL COHEN.

**LE FIGARO
HISTOIRE**

RETROUVEZ LE FIGARO HISTOIRE SUR WWW.LEFIGARO.FR/HISTOIRE ET SUR



CONSEIL SCIENTIFIQUE. Président : Jean Tulard, de l'Institut. Membres : Jean-Pierre Babelon, de l'Institut ; Marie-Françoise Baslez, professeur d'histoire ancienne à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Simone Bertièrre, historienne, maître de conférences honoraire à l'université de Bordeaux-III et à l'ENS Sèvres ; Jean-Paul Bled, professeur émérite (histoire contemporaine) à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Jacques-Olivier Boudon, professeur d'histoire contemporaine à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Maurizio De Luca, ancien directeur du Laboratoire de restauration des musées du Vatican ; Barbara Jatta, directrice des musées du Vatican ; Eric Mension-Rigau, professeur d'histoire sociale et culturelle à l'université de Paris-IV Sorbonne ; Arnold Nesselrath, professeur d'histoire de l'art à l'université Humboldt de Berlin, ancien délégué pour les départements scientifiques et les laboratoires des musées du Vatican ; Dimitrios Pandermalis, professeur émérite d'archéologie à l'université Aristote de Thessalonique, président du musée de l'Acropole d'Athènes ; Jean-Christian Petitfils, historien, docteur d'Etat en sciences politiques ; Jean-Robert Pitte, de l'Institut, ancien président de l'université de Paris-IV Sorbonne ; Giandomenico Romanelli, professeur d'histoire de l'art à l'université Ca' Foscari de Venise, ancien directeur du palais des Doges ; Jean Sévillia, journaliste et historien.



Le Figaro Histoire est imprimé dans le respect de l'environnement.



8 TU SERAS UN HOMME

À TRAVERS LE REFUS D'UN FERMIER AUTRICHIEN DE SERVIR LE RÉGIME NAZI, LE BOULEVERSAULT *UNE VIE CACHÉE* DE TERRENCE MALICK ÉCLAIRE MAGISTRALEMENT LA RÉSISTANCE À HITLER MENÉE PAR LES CHRÉTIENS AU NOM DE L'OPPOSITION ENTRE LEUR FOI ET LE NATIONAL-SOCIALISME.

18 SOUS LE SOLEIL EXACTEMENT

ADOUBÉ PAR LES SIÈCLES, LE PLUS CÉLÈBRE MINISTRE DE LOUIS XIV N'EN RESTE PAS MOINS UN ILLUSTRE INCONNU. THIERRY SARMANT ET MATHIEU STOLL DRESSENT LE BILAN DE L'ŒUVRE DE COLBERT DANS UNE PASSIONNANTE ENQUÊTE.



34

LE BRASIER DE LA CHARITÉ

LE PLUS FAMEUX INCENDIE DE
LA BELLE ÉPOQUE A DÉSORMAIS
SA SÉRIE. MAIS EN PRIVILÉGIANT
LA RELECTURE POLITIQUE
À LA RÉALITÉ HISTORIQUE,
CET ANACHRONIQUE *BAZAR*
DE LA CHARITÉ N'A QUE PEU
À VOIR AVEC LE TRAGIQUE
ÉVÉNEMENT DU 4 MAI 1897.



ET AUSSI

LES PIONNIERS DU DJIHADISME

M LE MAUDIT

CRIME D'ÉTAT

CÔTÉ LIVRES

RÉMI BRAGUE EN LIBERTÉ

CINÉMA

EXPOSITIONS

LA BANDE À MADÈRE

Tu seras un Homme

Franz Jägerstätter, dont Terrence Malick dévoile la *Vie cachée* dans un film bouleversant, fut de ces résistants qui prirent le risque de passer pour des traîtres à leur patrie pour dire l’incompatibilité radicale entre la foi chrétienne et le national-socialisme. Ils en payèrent le prix.

Projeté au dernier Festival de Cannes, *Une vie cachée*, qui sort sur les écrans le 11 décembre, est le dixième long-métrage du réalisateur américain Terrence Malick, palme d’or sur la Croisette en 2011 avec *The Tree of Life*. Prix du jury œcuménique, il retrace l’itinéraire de Franz Jägerstätter, figure méconnue de l’objection de conscience et de la résistance chrétienne au nazisme, exécuté en 1943 et béatifié par l’Eglise en 2007. Inspiré de sa correspondance avec sa femme, ce film majestueux et sobre explore la mécanique du mal radical et met au jour l’indisposante banalité de ses agents. Mais surtout, il révèle comment le sacrifice solitaire – mû par le courage, l’honneur et la foi – peut remporter une victoire définitive contre toute logique homicide et asservissante, aussi écrasante soit-elle en apparence. Abandonné de presque tous, ce jeune Autrichien sort vainqueur de la bataille au moment précis où l’adversaire lui ôte la vie. Vérité incompréhensible, scandaleuse même, que Terrence Malick parvient à rendre intelligible de manière magistrale.

Ce sont deux plans furtifs d’*Une vie cachée* qui disent avec le plus de force ce qu’est l’essence profonde de la résistance spirituelle. Deux éclairs. Le premier survient dans une cellule de la sinistre prison de Tegel, dans la banlieue de Berlin : Franz



VAINCRE LE MAL Ci-dessus et page de droite : Franz Jägerstätter, incarné par le comédien allemand August Diehl dans *Une Vie cachée* de Terrence Malick. Originaire d’un petit village de Haute-Autriche, Franz Jägerstätter fut emprisonné en février 1943 et exécuté le 9 août suivant pour avoir, au nom de sa foi, refusé de servir Hitler dans la Wehrmacht.

Jägerstätter est passé à tabac par un gardien féroce. Les coups, les crachats et les insultes pleuvent. Mais soudain, le détenu adresse à son bourreau un sourire. Non pas un sourire de défi, mais un sourire empreint de bonté, presque christique.

Le second illumine l’une des dernières scènes du film. Quelques instants avant son exécution, Jägerstätter tente de rassurer

un jeune condamné qui l’accompagne. Encadré par des gardiens armés de leur MP40, il approche son visage de celui de son camarade et dépose un baiser fraternel sur sa joue, inondant ainsi d’humanité l’affreux garage où ils sont parqués. « *Ne te laisse pas vaincre par le mal, sois vainqueur du mal par le bien* », disait saint Paul dans son épître aux Romains.



LA PASSION SELON MALICK

Parce qu'il rompt avec une série de films plutôt décevants depuis *A la Merveille* (2012) tout en récapitulant l'âme du cinéma poursuivi par son auteur depuis un quart de siècle, *Une vie cachée* tient du paradoxe et de l'aboutissement. Comme si la trajectoire de Franz Jägerstätter avait fourni à Terrence Malick un matériau dont la pureté singulière ne pouvait qu'engendrer une œuvre d'une qualité équivalente, débarrassée du mysticisme confus de *The Tree of Life* (2011). Comme si son ancrage historique, en commandant la progression dramatique qui faisait défaut à ce film, avait aussi orchestré *ipso facto* les thèmes et les moyens propres à Malick pour insuffler à *Une vie cachée* une cohérence et une vérité rarement atteintes.

Perché dans les Alpes de Haute-Autriche, Sankt Radegund est, en 1939, un paradis perdu, qui vit au rythme des travaux et des jours de sa petite communauté paysanne, endurante et solidaire. Franz (August Diehl), Fani (Valerie Pachner) et leurs trois filles mettent à s'aimer la même ferveur, la même joie simple qu'à travailler. N'habitent-ils pas auprès de Dieu, dans cette montagne que Malick filme, étincelante ou nimbée de brume, regorgeant de sources vives et d'herbages nourriciers, dans des plans d'une beauté à couper le souffle ? Loin de toute cosmicité absconse, le Créateur affleure presque sans voile dans cet Eden animé par l'esprit.

Hélas, la tragédie originelle se répète. Le mal vient obscurcir cette aube des temps. Alors que la guerre a éclaté, Franz, seul du village, répète que sa conscience lui interdit de prêter le serment de fidélité à Hitler. Sitôt incorporé, il se retrouve incarcéré et torturé. Dès lors, *Une vie cachée* filme deux enfers : celui où Franz a plongé par fidélité à la lumière entrevue ; celui qu'est devenu le village pour Fani, en butte à la haine des siens, qui regardent son mari comme un traître. Deux enfers où coule, souterrain, le canal de leur amour, irrigué par les rares lettres qu'ils peuvent échanger.

Qu'il tourne sa caméra vers Franz ou vers Fani, Malick filme le sacrifice nu, le voyage sans retour de ceux qui ont pris le parti de résister au mal, l'insondable énigme des choix simultanément décisifs et dérisoires. A mesure que le drame se déploie, on tend le dos. On guette l'image superflue, le faux pas stylistique, l'incongruité, même infime, qui viendrait troubler sa fulgurance, trahir sa radicalité, à l'image des fausses bonnes âmes qui, paysan, bourreau, prêtre ou avocat, exhortent Franz à renoncer. En vain. Malick a traité cette tragédie comme une symphonie, où la perfection du montage et un lyrisme maîtrisé de bout en bout s'unissent pour transporter le spectateur au cœur du mystère : l'honneur de l'homme consiste à croire, contre toute apparence, que « la croissance du bien dans le monde dépend en partie d'actes qui n'ont rien

d'historique ; et [que] si les choses ne vont pas pour vous et moi aussi mal qu'elles auraient pu aller, nous en sommes redevables en partie à ceux qui ont vécu fidèlement une vie cachée et qui reposent dans des tombes délaissées », selon la citation de George Eliot qui sert d'exergue au film.

L'inutilité de son acte, c'est ce que tous reprochent à Franz, et d'autant plus féroce qu'eux-mêmes ont renoncé à combattre. Qui sauvera-t-il par son refus, l'orgueilleux qui s'apprête à laisser une veuve et trois orphelines ? Comment, surtout, des mots pourraient-ils engager ? Pilate et son « qu'est-ce que la vérité ? » ne disaient pas autre chose. A ces objections, Franz n'a qu'une réponse : « Je ne peux pas faire ce que je crois être mal. » Comment sait-il ce qui est mal ? Parce qu'il a appris à connaître et à aimer Celui qui est source de tout bien. Comme Scorsese dans le terrifiant *Silence*, Malick filme au plus près le déchirement d'un homme face au choix ultime, celui de Dieu. Mais là où l'apostasie conduisait le jésuite à n'être plus qu'un mort-vivant, la fidélité de Franz fait de lui un être brisé mais paradoxalement intact, semblable à l'Homme de douleurs qu'il a choisi de suivre et auquel il ressemble désormais comme un frère.

A mesure que Franz avance sur son chemin de croix, le jeu sobre et sidérant d'August Diehl emplit tout l'écran. Dans la prison, les coups pleuvent. La grâce aussi – mais goutte à goutte, tenue comme ces psaumes égrenés par une voix off chère à Terrence Malick. Au village, elle maintient en vie Fani, brisée par sa moisson de blés et de larmes. L'épreuve de Franz est celle du consentement à la vérité. La sienne, celle du renoncement à sa volonté. Autrement dit, l'épreuve de l'amour, car soutenir son mari jusqu'au bout, c'est accepter de le perdre. En faisant de son *fiat* le garant de la fidélité de Franz à la vérité, Malick livre de l'amour conjugal une expression d'une force bouleversante.

« Un jour, je peindrai le véritable Christ », disait jadis à Franz l'artiste chargé de représenter le fils de Dieu en paisible roi de gloire dans l'église du village. Le véritable Christ, c'est-à-dire le Christ broyé par le mal, le Christ de la dérélition, le Christ aimant jusqu'à la mort et, par là,

déjà vainqueur. *Une vie cachée* est l'histoire éternelle de la victoire, insensée dans l'ordre des apparences, de l'amour sur le mal, de la lumière sur les ténèbres par le fait d'un seul – homme ou Dieu. Celle qu'illustre ce plan stupéfiant, où une chandelle falote déchire l'obscurité pour illuminer le visage de Franz dans sa cellule, la veille de son exécution. Un tableau qu'on croirait sorti du pinceau de Georges de La Tour, mais dont Franz avait lui-même tracé l'ébauche dans ces mots écrits à Fani : « Quand on renonce à survivre à tout prix, une lumière nouvelle vous inonde. » Geoffroy Caillet
Une vie cachée, 2 h 53, sortie le 11 décembre.





Cette injonction, Franz Jägerstätter l'a faite sienne jusqu'au sacrifice ultime, consenti sous le couperet de la guillotine dressée dans la prison de Brandebourg-sur-la-Havel, ce 9 août 1943. Alors que les Alliés s'apprêtent à libérer l'Italie et que l'Armée rouge vient de déclencher deux offensives majeures, l'une dans le secteur de Smolensk, l'autre dans la région de Kharkov, ce fermier autrichien de 36 ans est exécuté pour avoir « *sapé le moral des troupes* ». Son crime ? Le refus de servir dans la Wehrmacht au nom d'un principe intangible : ne pas

UNE VIE ORDINAIRE Ci-dessus : Franz Jägerstätter au début des années 1930, posant aux côtés de sa famille sur sa moto, la première de son village de Sankt Radegund. En bas : le cardinal Theodor Innitzer, archevêque de Vienne, lors du référendum organisé en Autriche en avril 1938 pour entériner l'Anschluss. Le 18 mars, il s'était prononcé en faveur du rattachement au Reich allemand, et un message officiel, diffusé par la Conférence épiscopale autrichienne, avait appelé les catholiques du pays à voter pour l'Anschluss.

11
HISTOIRE

coopérer au mal. Ostracisme, menaces, coups, humiliations, chantages, appels à la raison ou à la ruse, casuistique, questions spécieuses : toutes les méthodes avaient été employées en vain pour le convaincre de signer le formulaire qui pouvait lui sauver la vie. Avec une finesse remarquable, *Une vie cachée* dévoile, après René Girard, la perversité de ces méthodes qui se déploient dans toutes les procédures iniques de l'histoire quand il s'agit de faire de l'innocent un coupable.

SEUL CONTRE TOUS

Père de trois fillettes, nées de son mariage avec Franziska Schwaninger, surnommée Fani, Franz Jägerstätter avait mûri son choix de longue date, pleinement éclairé de ses inévitables conséquences. Dès 1938, son hostilité au nazisme est de notoriété publique. Le 10 avril, dans son village de Sankt Radegund – situé à quelques kilomètres de Braunau am Inn, où Hitler était né dix-huit

ans avant lui –, il est le seul à voter non au référendum visant à entériner l'Anschluss du 12 mars. Par crainte des représailles, les résultats locaux sont maquillés afin de dissimuler la présence d'un opposant dans la bourgade. La terreur règne déjà sur l'Autriche, l'opposition est muselée et le « oui » l'emporte avec 99,73 % des voix.

Cet homme simple et intelligent, enfant naturel de deux paysans, qui n'avait pour tout bagage que la formation reçue dans l'école de son village, n'a rien d'un militant, d'un idéologue, et encore moins d'un fanatique. Mais l'expression douce qu'il arbore sur les photos de l'époque dissimule un tempérament d'acier. Jusqu'à son mariage en 1936, il est connu pour ses coups d'éclat, sa moto rutilante et sa pugnacité dans les bagarres villageoises. En 1933, il devient même père d'une petite Hildegard, née d'une relation passagère avec une servante de ferme, dont il se préoccupera jusqu'au terme de sa vie. *Une vie cachée* passe rapidement sur cet





aspect très humain du personnage. De l'avis de ceux qui témoignèrent ensuite, c'est son épouse, très pieuse, qui a canalisé cette énergie, non pour la réprimer mais pour la mettre au service de l'édification d'un foyer chrétien rayonnant, attentif aux réalités d'ici-bas et habité du souci des fins dernières. Sans elle, le destin de son mari aurait sans doute été différent. Car la foi est la source à laquelle il nourrit sa conscience.

Pourtant, Franz Jägerstätter ne fait pas partie de ceux qui, tel le bienheureux Théophane Vénard, aspiraient au martyre et à la sainteté dès l'enfance, ou qui – comme saint Paul, saint François d'Assise ou le bienheureux Charles de Foucauld – vécurent une jeunesse dissolue avant de connaître le bouleversement de la conversion. L'itinéraire spirituel de cet homme extraordinaire se singularise par son tracé ordinaire. Transmise par sa grand-mère, nourrie par des lectures pendant l'adolescence, sa foi connaît des périodes d'aridité avant de s'épanouir pleinement dans le mariage. Signe de sa place croissante dans sa vie, elle le conduit à intégrer en 1940 le Tiers-Ordre franciscain et à servir sa paroisse comme sacristain. Deux dimensions se superposent ainsi dans le sacrifice de Franz Jägerstätter : l'acte de résistance d'un jeune Autrichien animé par les principes innés de la décence commune et la démarche spirituelle d'un croyant qui a saisi l'opposition irréductible entre le Christ et le paganisme criminel du national-socialisme. C'est à la fois une conception de la civilisation et une vision de l'Homme qu'il refuse de fouler aux pieds.

Qu'il est pourtant difficile, pour un chrétien, de discerner alors la juste voie quand

le sommet de la hiérarchie épiscopale vacille... Le 18 mars 1938, trois jours après avoir rencontré Hitler, Mgr Theodor Innitzer, l'archevêque de Vienne, n'a-t-il pas signé de sa main une déclaration favorable à l'Anschluss, assortie d'un indélébile « *Heil Hitler!* » ». La conférence épiscopale autrichienne diffuse ensuite un message officiel dénué de toute ambiguïté : « *Au jour du plébiscite, il va sans dire que c'est pour nous un devoir national, en tant qu'Allemands, de nous déclarer pour le Reich allemand, et nous attendons également de tous les chrétiens croyants qu'ils sauront ce qu'ils doivent à leur nation.* » Il est vrai que le 7 octobre suivant, après avoir essuyé les remontrances de Rome, Mgr Innitzer adopta une position bien différente lors de la « révolte du Rosaire ». Pour avoir déclaré qu'« *il n'y a qu'un seul Führer : Jésus-Christ* », le prélat voit son palais épiscopal saccagé par les nervis du régime. Dès lors, les prêtres autrichiens se retrouvent dans le collimateur de la police. Cinq d'entre eux, les pères Wöss, Spanlang, Ohnmacht, Hollnsteiner et Schelling, sont les premiers ecclésiastiques à franchir les grilles du camp de Dachau. Quant au curé de Sankt Radegund, le père Josef Karobath avec qui Franz Jägerstätter entretient des liens étroits, il est évincé du diocèse de Linz en raison de ses prises de position antinazies.

Le film de Terrence Malick le montre admirablement bien : c'est ainsi dans une solitude presque absolue, abstraction faite du soutien de sa femme – bouleversant car traversé de doutes et de révoltes –, que le modeste fermier prend la décision de ne pas céder aux injonctions et aux intimidations

des nazis et de leurs complices, et de refuser, le jour venu, de servir dans une unité combattante de la Wehrmacht. Apeurés ou fanatisés, les habitants de son village le considèrent comme un traître. On s'écarte sur son passage. Les regards deviennent torves. Même le bon père Ferdinand Fürthauer, le nouveau curé de la paroisse, l'incite à reconsidérer sa décision. « *Personne ne peut me dire comment éviter le danger que mon adhésion au nazisme ferait peser sur le salut de mon âme* », écrit-il au père Karobath en février 1943, à la fois résolu et désespéré, après avoir reçu son ordre d'incorporation. De la caserne d'Enns à la prison de Berlin, il ne dévient plus de sa ligne de conduite. Le père Albert Jochmann, qui accompagne Franz Jägerstätter à l'échafaud le 9 août, témoignera de l'« *attitude calme et posée* » du supplicié, encouragé à l'heure décisive par l'exemple du père Franz Reinisch, décapité sur les mêmes lieux un an auparavant.

A l'heure de son exécution pourtant, sans doute est-il « *mort sans espérer que son sacrifice puisse éveiller la moindre conscience (...)*. Il savait qu'au-delà de sa famille et de sa communauté, sa mort passerait presque entièrement inaperçue, n'aurait aucun impact sur le parti nazi et ne précipiterait pas la fin de la guerre », estime l'écrivain américain Jim Forest dans l'introduction de *Franz Jägerstätter : Letters and Writings from Prison*. De fait, durant près de vingt ans, le sacrifice de Franz Jägerstätter ne sera connu que de ses seuls proches, jusqu'à ce que Gordon Zahn, un sociologue américain, découvre son engagement et rédige en 1964 une première biographie. Quarante-trois ans plus tard, le 26 octobre 2007, en présence de sa veuve, il est béatifié au nom du pape Benoît XVI dans la cathédrale de Linz par le cardinal José Saraiva Martins, préfet de la Congrégation pour la cause des saints. La sortie en salles du film de Terrence Malick pourrait désormais lui conférer une aura internationale, bien au-delà de la sphère chrétienne.

« *Ce qui est fascinant chez Jägerstätter, c'est la clairvoyance du martyr qui a, mieux que de nombreux érudits de son temps, su discerner l'incompatibilité entre le national-socialisme et la foi chrétienne* », écrira le cardinal Christoph Schönborn, archevêque de Vienne. Plus encore : tout en ayant repéré la nature



BIENHEUREUX Ci-dessus : Franziska et Franz Jägerstätter dans *Une Vie cachée* de Terrence Malick, qui s'inspire de la correspondance entre les deux époux. Incarnée par Valerie Pachner à l'écran, la jeune femme, catholique ardente, fut le principal soutien de son mari.

Page de gauche : le 26 octobre 2007, à l'âge de 94 ans, Franziska assista à la cérémonie de béatification de son mari dans la cathédrale de Linz. Elle mourra en 2013, à 100 ans.

diabolique du nazisme, Franz Jägerstätter – fidèle en cela à la radicalité évangélique – fut capable d'aimer ses ennemis et de prier pour eux. Quelques heures avant son exécution, il écrit : « *Que Dieu daigne accepter l'offrande de ma vie en sacrifice d'expiation non seulement pour mes péchés, mais aussi pour ceux des autres (...). Aussi longtemps qu'un homme est en vie, c'est notre devoir de l'aider par amour à marcher sur le chemin du Ciel.* »

MENACE CHRÉTIENNE

Il y a dans cette position oblatrice un geste authentiquement révolutionnaire qui vient briser net la violence totalitaire. A nouveau, René Girard n'est pas loin qui rappelait que l'ambition ultime du nazisme « *a consisté (...) à combattre ouvertement le projet d'une société sans boucs émissaires ni victimes sacrificielles, c'est-à-dire le projet chrétien et moderne* »... Jägerstätter se fait bouc émissaire pour révéler ce projet. Et c'est en raison de ce danger représenté par les chrétiens que le régime s'en méfie tant et qu'il persécute ceux d'entre eux qui refusent de rentrer dans le rang. Ce fut le cas en particulier des protestants de l'Eglise confessante, dont les pasteurs Bonhoeffer et Niemöller furent de lumineuses figures,

mais surtout des catholiques, déjà en délicatesse avec le pouvoir central depuis l'instauration du II^e Reich en 1871 et le *Kulturkampf* bismarckien.

Si l'on se concentre sur le cas du catholicisme que professait Franz Jägerstätter, les statistiques électorales témoignent, de fait, de la défiance des fidèles à l'encontre de la croix gammée. Dans une étude dont les conclusions ont été publiées en 2014, deux universitaires américains, Jörg Spenkuch et Philipp Tillmann, ont établi que les performances électorales des listes nazies furent inversement proportionnelles à la présence des catholiques dans les régions analysées. Autrement dit, plus une région était catholique, moins elle votait pour Hitler. Ainsi, en 1932, c'est en Bavière, en Rhénanie du Nord et en Silésie, terres traditionnellement catholiques, que les listes du NSDAP obtinrent les scores les plus médiocres.

Est-ce pour autant que les catholiques allemands se levèrent en masse contre Hitler, associé par beaucoup à l'Antéchrist ? Non, et

ce pour trois raisons principales. Les attermoissements de la hiérarchie ecclésiastique furent la première d'entre elles. Rome avait clarifié sa position à l'égard du régime (avec lequel un concordat avait été signé en 1933) dans l'encyclique *Mit brennender Sorge* de mars 1937, qui condamnait en particulier sa dimension raciste. Mais, réunie à Fulda, la conférence épiscopale s'était aussitôt montrée divisée. Son président, le cardinal Bertram, archevêque de Breslau, demeurait soucieux de ménager le régime. En avril 1940, il envoya une lettre à Hitler à l'occasion de son anniversaire, ce qui provoqua la vive indignation de l'évêque de Berlin, Mgr von Preysing. A partir de 1939, une seconde raison surgit avec acuité alors que les hostilités venaient d'éclater : dans de telles circonstances, refuser de prendre les armes revient à trahir sa patrie et à passer pour un couard. La troisième raison, enfin, c'est la répression féroce qui s'abat-tait sur toute opposition, relayée par une propagande intense dont les chrétiens étaient une cible privilégiée.



© GEORGE (JÜRGEN) WITTENSTEIN/AKG-IMAGES.

RÉSISTANCE Ci-contre : Hans Scholl, sa sœur Sophie et Christoph Probst (*de gauche à droite*), étudiants membres du groupe La Rose blanche fondé, à Munich en 1942 en opposition à Hitler. Ils furent tous les trois exécutés en février 1943. En bas : Mgr Clemens von Galen, évêque de Münster (Allemagne) de 1933 à 1946. Le 3 août 1941, il dénonça, en chaire, le plan « Aktion T4 » des nazis, qui visait à euthanasier les handicapés.

La conséquence fut que la dissidence allemande, chrétienne en particulier, ne forma jamais, selon l'historien Xavier de Montclos, qu'« une petite cohorte au sein de la population ». Ces hommes et ces femmes commirent pourtant « de nombreux faits de résistance dont les acteurs, solitaires ou groupés, savaient que la seule valeur était le témoignage, et l'issue la plus probable, la mort », écrit l'historien dans *Les Chrétiens face au nazisme et au stalinisme* (1983). De fait, pourchassés, risquant l'étiquette infamante de traîtres, peu soutenus par leurs autorités, ceux qui se jetèrent dans la résistance ont livré un témoignage lumineux, qui se révélera indispensable plus tard, à l'heure de la reconstruction de l'Allemagne.

L'un des premiers fut le journaliste calviniste Fritz Gerlich, sympathisant du NSDAP à ses premières heures, mais qui en devint l'un des pourfendeurs les plus acharnés après sa conversion au catholicisme consécutive à une rencontre avec la mystique Thérèse Neumann. Le 30 juin 1934, durant la Nuit des longs couteaux, il est assassiné à Dachau où il avait été emprisonné.

Mais c'est après le déclenchement de la guerre qu'émergèrent des résistances plus structurées et visibles. Mgr Clemens von Galen, évêque de Münster, en est l'une des figures de proue. Le 3 août 1941, en chaire, devant une assistance truffée d'agents de la Gestapo, il prononce un sermon dans lequel il dénonce le plan « Aktion T4 » visant à euthanasier les handicapés (à leur « accorder une mort miséricordieuse » selon la terminologie nazie). Signe de l'influence que conserve l'Eglise aux yeux des autorités, il n'est pas arrêté et le plan T4 est officiellement interrompu. Le retentissement de ce sermon, ronéotypé et distribué dans les paroisses, est immense. Mais ceux qui s'en font les relais ne bénéficient pas de la même indulgence que l'évêque. De nombreux prêtres sont arrêtés et déportés dans les camps de concentration, où les anciens les surnomment en plaisantant « les victimes de l'évêque de Münster ». Au total, rien qu'à Dachau où la plupart des ecclésiastiques sont déportés, 447 prêtres allemands sont incarcérés, dont 94 meurent sur place.

Dans les rangs laïcs aussi, des catholiques de toutes conditions s'élèvent contre le régime, comme les étudiants qui rejoignent le mouvement de La Rose blanche,

fondé au printemps 1942 à Munich par un protestant, Hans Scholl, soutenu par sa sœur Sophie, et un orthodoxe, Alexander Schmorell. La plupart de ses membres furent guillotins en 1943.

Les conjurés de l'attentat perpétré contre Hitler le 20 juillet 1944 par Claus von Stauffenberg peuvent être associés à la résistance chrétienne, même s'ils obéissent aussi à des considérations patriotiques et politiques. L'un d'entre eux, le comte Peter Yorck von Wartenburg, cousin de Stauffenberg, laisse ainsi percevoir le soubassement profondément chrétien de son engagement lorsqu'il dénonce, lors de son procès le 7 août 1944, « la mainmise totale de l'Etat qui contraint l'individu à renoncer à ses obligations religieuses et morales envers Dieu ». Il est pendu le lendemain à la prison de Plötzensee. Derrière ces mouvements se profilent enfin de nombreux engagements individuels dont certains sont à peine connus, comme celui de Franz Jägerstätter, demeuré caché pendant tant d'années.

En opposant leur conscience à la violence hitlérienne, tous ces résistants chrétiens, religieux et laïcs, ont su remporter dans l'isolement des cellules et face aux échafauds la plus définitive des victoires contre la violence et l'asservissement totalitaires. « Même si j'écris les mains enchaînées, cela vaut mieux que d'avoir ma volonté enchaînée (...). Ni le cachot, ni les chaînes, ni même la mort ne peuvent séparer quelqu'un de l'amour de Dieu, lui ravir sa foi et sa volonté libre », écrivait Franz Jägerstätter peu avant son exécution. Un homme debout. Un témoin pour aujourd'hui. *J*

À LIRE de Guillaume Zeller



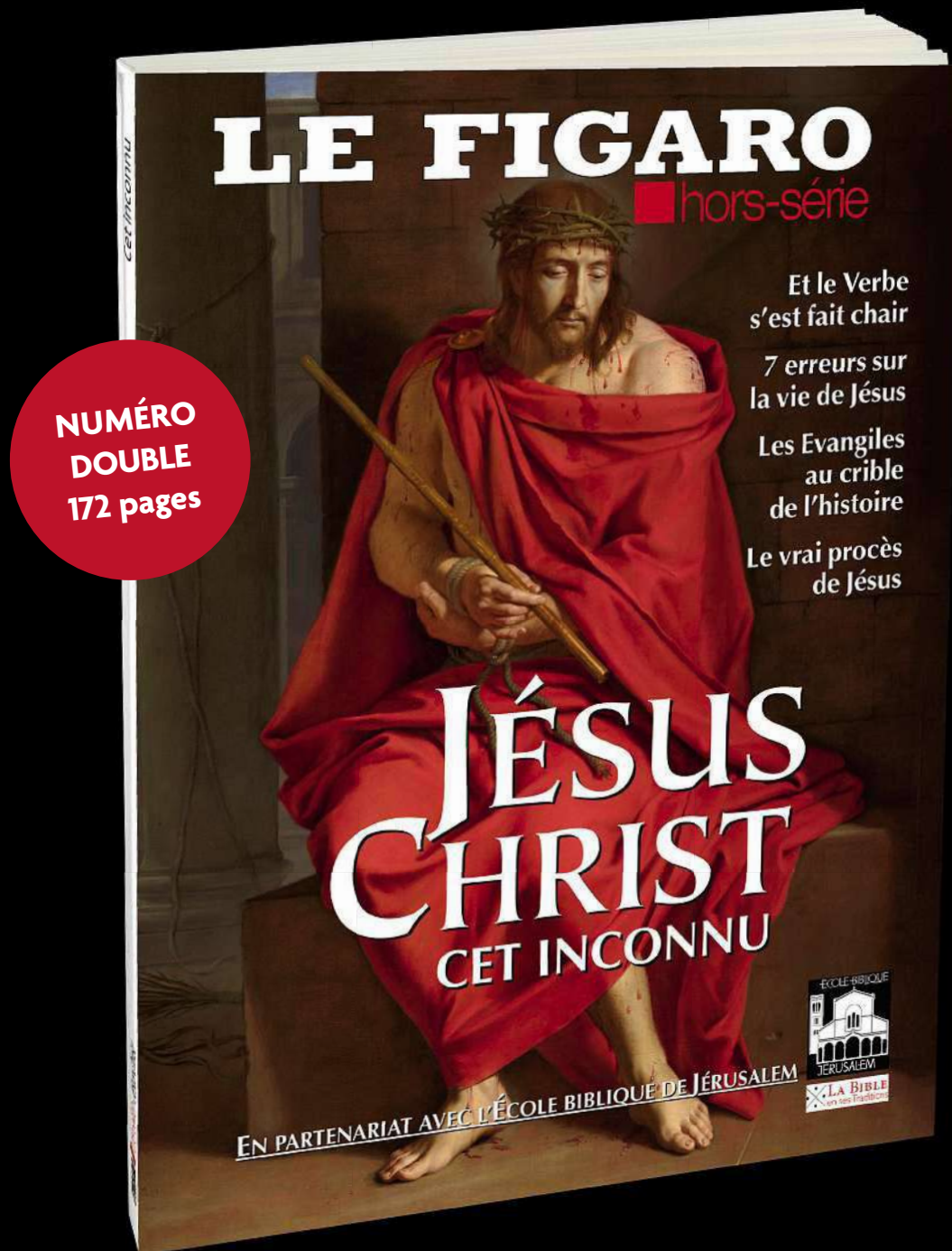
La Baraque des prêtres. Dachau, 1938-1945

Tallandier
« Texto »
320 pages
9,50 €



LE FIGARO

VOUS RÉVÈLE LES DESSOUS DE LA CULTURE  **hors-série**



12[€]_{,90} Disponible le 5 décembre
chez votre marchand de journaux et sur www.figarostore.fr/hors-serie



Retrouvez Le Figaro Hors-Série sur Twitter et Facebook





© DR.

LES PIONNIERS DU DJIHADISME

L'ouvrage de Bernard Lewis consacré à la secte médiévale des Assassins éclaire de façon saisissante les tragédies contemporaines provoquées par le terrorisme djihadiste.

Pour l'Occident, le 11 septembre 2001 a marqué la fin de l'innocence. Ce jour-là, l'idée de fin de l'histoire professée par Francis Fukuyama en 1992 s'est montrée pour ce qu'elle était : une utopie. Celle du triomphe

de la démocratie libérale après la chute du communisme, celle d'une société apaisée à l'ombre du contrat, du doux commerce et des droits de l'homme. L'histoire et la tragédie revenaient en force, de la pire manière qui soit, celle du terrorisme islamiste djihadiste d'al-Qaïda. Au Levant avec Daech, en Afghanistan avec les talibans, dans la bande sahélo-saharienne avec AQMI, en France avec les attentats de Mohammed Merah, du Bataclan, de Nice, de Trèbes ou de la Préfecture de police, c'est désormais un chapelet sanglant qui s'égrène au fil du temps. Le sabre est hélas redevenu l'axe du monde.

Ce terrorisme djihadiste a une singularité. Le martyre y est recherché pour lui-même. Tomber en causant le maximum de victimes et d'échos médiatiques devient une fin en soi. C'est tout le contraire du martyre chrétien, qui se veut simplement refus d'abjurer et acquiescement à la mort subie. Le djihadisme cherche, lui, le paradis dans la mort *donnée*. Pour le combattre, comprendre les fous de Dieu est essentiel. Rechercher des précédents est capital.

La réédition par Les Belles Lettres du livre de Bernard Lewis (1916-2018), *Les Assassins, terrorisme et politique dans l'Islam médiéval*, est donc une œuvre salvatrice. Dans ce petit livre saisissant, le célèbre islamologue, professeur à l'université de Princeton, raconte par le menu le destin de cette secte musulmane qui a terrorisé le monde islamique du XI^e au XIII^e siècle et a constitué une véritable internationale terroriste, érigeant l'assassinat en technique d'action politique. L'ouvrage est passionnant pour ce qu'il dit de l'histoire de la violence dans l'Islam médiéval, mais surtout pour ce qu'il révèle de la méthode.

Le mouvement des Assassins s'inscrit dans la difficile succession de Mahomet après sa mort en 632. Il appartient à la mouvance chiite qui, après l'assassinat du quatrième calife, Ali, gendre du Prophète, se sépare en 661 de la mouvance majoritaire sunnite dirigée par les Omeyyades. La plupart des chiites, les chiites duodécimains, reconnaissent la filiation légitime de douze imams successifs, jusqu'à l'enlèvement au ciel du dernier d'entre eux, au IX^e siècle. Dès 765, une minorité avait pourtant pris, contre le septième d'entre eux, le parti d'Ismaël, le fils du sixième imam, Jafar al-Sadiq. Du X^e au XII^e siècle, ces ismaéliens érigèrent en Egypte un califat (dit fatimide, parce qu'il se revendiquait de Fatima, la fille du Prophète et l'épouse d'Ali) rival du califat sunnite,

aux mains, depuis 750, d'une nouvelle dynastie, celle des Abbassides. En 1094, le monde ismaélien se déchire cependant lui-même à la mort du calife fatimide al-Mustansir. Une minorité se rallie au fils du calife défunt, Nizar, écarté par le grand vizir Afdal. Parmi eux, se détache un certain Hasan-i Sabbah, ancien zoroastrien converti venu de Perse. Ayant réuni autour de lui quelques fanatiques déterminés, il parvient à s'emparer de la forteresse d'Alamut, au nord de l'Iran, près de la mer Caspienne. Il s'y taille une principauté au cœur de régions montagneuses, gardées par une pléiade de forteresses qui sont autant de nids d'aigle verrouillant les vallées montagneuses de Perse et d'Irak septentrional. Jusqu'à la chute de la citadelle d'Alamut en 1256 sous les coups des conquérants mongols, les sectateurs d'Hasan-i Sabbah et de ses successeurs ne cesseront d'y guerroyer contre les Turcs seldjoukides qui, venus d'Asie centrale au X^e siècle, dominent depuis le faible califat abbasside. Alternant guérillas, trêves, alliances de circonstances, ils recourent constamment à l'assassinat politique. Parmi leurs victimes les plus fameuses, on relève le ministre seldjoukide Nizam al-Mulk, Raymond de Tripoli ou Conrad de Montferrat. Désignés par leur chef, les sicaires lui vouent une obéissance fanatique, reçoivent un poignard en signe d'élection et, pour célébrer leurs exploits, sont inscrits sur « une liste d'honneur » qui leur garantit une place au paradis. La rigueur est de règle. Tout manquement est puni de mort. Hasan-i Sabbah est célèbre pour avoir condamné et fait exécuter un de ses fils, qui avait consommé du vin. Cependant, les exigences morales ne vont pas jusqu'à l'interdiction des produits stupéfiants. Le nom d'Assassin dériverait du mot *hachichi* en arabe, lui-même venant de *hachich*, désignant le chanvre indien, *Cannabis sativa*, consommé avec ardeur par les combattants pour « anticiper en esprit les joies du paradis et pour s'enivrer avant d'accomplir les missions » périlleuses. La propagande est particulièrement soignée. Les prédicateurs ambulants, les *dai*, agitent le petit peuple des campagnes ou les déclassés des villes en dénonçant l'impureté des élites ou leurs injustices.

La réputation de la secte est si forte qu'elle essaima rapidement en créant des principautés plus ou moins autonomes. En Syrie et au Liban, en s'appuyant sur les Druzes et les Alaouites et en profitant des bouleversements causés par l'arrivée des croisés en 1099 et par la



NID D'AIGLE Ci-dessus : la forteresse d'Alamut en Iran, fief des Assassins, détruite en 1256 par les Mongols, enluminure extraite du *Jami al-tawarikh*, œuvre littéraire persane de Rashid al-Din, début du XIV^e siècle. A gauche : ruines de la forteresse de Lamasar, dans la vallée d'Alamut, autre place forte des Assassins en Iran.

création des principautés latines d'Antioche, d'Edesse, de Tripoli et du royaume de Jérusalem, elle parvient à conquérir un groupe de forteresses dans la zone montagneuse du djebel Ansarieh. Après avoir multiplié les assassinats durant la première moitié du XII^e siècle, leur chef Bahrâm, surnommé « le Vieux de la Montagne », s'installe dans le château de Baniyas puis dans celui de Qadmus, d'où il multiplie les raids. Sans pouvoir être jamais délogés, les nizarites tentent par deux fois, en 1174 et 1176, d'assassiner Saladin, cet aventurier kurde qui a pris le contrôle de l'Egypte. En 1192, c'est le roi de Jérusalem Conrad de Montferrat qui tombe sous leurs lames. A partir de cette date, ils traitent d'égal à égal avec le calife abbasside et réussissent à obtenir des tributs des chefs musulmans, voire des Etats occidentaux. Joinville raconte qu'ils ont tenté de soutirer des fonds à Saint Louis. Comme en Perse face aux Mongols, leur puissance s'effondre d'un coup au début du XIII^e siècle avec l'arrivée des Ottomans. Ne reste plus qu'une minorité religieuse qui existe encore aujourd'hui et qui, libre de toute violence, s'en remet à l'autorité spirituelle de l'Aga Khan.

Plus que l'histoire des Assassins, qui finalement intéresse surtout les historiens de l'Islam, c'est leur rapport à l'autorité, à la violence politique et au martyre qui est d'une criante actualité. Les mots des chroniqueurs médiévaux sonnent étrangement à nos oreilles. Guillaume, archevêque de Tyr à la fin du XII^e siècle, les décrit ainsi : « Il existe dans la province de Tyr, dite encore Phénicie, et dans le diocèse de Tortose, un peuple qui possède dix châteaux forts et les villages alentour (...). Le lien de soumission et d'obéissance qui unit ces gens à leur chef est si fort qu'il n'y a pas une tâche si ardue (...) que l'un d'entre eux n'accepte d'entreprendre (...). S'il existe, par exemple, un prince que ce peuple hait (...), le chef donne un poignard à un ou plusieurs de ses affidés. Et quiconque a reçu l'ordre d'une mission l'exécute sur-le-champ, sans considérer les conséquences de son acte ou la possibilité d'en réchapper. » Arnold de Lübeck dresse un portrait encore plus saisissant : « Le Vieux (...) les séduit d'une étrange manière par de telles espérances et la promesse de tels plaisirs dans une jouissance éternelle qu'ils préfèrent mourir plutôt que vivre. Nombre d'entre eux sont même prêts, sur un ordre ou un simple signe de lui, à sauter du haut d'une grande muraille et à périr d'une mort épouvantable en se fracassant le crâne. Les plus heureux, affirme-t-il, sont ceux qui versent le sang humain et qui, en contrepartie trouvent eux-mêmes la mort (...). Il leur donne lui-même des poignards (...) puis il les enivre avec un breuvage qui les plonge dans l'extase et l'oubli, il leur fait voir par sa magie certains rêves fantastiques, pleins de délices et de plaisirs (...), et leur promet la possession éternelle de ces biens en récompense de tels actes. » Henri de Champagne raconte même comment il fut reçu en 1198, dans le château du Vieux de la Montagne et comment celui-ci ordonna à certains de ses hommes de se jeter du haut de la muraille pour l'édification de son hôte...

La ressemblance est ainsi criante avec les tragédies contemporaines. Même fanatisme, même sanctification du sang versé, même promesse du paradis, même recours aux drogues – le fameux captagon, souvent absorbé par les terroristes avant de passer à l'acte.

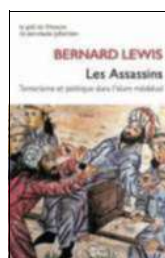
On peut tirer quelques leçons de cet épisode édifiant. La première est qu'une telle dérive résulte, en partie, comme le fait remarquer le préfacier Maxime Rodinson, du fait « que l'Islam présente la particularité, remarquable dans la grande famille des religions monothéistes, de lier étroitement, structurellement, problèmes théologiques et problèmes politiques ». Le christianisme a toujours été traversé par la dialectique entre Dieu et César, le pape et l'empereur, Rome et le roi. Dans l'Islam, le politique, qui relève par définition de la catégorie du contingent, appartient au contraire à celle de l'absolu.

La deuxième est que le succès de la secte est la conséquence de la capacité d'Hasan-i Sabbah et de ses successeurs « à remodeler les désirs vagues, les croyances dérégées et la rage sans but des mécontents », exactement comme le djihadisme contemporain prospère sur la désespérance des dévoyés de la modernité.

La troisième est que, sauf quelques accrochages avec les souverains latins, l'affrontement s'est surtout déroulé à l'intérieur du monde musulman, comme en définitive la violence islamiste aujourd'hui. Ainsi que vient de le montrer la Fondapol dans son étude sur le terrorisme, depuis trente ans, plus de 91 % des victimes sont musulmanes.

La dernière est leur échec total. Les Assassins ne renversèrent pas l'ordre établi. Qu'apparaisse un conquérant ou une autorité forte comme les Mongols ou les Ottomans, les voilà balayés. Mais il a fallu attendre deux siècles.

À LIRE



Les Assassins.
Terrorisme et politique
dans l'Islam médiéval
Bernard Lewis
Les Belles Lettres
« Le goût de l'Histoire »
240 pages, 13,50 €

Sous le Soleil exactement

A travers un passionnant ouvrage, Thierry Sarmant et Mathieu Stoll livrent un portrait éclairant de Colbert et dressent un bilan complet de son action.

Longtemps Colbert a semblé intouchable. Héros des philosophes des Lumières – qui en firent un idéal type du ministre à opposer à la monarchie absolue –, bourgeois précurseur de la révolution libérale de 1789 au cours du XIX^e siècle, modèle de la méritocratie pour la III^e République : tous les siècles ont admiré l'homme et loué le gestionnaire modèle des finances de Louis XIV. Plus récemment, certains historiens ont pourtant tendu à remettre en cause son bilan et son honnêteté, sans parler du reproche que lui adressent certaines associations d'avoir été l'initiateur du Code noir, qui régla les rapports entre les maîtres et les esclaves dans les colonies françaises d'Amérique, au point de prétendre déboulonner ses statues et débaptiser les lycées portant son nom.

Tous deux anciens élèves de l'Ecole des chartes et spécialistes du XVII^e siècle, Thierry Sarmant, directeur des collections du Mobilier national, et Mathieu Stoll, conservateur en chef au Service interministériel des Archives de France, ont rouvert le dossier avec ce *Grand Colbert* qui fera assurément date. Au fil d'une passionnante enquête, nourrie de l'exploration de sources nouvelles, ils dressent le portrait d'un homme restitué dans le temps long de son histoire familiale et de sa fortune historiographique. Ils proposent



FIGURE MYTHIQUE
Page de droite : Mathieu Stoll (à gauche) et Thierry Sarmant (à droite). L'étude de nouvelles sources a permis aux deux archivistes de retracer l'itinéraire de Jean-Baptiste Colbert (ci-contre, par Claude Lefebvre, 1666, Versailles, musée du Château), de dresser le bilan d'ensemble de son œuvre et de suivre, sur plus de trois siècles, les avatars du « mythe Colbert ».

de son œuvre un bilan aussi nuancé que révélateur d'une incroyable fécondité.

Quelle méthode avez-vous suivie pour renouveler le Colbert historique, pourtant bien connu depuis la vaste publication de sources par Pierre Clément au XIX^e siècle ?

Ce *Grand Colbert* couronne nos parcours de recherche personnels, lesquels portaient respectivement sur Louvois – secrétaire d'Etat de la Guerre – et sur Le Peletier – successeur de Colbert au

contrôle général des Finances. En nous amenant à explorer des archives portant sur une période postérieure à la mort de Colbert (1683), ces travaux nous ont permis de mettre en évidence l'approche du pouvoir par Louis XIV et les enjeux administratifs de l'époque. La vision d'ensemble qui s'en dégage éclaire plus nettement les réalisations de Colbert. Au rebours d'une biographie classique, qui fournit une série d'instantanés et se clôt sur la mort du personnage étudié, la nôtre s'attache également à sa postérité pour dresser un bilan complet de l'homme et de son œuvre.

Les ennemis de Colbert ont voulu voir en lui le fils d'un simple boutiquier devenu le principal ministre d'un roi tout-puissant. Qu'en est-il ?

Notons que, comme les ennemis de Colbert mais avec une intention opposée, la III^e République a elle aussi soutenu cette image. Il s'agissait pour elle d'asseoir l'idée que c'est le tiers état qui avait fait la France et d'affirmer sa foi en la méritocratie. A la naissance de Jean-Baptiste en 1619, la famille Colbert appartenait en réalité aux notables les plus en vue de Reims. Adonnée au commerce du drap depuis plusieurs générations, elle avait compté plusieurs échelons. Des branches collatérales avaient acheté des charges anoblissantes. C'est à ce milieu de riches marchands, de Champagne comme les Colbert ou du Val de Loire comme les Phélypeaux, qu'appartiennent les familles qui, aux XVII^e et XVIII^e siècles, occuperont les grandes charges du parlement de Paris et les principaux postes du gouvernement. La proximité de la capitale leur permet en effet de quitter le négoce pour la finance ou l'administration royale (souvent celle de la guerre ou des fournitures de vivres), tel Nicolas Colbert, le père du futur ministre, qui s'établit à Paris comme financier en 1632. Leur idéal social est ensuite d'intégrer l'ordre judiciaire et, summum de la réussite, de devenir conseiller au parlement de Paris.

L'ascension de Colbert est donc liée à celle de toute une famille. Il n'aurait jamais pu se hisser aux fonctions qu'il a occupées sans l'aide d'un clan familial capable de le soutenir financièrement et par le biais d'un népotisme tout à fait normal à l'époque. Ce jeu d'influences, par lequel on obtient un emploi à un cousin, qui à son tour fait monter un autre membre de la famille, lequel permet la promotion du premier bienfaiteur, sera pratiqué à grande échelle par Colbert une fois parvenu au sommet de sa gloire. Outre ses fils, dont l'aîné, Seignelay, lui succédera comme secrétaire d'Etat de la Maison du roi et de la

Marine, il étend son patronage à sa parentèle, même éloignée, et ouvre par l'octroi d'un poste ou d'une charge une carrière aux membres de son clan. Pour sa part, Colbert s'assimile à la noblesse sans être anobli officiellement, selon un processus graduel très fréquent à l'époque : sa terre de Seignelay est élevée en marquisat, il marie ses filles à trois ducs, il répand enfin une légende selon laquelle les Colbert seraient issus d'un chevalier écossais du Moyen Age, dont la descendance aurait émigré en France. Personne n'y croit, mais personne ne la conteste non plus.

Quel fut le moteur de son ascension personnelle ?

Recommandé par un cousin, Colbert entre vers 1640 dans l'administration militaire, alors en plein développement, avant de devenir le commis de

Michel Le Tellier, secrétaire d'Etat de la Guerre, qui lui assure sa protection. En 1651, il passe de sa propre initiative au service de Mazarin, qui lui confie la gestion de sa fortune privée et en fait bientôt son homme lige, l'associant aux travaux du Louvre et des Tuileries, lui confiant le rôle d'intermédiaire avec les princes et les ministres ou de négociateur avec des diplomates. Il est intéressant de constater dès alors que Colbert n'est pas seulement le produit de son milieu. Il a un tempérament assez original, fait d'une âpre pugnacité, qui le distingue. Il a aussi compris qu'il devait sortir du rang pour être repéré.

Cette décennie qu'il passe au service du cardinal fait basculer son destin. L'art avec lequel il se met en valeur lui permet d'abord de devenir une figure familière au jeune Louis XIV. Qu'il écrive à Mazarin ou plus tard au roi ou à son propre fils, il

© PHOTO JOSSE/LEEMAGE. © JEAN-LUC BERTINI POUR LE FIGARO HISTOIRE.





LE CLAN COLBERT De 1651 à 1661, Colbert fit, au service de Mazarin (*page de droite, en haut, vers 1650, Versailles, musée du Château*), un apprentissage concret de la machine administrative de l'Etat. Parvenu au sommet, il pratiquera un népotisme tout à fait normal à l'époque. Son fils aîné, Seignelay (*page de droite, en bas, par Marc Nattier, 1676, Versailles, musée du Château*), lui succéda comme secrétaire d'Etat de la Marine. Ci-dessus : *Le Roi visitant les Gobelins le 15 octobre 1667, tenture de L'Histoire du roi tissée d'après un carton de Charles Le Brun, 1680 (Paris, Mobilier national)*. En 1662, Colbert y avait regroupé les ateliers parisiens de tapisserie, créant ainsi la Manufacture royale des Gobelins.

sait en effet se faire valoir pour son travail, sa vertu, son œuvre. Grâce à ce talent, dont tous les ministres ne sont pas capables, il élabore sa légende de son vivant. Surtout, la fortune de Mazarin – composée de parts du domaine royal, de droits fiscaux, d'armements maritimes ou de palais – s'apparentant à un Etat en miniature, Colbert fait un apprentissage concret de la machine administrative de l'Etat, qui prépare son avènement personnel auprès du roi. Ce « stage de formation » lui enseigne à lire des comptes, à distinguer un travail bien fait d'un travail mal fait, à s'instruire des malversations des financiers, toutes choses qui lui seront très utiles dans sa gestion des deniers de Louis XIV.

En quoi la disgrâce de Fouquet a-t-elle été déterminante dans son ascension ? Quel rôle y a-t-il joué ?

L'arrestation de Nicolas Fouquet, surintendant des Finances, le 5 septembre 1661, puis son jugement et sa condamnation par la chambre de justice pour malversations ne peuvent se réduire à une simple manœuvre de Colbert pour prendre sa place. L'acteur crucial de cet épisode n'est autre que Louis XIV lui-même. Le jour de la mort de Mazarin (9 mars 1661), il avait en effet annoncé à ses ministres son intention de « gouverner son Etat lui-même » et de ne pas

prendre de Premier ministre. L'affaire Fouquet lui permet bientôt de traduire son discours en actes, non seulement à l'intention des partisans du surintendant malhonnête, mais aussi des autres ministres, de la noblesse, de la Cour et de sa propre famille. Colbert fait alors fonction d'expert auprès du roi, en confortant son sentiment que la fortune de Fouquet ne peut être naturelle. Comme l'ont montré les travaux de Daniel Dessert, Colbert utilise ensuite la chambre de justice d'une façon tactique, pour briser les liens unissant le surintendant déchu à sa clientèle financière (ces liens n'avaient rien de répréhensibles en soi : ils permettaient de trouver rapidement les fonds nécessaires pour soutenir les guerres royales ; le surintendant risquait ses deniers et ses relations, tout en se servant au passage). Colbert incite ainsi les principaux acteurs du lobby financier de Fouquet à le rejoindre, en épargnant certains, en menaçant d'autres de taxes, qu'il allège une fois obtenu leur ralliement. Il fait aussi quelques exemples à travers des personnes trop liées à Fouquet ou dont la gestion était trop catastrophique.

Quelles qualités Colbert met-il en œuvre dans les départements ministériels qu'il collectionne à partir de 1661 ?

Contrôleur général des Finances, secrétaire d'Etat de la Maison du roi, surintendant des Bâtiments, arts et manufactures de France, créateur du Conseil de commerce : outre sa puissance de travail exceptionnelle, la principale originalité de Colbert a bien été de collectionner les emplois, comme seul Sully l'avait fait avant lui. Ce mouvement de concentration administrative résulte d'une lecture très neuve de l'action publique. Colbert comprend en effet que les finances ne sont qu'un moyen et que, s'il veut réellement pouvoir les réformer, il doit disposer d'un maximum de leviers pour orienter les dépenses. Contrairement à l'époque contemporaine, le ministre des Finances d'alors ne fixait pas en effet le montant des dépenses des ministères. Son rôle consistait seulement à leur fournir de l'argent par le recours à l'emprunt, la vente d'offices, la création de rentes, en fonction des décisions de dépenses

prises par le roi avec chaque ministre. Tout en essayant pour sa part d'augmenter autant que possible les ressources ordinaires du royaume, Colbert agit ainsi de façon très novatrice.

Le cumul des charges doit en outre lui permettre de mener une véritable politique industrielle, maritime ou artistique. A l'époque, les douanes dépendaient en effet du contrôle général des Finances, la production industrielle de la surintendance des Bâtiments, arts et manufactures de France, le commerce et la marine étaient répartis entre plusieurs institutions. Quand, à partir de 1670, Colbert cumule toutes les charges qu'il visait, il peut abandonner la concertation jusqu'alors nécessaire entre ces différents acteurs et dérouler lui-même la politique qu'il entend mener dans chaque domaine. Cette logique tout à fait nouvelle signifie que le moyen d'action n'est plus seulement la volonté du roi mais aussi sa traduction administrative.

Là est aussi la limite de Colbert, qui n'accomplit pas le saut décisif consistant à rationaliser en profondeur cette organisation. La clé de voûte de cet empilement n'est autre que lui-même. Après sa mort, en 1683, son empire administratif vole en éclats et avec lui l'action qu'il était parvenu à mettre en place. Ce

n'est que progressivement, à partir des années 1690, qu'on le reconstituera, non plus par cumul mais par transfert d'attributions. La disparition d'une vision d'ensemble tient aussi au fait que les héritiers de Colbert conservent à leur profit l'énorme documentation administrative assemblée par le ministre au lieu de la léguer à ses successeurs. Ce n'est qu'au XVIII^e siècle que l'accès à cette information sera rouvert et complété.

Comment évoluent ses relations avec Louis XIV ? En quoi leur conception de l'Etat diffère-t-elle ?

A étudier la documentation – forcément insuffisante puisque le roi et son ministre n'échangent de rapports que lorsqu'ils sont loin l'un de l'autre –, on a le sentiment d'une proximité fusionnelle entre les deux hommes dans les années 1660, puis d'un refroidissement dans la décennie suivante. Colbert se permet un ton beaucoup plus directif dans les années 1660 ; le roi est alors jeune et lui est l'homme d'expérience. Louis XIV pratique ensuite un rééquilibrage vis-à-vis de ses autres ministres – notamment Michel Le Tellier, le premier patron de Colbert, et son fils Louvois, mais aussi Seignelay, fils de Colbert. Enfin, leurs échanges des dernières années sur la nécessité d'atteindre l'équilibre financier ressemblent à un dialogue de sourds. Si son crédit décline peu à peu, Colbert n'a pourtant jamais connu la défaveur royale. Les gratifications de Louis XIV à son clan restent importantes. A la mort de Jean-Baptiste, le roi accepte que Seignelay lui succède comme secrétaire d'Etat. Quant à la lettre de condoléances qu'il adresse à sa veuve, elle est très chaleureuse. Cette évolution des relations s'explique largement par une certaine lassitude de Louis XIV au fil des années. En 1661, c'est un jeune souverain très désireux de prendre en main le fonctionnement de son Etat. Il s'implique dans des tâches qui nous sembleraient aujourd'hui très rébarbatives, ne cessant de signer des lettres, des arrêts, des



listes de ventes de bois. Mais le mouvement des réformes de Colbert tardant à produire ses effets, le roi s'y intéresse moins par la suite. En outre, si Colbert est un ardent propagandiste de la gloire de Louis XIV, il conçoit celle-ci d'une façon un peu éthérée, alors que le roi souhaite l'incarner par des conquêtes militaires. Or, à partir des années 1670, la guerre empêche précisément Colbert de mener à bien une grande partie des réformes : l'argent manque, l'impôt peine à rentrer, des révoltes populaires éclatent. Colbert entretient alors un dialogue beaucoup moins agréable avec le roi, à qui il parle davantage des problèmes qu'il rencontre que de ses réalisations. La guerre étant le domaine de Louvois, il se retrouve dans la position peu gratifiante du simple pourvoyeur d'argent.

Pas plus que Louis XIV, Colbert n'est un théoricien. Leurs divergences de points de vue sur le fonctionnement de l'Etat ne sont donc pas formulées très explicitement dans leur esprit. Mais on constate, par exemple, que Louis XIV a des bâtiments une conception très dynastique, alors que Colbert voit dans les résidences royales le symbole de l'Etat. Il s'oppose ainsi à la promotion de Versailles et garde le regret que le roi ne se soit pas installé au Louvre, compte tenu de l'investissement qui y avait été réalisé depuis François I^{er} pour en faire un palais symbolique de la monarchie française.

Quel homme privé se cache derrière le ministre ?

Véritable bourreau de travail, Colbert laisse peu de place à l'homme privé. Il se





IMPORT-EXPORT *Vue du port de Lorient, prise des anciennes cales de Caudan, par Jean-François Hue, 1792 (Paris, musée du Louvre). Créée par Colbert en 1664, la Compagnie des Indes orientales y établit son siège dans la rade, en 1666, ainsi qu'un chantier naval. La Marine royale, quant à elle, s'installera à Lorient en 1689.*

distingue toutefois par son intérêt pour les livres et les manuscrits rares, ainsi que, comme d'autres ministres, pour la culture humaniste. Si l'on ne discerne pas la marque d'un goût personnel pour les autres arts dans ses résidences, fastueusement meublées et décorées comme l'exigeait son standing, il faut toutefois signaler son amour des jardins, dont témoigne celui de son château de Sceaux. Enfin, ce n'est pas un homme de plaisir : on ne lui connaît guère que deux maîtresses...

Que penser de la légende noire d'un Colbert prévaricateur ?

Il est certain que, comme Mazarin et Fouquet, Colbert a puisé dans les caisses de l'État avant 1661 et s'est rendu coupable de ce qu'on appellerait aujourd'hui le délit d'initié. La fortune qu'il s'est alors constituée aurait très bien pu justifier son passage devant la chambre de justice. Mais le sort réservé à Fouquet a servi d'avertissement, de moralisation de la vie publique, de frein au grand festin qu'étaient alors les finances royales. Après 1661, le montant des revenus réguliers de Colbert liés à son travail est tel qu'il n'a aucun besoin de se servir. Ceux-ci sont en effet si importants, même pour un ministre, qu'ils lui permettent non seulement d'assurer un train de vie digne de son rang, mais d'investir très largement dans des terres qui elles-mêmes produisent des revenus. La fortune de Colbert s'accroît donc de façon tout à fait légale par le simple fait de sa masse.

Cette démonstration, basée sur l'exploration de nouvelles archives, constitue une grande nouveauté de notre ouvrage, qui permet de contredire dans les faits Jean Villain et Daniel Dessert, dont les estimations de la fortune de Colbert les ont conduits à voir en lui un prévaricateur tout au long des vingt-deux années qu'il passa au pouvoir. Encore reste-t-on ignorant de toutes ses rémunérations, le contrôleur général touchant par exemple un droit de quittance sur chaque affaire extraordinaire signée.

Quel est le bilan de Colbert ? Est-il surévalué, voire usurpé, comme le pensent certains ?

Peu de ministres peuvent se targuer d'un bilan aussi riche. On reste impressionné de l'importance de ses réalisations dans tous les domaines, même s'il y a eu des inachèvements et des échecs. La marine est assurément le domaine où il a le plus brillé, puisque, des ports aux arsenaux, des marins à la science nautique, il l'a pratiquement créée ex nihilo. D'une façon générale, il a agi comme un créateur de start-up : en misant sur les manufactures des Gobelins ou de Beauvais, en versant des pensions aux artistes pour qu'ils célèbrent la gloire du roi, il attendait des retours sur investissement. Bien sûr, tout n'a pas fonctionné : certaines manufactures ont capoté parce que le commerce n'était pas en France un secteur où l'on aimait risquer. Colbert se désespérait

ainsi que le royaume ne partage pas l'esprit industriel et commercial qui régnait alors aux Pays-Bas. Mais d'autres investissements comme les ports, les arsenaux, l'inscription maritime – première forme de conscription –, ont été des succès, très admirés à l'étranger. Une autre de ses réussites concerne la législation, qu'il a remise en ordre par souci d'efficacité et selon des intérêts bien compris. En rationalisant les différents codes de procédure (marine, eaux et forêts), il a en effet créé une sécurité juridique pour les investisseurs ou les exploitants potentiels, en leur offrant les conditions les plus favorables possible pour susciter l'activité. Le mouvement qu'il a lancé a préparé le Code civil. De son vivant, Colbert a subi la tyrannie du court terme. C'est à moyen et long termes que son œuvre prend son sens : il est le père ou l'organisateur d'institutions qui lui ont survécu.

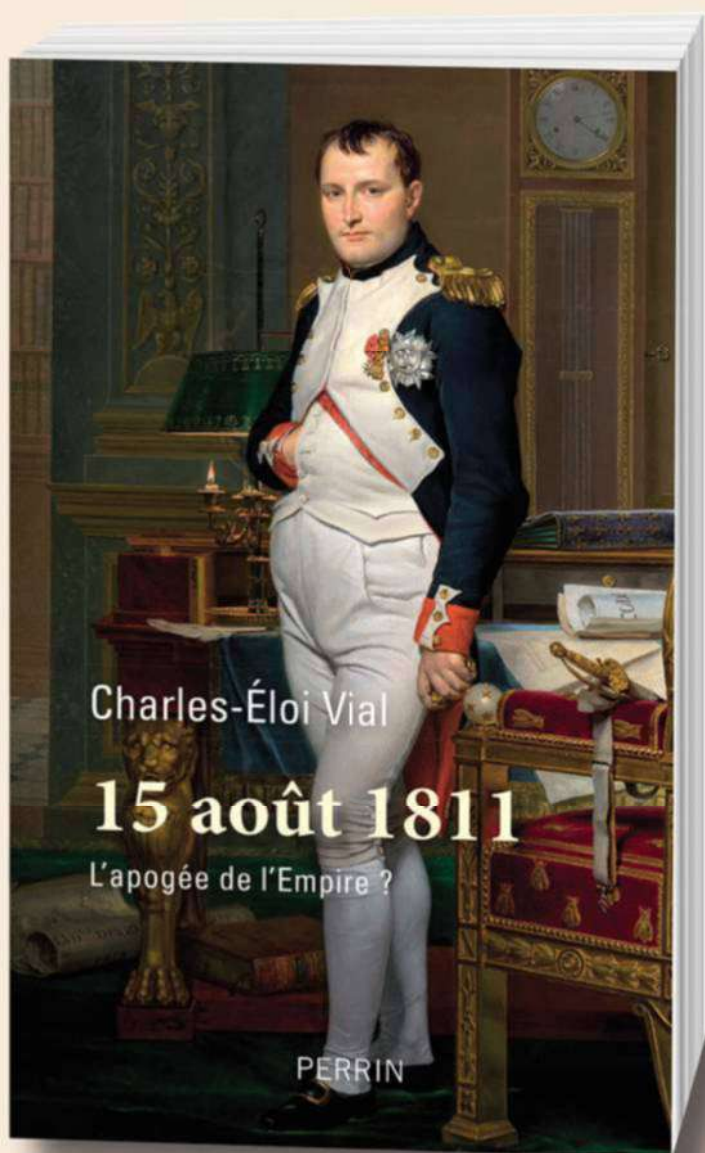
À LIRE



Le Grand Colbert
Thierry Sarmant
et Mathieu Stoll
Tallandier
512 pages
25,90 €

GRAND PRIX DU LIVRE D'HISTOIRE

histoire **LE FIGARO**
HISTOIRE



« Un livre passionnant, servi par une plume précise et talentueuse. »

Philippe Maxence - *Le Figaro Magazine*

« Rarement on aura évoqué avec autant de maestria l'étrange empire de Napoléon. »

Thierry Sarmant - *Historia*

« Un livre où l'originalité le dispute au brio. »

Arthur Chevallier - *Le Point*

« Un ouvrage qui fera date. »

Geoffroy Caillet - *Figaro Histoire*

PERRIN, LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE

Retrouvez-nous sur





© BALTEL/SIPA.

M LE MAUDIT

Réduit par la postérité à la condition d'icône fasciste, Charles Maurras avait été l'un des tout premiers à mettre en garde contre le danger hitlérien. Sa volonté de s'en tenir à la défense de « *la France seule* » allait le conduire à la passivité sous l'occupation allemande.

Le 27 janvier 1945, Charles Maurras, déclaré « *coupable du crime d'intelligence avec l'ennemi* », était condamné à la peine de réclusion perpétuelle et à la dégradation nationale. Au gaulliste François Mauriac, ce verdict devait arracher ce mot : « *Intelligence avec l'ennemi ? C'est bien la seule forme d'intelligence qu'il n'ait jamais eue.* » Plus d'un demi-siècle après sa mort (1952), l'appui que Maurras avait apporté au régime de Vichy lui vaut toujours d'être proscrit, au point qu'en 2018, l'inscription de son nom dans le *Livre des commémorations nationales*, à l'occasion du cent cinquantième anniversaire de sa naissance, avait déclenché une polémique face à laquelle le ministre de la Culture, Françoise Nyssen, avait reculé en retirant la référence à l'écrivain dans le livre.

Journaliste, directeur du quotidien royaliste *L'Action française*, théoricien politique, critique littéraire et poète, membre de l'Académie française, Charles Maurras avait été, pendant la première moitié du XX^e siècle, une figure de la vie intellectuelle française dont la personnalité avait séduit, outre ses amis Léon Daudet et Jacques Bainville, des hommes comme Marcel Proust, Guillaume Apollinaire, André Malraux, Jacques Maritain, Georges Bernanos, Pierre Gaxotte ou Pierre Boutang. Comment réduire Maurras à une « *icône fasciste* », qualificatif que lui infligea *Le Nouveau Magazine littéraire* en mars 2018 ? A rebours des slogans convenus, un travail universitaire éclaire la face controversée de Maurras en étudiant la position de l'Action française – journal et école de pensée – face au national-socialisme et au III^e Reich. Professeur à l'université de Lorraine (Metz), le germaniste Michel Grunewald expose ce qu'on savait déjà, mais en l'illustrant par une foule de citations puisées à la source, ce qui permet de juger sur pièces.

Nés autour de 1870, les chefs de l'Action française avaient grandi dans le traumatisme de la défaite de Sedan et dans le culte de la « *Revanche* » contre l'Allemagne. Pour le Provençal Maurras, proche de l'Ecole romane, seul le classicisme issu d'Athènes et de Rome était la marque de la civilisation, le romantisme étant à ses yeux d'inspiration germanique, et donc barbare. En 1895, le jeune écrivain découvre les *Discours à la nation allemande* de Fichte, dont la traduction française vient d'être publiée, et en tire une analyse dont Michel Grunewald observe qu'elle sera « *la matrice de tout le discours de l'Action française sur l'Allemagne* ». Selon

Maurras, Fichte étend la souveraineté absolue du moi, héritée de Kant, au moi allemand. Erigeant le « *germanisme* » en principe d'organisation de l'univers, ce système intellectuel et philosophique doit être combattu, de même que la philosophie allemande, mère des barbaries modernes, doit être répudiée : contre Luther, Maurras pense que le libre examen est un principe anarchique ; contre Kant, que la loi morale ne peut être déterminée par la conscience individuelle ; contre Rousseau et les « *idées suisses* », assimilées au germanisme, que le bien commun ne peut être assuré par la volonté générale.

Au début du XX^e siècle, ces considérations philosophiques s'accompagnent, à l'Action française, d'une attention aiguë envers l'ascension de l'Allemagne, phénomène dangereux pour la France, estiment Maurras et ses amis. Antiallemande, l'Action française, avant 1914, combat tout ce qui contribue à l'affaiblissement de la nation, notamment l'antimilitarisme. En 1919, après avoir réclamé en vain l'annexion du Landau et de la Sarre et un protectorat français sur la Rhénanie, le journal critique le traité de Versailles, « *une paix trop douce pour ce qu'elle a de dur, et trop dure pour ce qu'elle a de doux* », selon la formule de Bainville. En 1922, l'Action française s'inquiète du rapprochement germano-soviétique conclu à Rapallo ; en 1923, elle applaudit l'occupation de la Ruhr par l'armée française ; en 1925, elle s'oppose au rapprochement franco-allemand engagé par Briand et dénonce l'évacuation de la Ruhr.

Dès 1922, grâce à Raymond Poincaré, Maurras possède des informations sur Hitler. En 1924, il met en garde contre le « *rapide accroissement du bloc dit raciste sorti de terre en quelques mois et fondé ou échafaudé sur de vieilles imaginations périmées* » avec sa « *philosophie (...) abracadabrante de la race et du sang* ». En 1930, année où l'Action française condamne l'abandon de Mayence par l'armée française en titrant « *Le crime contre la patrie* », le quotidien nationaliste



L'ENNEMI NUMÉRO UN A droite : Hitler quittant le congrès de Nuremberg en septembre 1936. Ce huitième congrès du parti du Reich fut baptisé « de l'Honneur » suite à la remilitarisation de la Rhénanie six mois plus tôt, en violation des traités de Versailles (1919) et de Locarno (1925). A gauche : Charles Maurras (1868-1952) dans son bureau en 1932. En 1936, l'Allemagne hitlérienne lui paraissait alors plus dangereuse que Moscou.

publie une série d'articles sur le parti nazi, dépeint comme « *un des plus grands dangers pour la France* ». En 1933, Maurras déplore l'accession de Hitler au pouvoir. En 1934, après la nuit des Longs Couteaux, il dénonce l'« *abattoir hitlérien* » et pronostique un pacte germano-soviétique : « *Je le répète : il n'y a pas de plus grand danger que l'hitlérisme et le soviétisme. A égalité ! Et ces égaux-là sont faits pour s'entendre. La carte le confirme. L'avenir le vérifiera.* » En 1936, lors de la constitution du Front populaire, il réaffirme que le danger allemand est pire que le danger communiste : « *Hitler est encore notre ennemi numéro un. Moscou est bien moins dangereux.* »

En 1937, Maurras publie *Devant l'Allemagne éternelle*. Dans ce livre sous-titré *Chronique d'une résistance*, il a rassemblé quarante ans de textes sur l'Allemagne, le pangermanisme et l'influence allemande en France. La préface inédite de ce volume rend rétrospectivement un son prophétique : « *Un statut nouveau de l'humanité se prépare, un droit particulier est élaboré. (...) Le racisme hitlérien nous fera assister au règne tout-puissant de sa horde.* »

En 1938, s'il défend les accords de Munich, c'est que Maurras considère que la France n'est pas militairement prête, mais il appelle d'urgence au réarmement. Lors de l'attaque allemande de mai 1940, il se déchaîne contre « *le chien enragé de l'Europe* » : « *Nous avons devant nous une horde bestiale et, menant cette horde, l'individu qui en est la plus exacte et la plus complète expression.* »

Désespéré par la défaite française, le directeur de *L'Action française* voit une « *divine surprise* » dans l'accession au pouvoir du maréchal Pétain. Plus encore que la proximité des thèmes de la « *Révolution nationale* » avec ses propres idées, c'est le maintien d'un Etat français incarné par le vainqueur de Verdun qui paraît à Maurras la clé d'un relèvement futur. A l'été 1940, malgré les avis de nombreux proches, dont Pierre Gaxotte, qui le lui déconseillent, Maurras fait donc reparaitre son journal à Lyon, avec en manchette la formule « *La France seule* ». Dans l'esprit de l'infatigable polémiste, cette formule est une incitation à se soucier seulement de la France, contre « *le clan des yes* » (les pro-Anglais) et « *le clan des ja* » (les pro-Allemands). En privé et par oral, ses consignes sont plus balancées. Néanmoins, dans ses éditoriaux soumis à la censure, Maurras restera enfermé dans cette position de principe, alors même que Vichy perdait progressivement les éléments de souveraineté que lui avait laissés l'armistice. Isolé, mal informé de la marche du monde, le vieil homme allait se discréditer en paraissant passif devant une occupation allemande qui lui faisait pourtant horreur, quand nombre de ses disciples s'engageaient dans la

Résistance ou plus encore dans les armées qui allaient participer à la libération du pays avec Juin, de Lattre ou Leclerc.

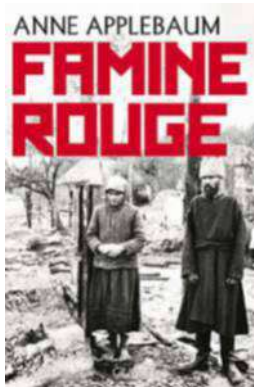
Michel Grunewald rappelle en outre que *L'Action française*, fidèle à son antisémitisme d'origine, soutiendra intégralement la politique de Vichy dans ce domaine. L'historien aligne des citations prouvant que « *l'antisémitisme d'Etat* » préconisé par Maurras et qui visait à réserver aux Juifs, à l'exception de ceux qui avaient rendu un service insigne à la France, un statut analogue à celui des étrangers dans les cités antiques pouvait prendre un caractère essentialisant, glissant vers une perspective raciale que l'Action française refusait pourtant en théorie, mais qui, en pratique, dénotait, écrit Grunewald, « *d'indéniables porosités par rapport à la politique raciste de l'occupant* ».

Maurras, considérant le nazisme comme l'héritier du nationalisme allemand, avait imparfaitement compris ce qu'il était en profondeur : un néopaganisme totalitaire. Ce caractère, à vrai dire, était rarement perçu par les contemporains. Une certitude, du moins, est-elle établie : en dépit de ses errements, l'Action française n'a jamais éprouvé la moindre inclination envers l'hitlérisme, au contraire.

À LIRE



De la « France d'abord » à la « France seule ».
L'Action française face au national-socialisme et au Troisième Reich,
Michel Grunewald,
Pierre-Guillaume de Roux,
352 pages, 27 €.



Crime d'Etat

Spécialiste de l'histoire du goulag, Anne Applebaum retrace de main de maître la grande famine organisée en 1932 par Staline pour exterminer la paysannerie et les élites ukrainiennes. Elle fit 5 millions de victimes en moins de deux ans.

Pour imposer la dékoulakisation, c'est-à-dire la collectivisation de l'agriculture, il fallait briser la paysannerie ukrainienne ; et pour ce faire, Staline n'a pas hésité à l'affamer jusqu'à ce que mort s'ensuive. L'opération menée par la police secrète consista dans un premier temps à taxer les paysans de plus en plus lourdement puis, quand ils ne purent plus s'acquitter de leurs taxes, de confisquer par la force le fruit de leurs récoltes (notamment les céréales en vue de l'exportation vers l'Occident, en échange de devises destinées aux industries métallurgiques et de construction mécanique), puis leur bétail, puis leurs machines, puis leur nourriture. Enfin, tout ce qu'ils possédaient, jusqu'aux vêtements qu'ils portaient sur eux. Ceux qui tentaient de résister furent abattus ou déportés, les autres moururent sur place de faiblesse après s'être livrés à d'horribles scènes de cannibalisme familial. Bilan : 5 millions de victimes entre seulement 1932 et 1933. Car évidemment, du « koulak » (paysan) au « sous koulak » en passant par l'« agent du koulak » la définition du koulak se révéla modulable à l'infini. Au point d'englober des petits groupes ethniques, comme les Polonais et les Allemands présents sur place, et de frapper toute l'élite ukrainienne pour prévenir toute manifestation nationale. Le nombre d'individus classés « ennemis du peuple » parmi les koulaks augmentait sans cesse parce que Moscou ordonnait d'accroître les chiffres. Les ordres de liquidation s'accompagnaient de listes : combien devaient être déplacés, exilés ou envoyés dans les camps de concentration du goulag, alors en pleine expansion.

Dans son interprétation marxiste de l'économie, le maître du Kremlin n'était pas arrivé par hasard à la solution d'une collectivisation expresse, mais au terme d'un processus logique minutieux. L'affaire remonte au plénum de juillet 1928. Staline alors en pleine ascension après s'être approprié la police secrète à la mort de Dzerjinski (1926), l'homme de fer, y défend la thèse selon laquelle l'exploitation des paysans est la clé de l'industrialisation de l'URSS. Avec le raisonnement suivant : « Vous savez que pendant des siècles, l'Angleterre a saigné toutes ses colonies aux quatre veines, sur tous les continents, pour investir davantage dans son industrie. »



L'URSS, poursuit-il, ne peut suivre la même voie, ni compter sur des prêts étrangers. La seule solution restait donc effectivement de « coloniser » ses propres paysans : les pressurer davantage et investir cette « accumulation interne » dans l'industrie soviétique. « C'est une situation désagréable, il faut le reconnaître, conclut-il. Mais nous ne serions pas des bolcheviks si nous esquivions ce sujet et fermions les yeux sur le fait que, sans cet impôt supplémentaire à la charge des paysans, notre industrie et notre pays ne seraient malheureusement pas en mesure de s'en sortir. »

Même si la campagne de collectivisation trouva quelques appuis parmi les fonctionnaires locaux comme Balytsky, qui s'était fait la main sur les « ennemis de classe » dès février 1917 dans le Caucase, et dont la rhétorique associait sa propre action au nettoyage et à la purification pour débarrasser le parti des « termites » et de la « pollution », l'opération fut menée dans les campagnes par des citadins, d'une culture étrangère, d'une autre langue et souvent d'une autre origine ethnique. Et avec une cruauté dont ce poème dudit Balytsky donne la mesure : « Main dans la main nous nous sommes soulevés pour combattre / Et là où, hier encore, la vie était si joyeuse / Coulent des ruisseaux de sang / Et alors ? qu'ils coulent, / Il n'y aura pas de pardon / Rien ne vous sauvera, rien ! »

C'est dans le détail de cette machinerie terrifiante, montée pièce par pièce par la GPU, la police secrète soviétique dirigée par le sinistre Iagoda, que ce livre de la spécialiste de l'ex-URSS, Anne Applebaum, auteur déjà d'un formidable *Goulag, une histoire* (Grasset, 2005), nous fait entrer. On ressort sans voix de ce Katyn à la puissance mille. L'horreur communiste n'a décidément pas de limites.

Famine rouge, d'Anne Applebaum, Grasset, 512 pages, 27 €.

MORT EN DIRECT En haut : des enfants victimes de la famine organisée sciemment en Ukraine en 1932-1933.

Ce crime perpétré par le régime soviétique est appelé *Holodomor* (« extermination par la faim ») en ukrainien.

Par Michel De Jaeghere, Philippe Maxence, Frédéric Valloire,
Jacques Paviot, Marguerite de Monicault, Marie Peltier,
François-Joseph Ambroselli, Charles-Edouard Couturier,
Eric Mension-Rigau et Geoffroy Caillet



Tout Homère. Hélène Monsacré (dir.)

En Homère, il y a plus qu'Homère. Consacrées à la colère d'Achille et au retour d'Ulysse, l'*Illiade* et l'*Odyssée* s'inscrivaient, pour les Anciens, au cœur d'un cycle dont les épopées racontaient d'autres épisodes de la guerre de Troie, d'autres retours fabuleux des héros dans leur patrie. Méprisées pour leur moindre qualité littéraire, elles ont été perdues. Nous ne les connaissons guère que par des bribes, tirées de citations des auteurs classiques ou byzantins, ou le emploi qu'en fit, au III^e siècle, Quintus de Smyrne, pour composer sa *Fin de l'Illiade*. Hymnes aux divinités ou fantaisies drolatiques, d'autres poèmes étaient alors attribués à Homère. Nous savons désormais que leur composition fut plus tardive (VII^e-VI^e siècles av. J.-C.), quand même il est possible qu'ils aient été l'œuvre de guildes d'aèdes qui se réclamaient de la figure tutélaire du poète. C'est l'ensemble de ces textes que l'on trouve aujourd'hui pour la première fois réunis en un seul fort et magnifique volume, avec d'éclairantes introductions réalisées par les meilleurs hellénistes sous la direction d'Hélène Monsacré, elle-même auteur d'une thèse sur l'*Illiade* récemment rééditée par Harvard University Press. Le texte de l'*Illiade* y est retraduit par Pierre Judet de La Combe avec une verve qui en restitue la saveur et la force. Les éditeurs n'ont rien voulu toucher en revanche à la merveilleuse traduction de l'*Odyssée* en alexandrins libres par Victor Bérard. Réalisée en 1924, il y a presque un siècle, elle n'a pas pris une ride. **MDeJ**
Albin Michel/Les Belles Lettres, 1 296 pages, 35 €.

Construire la cité. Alain Duplouy

Comment est apparue la cité grecque ? L'effondrement mystérieux des royaumes mycéniens, vers 1200 av. J.-C., avait plongé l'Hellade dans ce qu'on appelle les siècles obscurs. La civilisation palatiale, dont les découvertes de Schliemann nous ont fait connaître les joyaux, avait disparu. Avec elle, l'écriture. Pourtant, l'aventure grecque avait bientôt repris son cours. Non plus autour de brillantes principautés, mais de communautés d'où allait naître, entre le X^e et le VIII^e siècle av. J.-C., la cité. L'éclat qu'elle devait atteindre à l'âge classique a longtemps conduit les historiens à imaginer ces cités archaïques comme des ébauches imparfaites de ce que deviendraient, plus tard, Sparte et Athènes, des communautés réunies par une manière nouvelle de vivre ensemble, l'invention de cet art politique fondé sur la discussion rationnelle dont Jean-Pierre Vernant a fait le prélude et la cause du miracle grec. Appuyé sur les leçons de l'archéologie, Alain Duplouy propose de leur genèse une vision nouvelle, qui rejoint paradoxalement les intuitions de Fustel de Coulanges au XIX^e siècle : c'est autour de cultes ruraux, de celui, plus tard, d'ancêtres héroïsés, que les premières cités se sont d'abord formées, unies dans la pratique commune de banquets rituels, les sacrifices offerts aux mêmes divinités ; dans la fréquentation des mêmes sanctuaires que se sont forgées les mœurs communes et les solidarités que les institutions sont venues, *in fine*, couronner. Loin d'être la création de la raison pure, la cité est née d'un dialogue partagé avec les morts et avec les dieux. La science la plus pointue se rend ici accessible. L'analyse minutieuse des plus récentes découvertes va de pair avec un art de la synthèse qui excelle à ouvrir les pistes de réflexion les plus fécondes. **MDeJ**

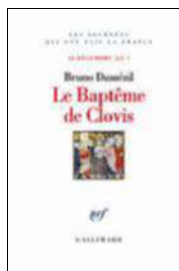
Les Belles Lettres, 348 pages, 35 €.

La Cité et ses esclaves. Paulin Ismard

La démocratie athénienne a pris pour nous la valeur d'un mythe fondateur. Sublimé par la beauté des monuments de l'Acropole, son exemple éblouissant nous tient lieu, depuis plus d'un siècle, de modèle. Or ce que montre Paulin Ismard est que la cité grecque ne se contentait pas de tolérer l'esclavage comme son refoulé, sa part maudite : autant et plus que l'invention de la politique ou la perfection des images et des formes, l'institution esclavagiste était constitutive du fonctionnement de la cité des hommes libres. Non seulement parce qu'elle dégageait le citoyen de nécessités qui l'auraient empêché de s'adonner à la politique, ou, comme l'auteur l'avait montré lui-même dans *La Démocratie contre les experts*, parce qu'elle permettait au corps politique de confier à des hommes dépourvus de personnalité juridique des tâches de conseil ou d'exécution qu'il aurait redouté de laisser à des hommes libres, susceptibles de s'emparer de la tyrannie. Plus profondément encore, à ses yeux, en ce qu'étranger à toute justice, l'esclavage minait par sa violence ontologique l'idée même d'un ordre naturel, transcendant, sur quoi les Grecs croyaient fonder leur conception du monde, pour ouvrir la voie à une autonomie politique entée sur le caractère conventionnel, arbitraire, de toutes les normes sociales. Composée par une mosaïque d'essais jetant des rayons de lumière sur les pièces d'un puzzle qui ne prend que progressivement sa forme définitive, la démonstration donne le vertige. Elle fait naître une interrogation lancinante : comment concilier ce constat avec notre désir de revivre l'expérience grecque, notre prétention séculaire à nous en proclamer les héritiers ? **MDeJ**

Seuil, « L'Univers historique », 384 pages, 24,90 €.



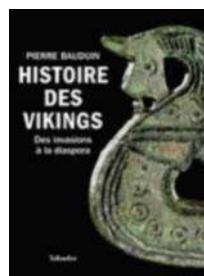
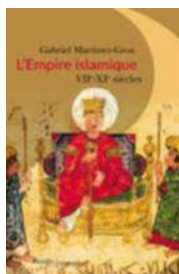


Le Baptême de Clovis. Bruno Dumézil

Quand la célèbre série des « Journées qui ont fait la France » n'en comptait encore que trente, le baptême de Clovis avait été considéré comme la première d'entre elles. Elle avait fait l'objet d'un livre du savant chartiste Georges Tessier. Paru en 1964, celui-ci avait certes besoin d'être réactualisé. Ran Halévi, qui préside désormais au renouvellement de la collection (il y a fait entrer la bataille d'Alésia et le voyage de Varennes, tandis qu'il faisait refaire *ex nihilo* les volumes consacrés à l'attentat d'Anagni ou au 18 Brumaire) en a confié le soin à Bruno Dumézil, spécialiste des temps barbares et auteur d'une thèse remarquée sur *Les Racines chrétiennes de l'Europe*. Une histoire aussi obscure, aussi fragmentaire en même temps que surchargée de mythes se prêtait plus qu'aucune autre à la déconstruction en vogue parmi les historiens de ce début du XXI^e siècle. Bruno Dumézil s'y livre avec une science parfaite, en ne nous laissant rien ignorer de ce que nous ne savons pas, de ce que nous croyons savoir, de ce que nous pensons à tort. L'exercice est savant, érudit et dépassionné, sans doute nécessaire. Il débouche sur le paysage désolé d'une histoire désormais privée de ce que lui avait surajouté le travail des siècles et sur quoi s'était appuyée notre méditation. **MDej** Gallimard, « Les Journées qui ont fait la France », 320 pages, 22 €.

L'Empire islamique, VII^e-XI^e siècles. Gabriel Martinez-Gros

Précédé d'une longue introduction méthodologique et justificatrice, *L'Empire islamique* de Gabriel Martinez-Gros entend décentrer l'histoire des premiers siècles de l'Islam tant du regard occidental que d'une histoire conçue comme mondiale. Il recourt pour ce faire à plusieurs historiens arabes médiévaux, Tabari (839-923), Ibn al-Athir (1160-1232) et surtout Ibn Khaldoun (1332-1406). S'appuyant sur leurs œuvres, il décrit l'évolution du monde musulman depuis la mort du Prophète jusqu'aux sultanats turcs. Derrière l'histoire des cinq premiers siècles musulmans, c'est toute une vision de l'histoire qui apparaît, remettant en cause bien des acquis sur le développement de l'Islam et son implantation. **PM** Passés composés, 334 pages, 23 €.



Histoire des Vikings. Des invasions à la diaspora

Pierre Bauduin

Débarbouiller mythes et archétypes puis se pencher sur les réalités qu'appréhende l'historien est de bonne méthode. Surtout lorsqu'il s'agit des Vikings : pour les uns, des guerriers féroces et destructeurs, pour d'autres, des navigateurs créatifs et audacieux. Des premières attaques au VIII^e siècle à la participation de rois scandinaves aux croisades, l'auteur suit l'expansion de ces hommes du Nord. Toujours en les replaçant

dans leurs mouvements. Impossible de renouveler un sujet déjà bien connu, mais cette synthèse forte, complète, bien construite, apporte des éléments nouveaux. Ainsi l'affirmation d'une « diaspora viking », où ce qui unit les communautés vikings l'emporte sur les différences régionales ; ainsi encore les pratiques d'accommodation avec les populations indigènes, tel l'exemple français de la formation d'une identité normande alors même que les Normands sont intégrés à l'ensemble franc ! **FV** Tallandier, 672 pages, 27,90 €.



Les Vikings. Vérités et légendes

Jean Renaud

Littérature, cinéma, bande dessinée, jeux vidéo ont participé à la mondialisation de l'univers viking, quitte à en négliger les réalités historiques. Il était bon de les rappeler à partir de bases solides, archéologiques, linguistiques (le norrois, leur langue), littéraires avec les sagas, toponymiques, etc. En trente chapitres, Jean Renaud dissipe les clichés et met à nu une civilisation complexe où le scalde (le poète) côtoie le guerrier et le marchand, qui, tous deux, empruntent les mêmes routes maritimes, sous la protection des dieux. **FV** Perrin, 240 pages, 13 €.

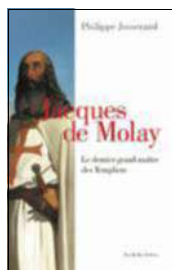
La Première Croisade

Peter Frankopan

Directeur du centre de recherches byzantines d'Oxford, Peter Frankopan livre ici une vision révolutionnaire de la première croisade. Pour lui, en effet, son véritable maître d'œuvre en fut l'empereur byzantin Alexis I^{er} Comnène (1081-1118). La première moitié du livre est d'ailleurs dédiée à une réhabilitation de son règne. On concédera volontiers à l'auteur que le rôle d'Alexis I^{er} ait souvent été injustement sous-estimé. Il connaissait, de fait, assez bien l'Occident ; il avait rencontré Robert comte de Flandre en 1087 et il avait été en contact avec le pape depuis le début de son pontificat (1088). Là où on ne peut cependant suivre Peter Frankopan, c'est lorsqu'il fait de lui le véritable organisateur d'une croisade où Urbain II n'aurait joué que le rôle de simple acolyte (il invente même un bureau de recrutement byzantin à Londres !). Or quand Alexis I^{er} appela à l'aide le pape en 1095, c'était pour avoir des mercenaires pour combattre ses ennemis : il ne s'attendait nullement à la réponse de Clermont et au surgissement de la foule des pèlerins armés, pauvres puis barons, partis libérer le tombeau du Christ. **JP**

Les Belles Lettres,
358 pages, 24,90 €.





Jacques de Molay. Le dernier grand-maître des Templiers. Philippe Josserand

Vaste travail universitaire, cette biographie du dernier grand-maître du Temple, mort sur le bûcher en 1314, se signale par la qualité de la recherche et par son plan original. Philippe Josserand est parti des représentations modernes et contemporaines de Jacques de Molay pour en arriver ensuite à l'homme et à son action. Il faut du souffle pour le suivre dans cette aventure d'histoire totale, mais il ne se défausse pas au terme de son expédition, tentant un portrait mesuré. Derrière Julien Théry, il replace l'affaire du Temple dans le contexte d'un affrontement entre le roi de France et la papauté, le premier se voulant pape en son royaume. Un enjeu que le grand-maître aurait mesuré, acceptant la mort et renvoyant la vérité au jugement de l'Histoire. **PM**

Les Belles Lettres, 592 pages, 26,90 €.



La Fortune des Médicis. Le siècle d'or de Florence. Jean-Yves Boriaud

A Florence, le Quattrocento a toujours été décrit comme un âge d'or, une époque où l'art et la technique sont en pleine effervescence. Mais avant qu'écluse le siècle de la Renaissance italienne, il fallait que les Médicis bâtissent leur fortune et assoient sur elle les fondements d'un pouvoir économique immense. Alors vinrent les « Grands Médicis », Cosme l'Ancien et Laurent le Magnifique, dont les habiletés politiques et diplomatiques menèrent à leur apogée la fortune et la gloire familiale. Fortune éphémère pourtant, que les successeurs de Laurent ne sauront conserver. Spécialiste de la Renaissance italienne, Jean-Yves Boriaud raconte avec talent le destin hors du commun des Médicis dans cet ouvrage bien construit, clair et richement documenté. **C-EC**

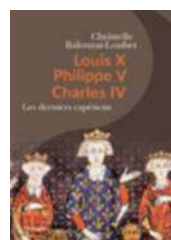
Perrin, 320 pages, 23 €.

Louis X, Philippe V, Charles IV. Les derniers Capétiens

Christelle Balouzat-Loubet

Malheureux en politique, malheureux en ménage, Louis X, Philippe V et Charles IV ont très vite été réputés « maudits ». Avec eux s'éteint la branche des Capétiens directs, et le royaume de France, ruiné par un conflit chronique avec la Flandre, s'engouffre dans les prémices de la guerre de Cent Ans. S'appuyant sur une vision large de la période, qui laisse par exemple la part belle aux femmes, l'auteur s'attaque à leur légende noire et dresse un tableau plus circonstancié : malgré la brièveté de leurs règnes (quatorze ans à eux trois), ces rois ont réorganisé le Conseil, assaini les finances et repensé l'administration, contribuant par là au développement de l'Etat monarchique. **MdM**

Passés composés, 208 pages, 19 €.



Les Plantagenêts et leur cour, 1154-1216. Amaury Chauou

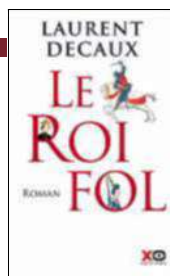
Spécialiste du monde des Plantagenêts, l'auteur présente une étude fouillée et accessible de la vie de cour sous les mythiques souverains, dans un style clair et concis, doublé d'une immense finesse critique. Le lecteur rencontre avec délectation, au fil des pages d'un récit vivant et incarné, les grands noms qui ont forgé la dynastie anglo-angevine : Aliénor d'Aquitaine, Richard Cœur de Lion, Jean sans Terre, Thomas Becket. Si l'éclatement territorial et les crises politico-religieuses ont eu raison de leur éphémère puissance (moins d'un siècle), elles n'ont pas terni l'éclat de l'empreinte culturelle que la famille a laissée dans la mémoire collective. **MP**

PUF, 420 pages, 23 €.

Le Roi fol. Laurent Decaux

Dans ce roman haut en couleur qui se met sur les traces du Druon des *Rois maudits*, Laurent Decaux imagine une nouvelle histoire de France : une reine Isabeau nymphomane, des barons sadiques, un Louis d'Orléans oscillant entre fidélité et pulsions de régicide, des ecclésiastiques ambitieux. D'une plume entraînante, l'auteur retrace l'itinéraire tragique du roi Charles VI, dont la bonne volonté est empêchée par une maladie de l'esprit, qui fait tomber le royaume dans le chaos. On ne cherchera pas ici le sérieux d'une enquête historique. Chaque chapitre est écrit comme le scénario d'un épisode d'une de ces séries télévisées à succès où, après un feu d'artifice d'action ou de dialogues palpitants, le spectateur est savamment laissé sur sa faim. Et l'on tourne les pages jusqu'au bout de la nuit. **F-JA**

XO Editions, 336 pages, 19,90 €.



Histoire des favoris

Jean-François Solnon

Après l'assassinat de Concini en 1617, Louis XIII affirma : « Désormais, je suis roi », avant de se renier en remplaçant le Florentin par un nouvel intime, Charles d'Albert de Luynes. Peu de princes se sont passés d'une personne qui partage leur intimité et les influence. Jean-François Solnon dresse une galerie de portraits qui s'ouvre sur les mignons d'Henri III, passe ensuite en Angleterre avec Leicester et Essex sous Elisabeth I^{re}, puis Buckingham, revient en France pour se demander si Richelieu et Mazarin peuvent être qualifiés de favoris, se transporte ensuite en Russie avec Menchikov et Potemkine, n'oublie pas Olivares et Godoy en Espagne, ni Struensee, médecin du roi Christian VII du Danemark et amant de la reine. Les amis de cœur du comte de Provence devenu Louis XVIII et le curieux couple formé par Disraeli et la reine Victoria ferment la marche. Tous différents, travailleurs ou dilettantes, dévoués ou parasites, ils ont en commun la haine qu'ils ont suscitée. **EM-R**

Perrin, 450 pages, 24 €.





Des hommes d'honneur. Trois destins d'Ancien Régime

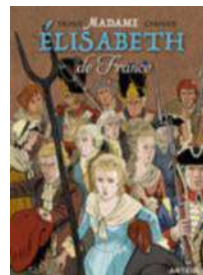
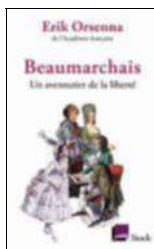
Vincent Haeghele

Conservateur des bibliothèques de Versailles, Vincent Haeghele reconstitue, à partir de fonds d'archives glanées au hasard de son travail, les destins de trois hommes qui ont vécu dans la seconde moitié du siècle des Lumières, ne se sont jamais ni rencontrés ni même croisés, et il repère, avec leurs motivations, les valeurs qui les animent. Le premier est un militaire, Louis de Gouy, marquis d'Arsy, qui participe aux guerres de Louis XV et passe sa vie entre querelles et procès contre son épouse, qui l'accuse de violence, et contre ses voisins. Le second est un bureaucrate, Armand de Nogaret, qui commence comme commis du secrétaire d'Etat de la Maison du roi, M. de Saint-Florentin, et que son affairisme ruine. Le dernier est un officier, voyageur et polygraphe, Etienne de Jouy, que la famille envoie à Ceylan et que ses écrits conduisent à l'Académie française. Des vies à la fois denses et romanesques. **EM-R** Passés composés, 352 pages, 23 €.

Beaumarchais. Un aventurier de la liberté. Erik Orsenna

Un père horloger, une mère bourgeoise, Pierre-Augustin Caron passe son enfance rue Saint-Denis. Mais ce petit Parisien est à ce point fasciné par les aristocrates et par le monde dans lequel ils évoluent qu'il n'aura de cesse d'y entrer. Il devient maître de musique des filles de Louis XV, courtisan, financier, promoteur immobilier, industriel, espion, armateur, éditeur de Voltaire et auteur de la célèbre tirade : « Vous vous êtes donné la peine de naître et rien d'autre. »

Erik Orsenna a lu les bons ouvrages et propose une synthèse enlevée, vive, joyeuse, trépidante comme son sujet. Il prend le parti d'éclairer l'histoire par l'actualité, dans un retournement paradoxal et audacieux. **EM-R** Stock, 192 pages, 18 €.



Madame Elisabeth de France. Caroline Dupuy et Emmanuel Cerisier

Il est rare qu'on lise une bande dessinée avec les larmes aux yeux. Tel est le cas de celle que Caroline Dupuy vient de consacrer à Madame Elisabeth, cette jeune sœur de Louis XVI qui fut guillotinée pour avoir voulu rester aux côtés de son frère et de sa belle-sœur dans la tourmente. Le sérieux de la reconstitution, qui emprunte parfois à l'héroïne ses propres textes, se conjugue au charme des dessins pour faire revivre une personnalité hors du commun en une succession de tableaux qu'imprègne et que domine la dernière prière que la sœur du roi récitait au Temple : « Que m'arrivera-t-il aujourd'hui, ô mon Dieu ? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est qu'il ne m'arrivera rien que vous n'avez prévu de toute éternité (...). Je m'y sou mets de tout mon cœur et j'unis mon sacrifice à celui de votre Fils. » Une merveille. **MDeJ** Artège, 48 pages, 14,90 €.

Les Martyres d'Orange. Alexis Neviaski

Alors que s'ouvre le procès en canonisation des bienheureuses martyres d'Orange, ce récit nous fait entrer avec force et pudeur dans l'intimité de ces trente-deux Antigones de l'Invisible, témoins pour l'éternité du lien inaltérable qui dépasse et qui commande la vie des hommes. De 1788 à leur exécution à l'été 1794, le lecteur assiste (incrédule et révolté) à la confrontation entre la charité des sœurs et la détermination effroyable des exécutants d'une idéologie qui érige ses idoles théoriques en prétextes de persécution. L'on ne saurait dire laquelle de la mystique ou de la politique a commencé, selon le mot de Péguy. Contre toute apparence, c'est incontestablement la première qui a triomphé. **MP** Artège, 300 pages, 16 €.



Paris sous la Terreur. Evelyne Lever

Chroniqueuse de l'Ancien Régime, Evelyne Lever s'est offert une escapade dans l'un des pires moments de notre histoire : la Terreur. De la chute de la monarchie (1792) à celle de Robespierre (1794), elle retrace le récit des événements pendant lesquels la Terreur s'institutionnalisa en moyen de gouvernement. S'appuyant sur les documents de l'époque, son talent fait merveille pour donner corps aux débats et aux querelles passionnés du moment, aux luttes fratricides au nom de la pureté révolutionnaire, à la volonté de pouvoir qui mène aux dénonciations et aux arrestations arbitraires conduisant le plus souvent à la mort. Sous sa plume vivante, Paris vibre, s'investit, s'effraye ou meurt. Jusqu'au moment où, enfin, « la joie succède à l'angoisse ». **PM** Fayard, 336 pages, 23 €.

Hiver 1814. Campagne de France. Michel Bernard

Le 26 janvier 1814, Napoléon rassemble les maigres restes de sa Grande Armée face aux coalisés qui ont passé le Rhin. Sous les pluies de l'hiver champenois, c'est le lent crépuscule d'une gloire fanée, le dernier sursaut d'un empereur glissant vers l'abîme. Michel Bernard nous conduit d'une plume vivante et élégante à ses côtés, parmi ses généraux, au cœur de ses batailles, de ses réflexions, de son génie et de ses espérances. Un récit historique haletant de la Campagne de France, où le génie militaire de Napoléon se déploie dans l'énergie du désespoir, jusqu'à Fontainebleau, théâtre des adieux à la Vieille Garde. **C-EC** Perrin, 240 pages, 19 €.





Le Sexe sous l'Empire. Jacques-Olivier Boudon

Contrairement à ce que le titre laisserait supposer, l'auteur n'a pas choisi la facilité en s'attaquant sans ambages à un aspect plutôt inattendu de l'Empire. Car si, comme il le note dans son introduction, la Révolution « a conduit à une révolution sexuelle », fortifiée par le code pénal de 1810 qui s'abstint de réprimer la prostitution, l'homosexualité et l'inceste, la sexualité n'en a pas pour autant quitté la sphère privée. Et si la sexualité des élites, au premier rang desquelles celles de Napoléon et des membres de sa famille, est assez bien connue, celle du peuple repose sur des sources rares, discrètes ou sujettes à des interprétations malaisées. Malgré la difficulté de percer le secret des alcôves, l'historien s'acquitte fort bien de sa tâche, montrant à la fois les bouleversements induits par une rupture, encore partielle, avec la morale chrétienne, et l'immuabilité de pratiques aussi vieilles qu'un certain métier. **GC**

La Librairie Vuibert, 368 pages, 23,90 €.



Rudolf Hess. La dernière énigme du III^e Reich. Pierre Servent

C'est effectivement à une énigme que s'est attaqué Pierre Servent. En 1941, un avion allemand non immatriculé s'écrase en Ecosse. Le pilote s'est éjecté de l'appareil. Son nom ? Rudolf Hess. Il prétend nouer une alliance avec l'Angleterre. Interrogé, il est conduit au secret. Jugé à Nuremberg, il est condamné à la prison à vie. Il n'en sortira jamais. Le 17 août 1987, âgé de 93 ans, il est retrouvé pendu. Pour l'auteur, il n'y a pas de mystère Hess. Il aurait agi seul et sa mort n'aurait rien d'un assassinat. Le vrai mystère est du côté de l'Angleterre

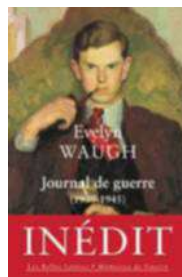
qui refuse toujours d'ouvrir les archives de ce dossier rocambolesque. **PM**

Perrin, 500 pages, 25 €.

Journal de guerre (1939-1945). Evelyn Waugh

Sa trilogie romanesque sur la Seconde Guerre mondiale est célèbre. Mais son journal tenu pendant cette période était inconnu en France. L'écrivain a 36 ans lorsqu'il rejoint les Royal Marines en tant que lieutenant en second. Il sera démobilisé le 18 septembre 1945. Entre-temps, il participe « au grand foutoir de Dakar » aux côtés des Français libres, sert au Moyen-Orient au sein de commandos, combat en Libye, en Crète, puis rejoint la mission britannique auprès des partisans de Tito en Yougoslavie aux côtés du fils de Churchill, un ivrogne incapable. Bref, pas une guerre pour rire. Son journal reflète son caractère : lucide et ironique, engagé dans l'action et critique, catholique pratiquant et inquiet du communisme. Un cocktail revigorant. **FV**

Les Belles Lettres, 360 pages, 23,50 €.



1939, l'alliance soviéto-nazie : aux origines de la fracture européenne. Stéphane Courtois

On n'échappe pas à l'Histoire. Spécialiste du communisme, Stéphane Courtois le démontre à sa manière par son analyse de l'alliance passée en 1939 entre l'Allemagne nazie et l'Union soviétique. En quelques pages, il décrit les enjeux et les conséquences de cet accord dont la Pologne fut la première victime. Mais plus encore – et c'est le grand apport de cette étude –, il établit que l'alliance

soviéto-nazie constitue le « point aveugle » de la mémoire européenne, empêchant une unification véritable du continent, par le refus constant de condamner les crimes communistes, au nom d'un « tabou historique », aujourd'hui encore intouchable. **PM**

Fondation pour l'innovation politique, 72 pages, 5 €.

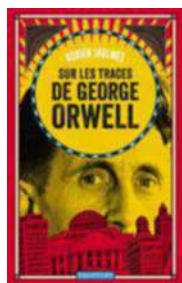


LE CHOIX DU CONSEIL PAR ÉRIC MENSION-RIGAU

Les Aventuriers du pouvoir. De Morny à Macron. Jean-Marie Rouart

Ce n'est pas une biographie, mais une autobiographie avait dit Jean d'Ormesson à la parution de *Napoléon ou la destinée* pour souligner l'identification tissée entre le romancier et son personnage. C'était dire qu'une biographie d'écrivain est toujours subjective et que le personnage élu l'est avant tout parce qu'il contient du romanesque. Tel est le cas de celle que Rouart consacre à Bernis. Celui-ci a longtemps pâti du mépris des historiens qui préfèrent les gagnants, en l'occurrence le duc de Choiseul. Bernis, lui, s'oppose à la guerre de Sept Ans, aux généraux soutenus par Mme de Pompadour et au renversement des alliances dont il est convaincu qu'il ruinerait le crédit moral de la France. Le véritable ennemi est, à ses yeux, l'Angleterre. Plus tard, Vergennes essaiera de rattraper le temps perdu en développant la marine... Bernis échoue, sacrifie sa carrière, par fidélité à sa probité et à son idée du bien. Ce gros ouvrage, qui rassemble trois essais biographiques complétés par des « portraits acides » d'hommes politiques contemporains, défend une conception de la biographie qui rappelle celle de Michelet, de Bainville ou de Zweig : l'essentiel n'est pas l'exhaustivité, mais la vision d'un écrivain sur un personnage. Jean-Marie Rouart oppose l'exactitude à la vérité. Il éclaire, avec brio, les zones d'ombre que les historiens sont impuissants à décrire faute d'archives (la relation de Morny avec sa mère la reine Hortense, celle de Napoléon, le chef impitoyable, avec Joséphine qui le transforme en amoureux transi...), et surtout, sujet favori de l'académicien, les faiblesses de ses héros, leur désenchantement, les « tourments de l'échec » ou « les brûlures de l'humiliation ». Il offre de passionnants récits, d'un grand bonheur d'écriture, qui révèlent un rare talent à déchiffrer des énigmes, celles de la passion du pouvoir et du secret des ambitions. **EM-R**

Robert Laffont, « Bouquins », 800 pages, 30 €.



Sur les traces de George Orwell. Adrien Jaulmes

« Orwell n'est pas l'écrivain prophétique que l'on décrit souvent. Il ne prévoit pas tout, et se trompe même régulièrement. Mais il fait tout pour regarder les choses telles qu'elles sont. » En arpentant les lieux où passa la longue silhouette de l'auteur de 1984, Adrien Jaulmes, grand reporter au *Figaro*, a traqué les étapes de sa formation. Du très British collège d'Eton à la Birmanie coloniale, du quartier parisien de la Contrescarpe à l'âpre île écossaise de Jura ou à l'Aragon de la guerre d'Espagne, les pièces du puzzle s'assemblent et Orwell apparaît peu à peu tel qu'en lui-même : curieux et sceptique, ennemi des théoriciens comme des naïfs, irrémédiablement lucide et isolé dans la grande clameur du monde. L'œil acéré du journaliste fait le reste, en remarquant par exemple que la place baptisée « George Orwell » en 1987 par la ville de Barcelone fut la première à être équipée d'une caméra de surveillance... Une invitation passionnante et talentueuse à relire l'œuvre du père de Big Brother. **GC**

Equateurs, 160 pages, 15 €.

Les Femmes de l'ombre. Rémi Kauffer

Somme exhaustive d'un magistral travail de recherche, l'ouvrage est l'occasion de faire enfin sortir ces innombrables femmes de l'ombre où notre ignorance les avait oubliées. Journaliste et historien du renseignement, Rémi Kauffer rappelle que l'histoire s'incarne dans les êtres et qu'en politique, toute action est d'abord information. Loin des légendes noires ou dorées, Milady, Mata Hari, espionnes de la guerre froide, figures de la Résistance ou héroïnes anonymes de l'antiterrorisme, toutes ont contribué aux événements décisifs de leur temps, à égalité de courage, chance, intelligence et, souvent, sacrifice ultime, avec leurs homologues masculins. Edifiant. **MP**

Perrin, 509 pages, 25 €.



La Religion française. Jean-François Colosimo

Dans un style alerte, Jean-François Colosimo retrace l'histoire de ce qu'il baptise « la religion française », à savoir cette laïcité instaurant une séparation étanche du temporel et du spirituel. Au-delà des régimes, des crises et des coups de fièvre, l'Etat français se serait ainsi battu pour que tout « particularisme » religieux n'existe qu'en fonction de son arbitrage tout en y trouvant sa propre liberté. C'est érudit, subtil, magnifiquement écrit (à lui seul, le premier chapitre vaut d'être lu), mais étranger à la théologie catholique sur les rapports de la religion et de l'Etat. **PM**

Le Cerf, 400 pages, 20 €.

La Petite Encyclopédie de la bière. Elisabeth Pierre

Tel un peintre qui mélange ses couleurs primaires, le brasseur est un équilibriste de l'arôme qui, par l'association savante de céréales, de houblon et de levure, donne naissance à l'élue de son cœur. Brune ou blonde, douce ou caractérielle, fruitée ou boisée : les tonalités de la bière sont infinies. Depuis les premières fermentations alcooliques de grains d'orge il y a treize mille ans, jusqu'à l'émergence du « sans gluten », cet ouvrage passionnant explore l'histoire de ce breuvage mythique, renseigne sur son élaboration, décrit ses différents goûts et donne de précieux conseils culinaires. Le bon vivant y apprendra notamment que rien ne vaut une pils amère pour accompagner une douzaine d'huîtres, ou qu'une saucisse de Toulouse se savoure en compagnie d'une bavaroise à la mine sombre. **F-JA**

Hachette, 320 pages, 17,90 €.



La Malédiction de la droite Guillaume Tabard

Y a-t-il une malédiction de la droite ? De Pinay chassé par De Gaulle en 1959 au « pari perdu de Laurent Wauquiez » en 2019, Guillaume Tabard, rédacteur en chef et éditorialiste politique au *Figaro*, répond clairement par l'affirmative. Au fil de ces pages, où le chemin de croix prend la forme d'une haletante chronique, l'auteur fait la part de la maladresse et de la malchance, des querelles et des incompatibilités qui ont ponctué les six dernières décennies de la droite, la rendant paradoxalement incapable de bénéficier pour son propre compte de la stabilité que la Constitution a imprimé à la vie politique française. Parmi les mille éclairages d'une analyse passionnante de bout en bout, on retiendra celui-ci : « En ne se nommant pas, la droite a montré qu'elle ne s'aimait pas. » Munie d'une telle prescription médicale, l'ultime malédiction consisterait pour elle à ne pas se rendre chez le pharmacien. **GC**

Perrin, 416 pages, 24 €.

Le Dictionnaire des populismes Olivier Dard, Christophe Boutin et Frédéric Rouvillois (dir.)

Après le succès de leur *Dictionnaire du conservatisme*, les auteurs se sont attelés au populisme, et plus exactement, aux populismes, tant il paraît difficile de réunir sous une même appellation des phénomènes aussi divers que Chávez, Perón ou Trump par exemple. Au fil de plus de 1 000 pages de notices, et avec le concours de 107 auteurs de douze nationalités, le sujet est traité dans toute sa diversité et sa complexité, n'en déplaise à la doxa en cours. Catégorie classique des sciences sociales en Amérique latine, moyen de stigmatisation en Europe, le populisme méritait donc bien cette approche plurielle qui, en empruntant les chemins de l'histoire, de la philosophie, des sciences sociales et de la religion, permet de saisir un peu de la réalité de cet « objet fragmenté ». **PM**

Le Cerf, 1 216 pages, 30 €.



Par Eugénie Bastié

© G. BASSIGNAC/LE FIGARO MAGAZINE



RÉMI BRAGUE EN LIBERTÉ

En retrouvant l'unité perdue de la pensée occidentale à l'école des philosophes médiévaux, Rémi Brague se propose de redonner un sens plus juste de l'homme et du monde.

Personne, ou presque, ne lit plus Chesterton, mais tout le monde cite à profusion sa phrase géniale : « *Le monde moderne est saturé de vieilles vertus chrétiennes devenues folles* », ce qui permet à nombre d'esprits forts de rejeter l'humanitarisme compassionnel, caricature de la charité, sans pour autant renier les « racines chrétiennes » de l'Occident. Et chacun de proposer sa version du « moment » où lesdites vertus ont vrillé : au choix, les Lumières, la Révolution française ou Mai 68. Mais dans *Des vérités devenues folles*, Rémi Brague vient nous rappeler la précision capitale qu'ajoutait le romancier anglais : « *elles ont viré à la folie parce qu'on les a isolées les unes des autres et qu'elles errent indépendamment dans la solitude* ». C'est donc bien plus qu'un dévoiement dont il s'agit : d'une véritable dislocation.

Dans ce recueil de plusieurs conférences données à l'étranger et traduites pour la première fois en français (ce qui nous rappelle que le philosophe, en plus d'être d'une érudition vertigineuse, est un polyglotte accompli), Rémi Brague plaide pour retrouver l'unité perdue de la pensée occidentale. Il cite au moins trois de ces idées chrétiennes devenues folles : la création du monde par un Dieu de raison, donc intelligible, qui a donné la folle présomption moderne d'une science sans transcendance ; l'idée de Providence, transformée en idée de Progrès ; et le pardon, dont nous avons hérité aujourd'hui sous la forme d'un « *sacrement pervers privé d'absolution* », une culture de la culpabilité sans rédemption possible.

Avec une lucidité contagieuse, Rémi Brague estime que le projet moderne a échoué. Pourquoi ? Parce que, ayant décidé de l'abandon des causes finales, il ne parvient pas à répondre à la question « *Pourquoi faut-il qu'il y ait des hommes ?* ». Question rendue cruciale aujourd'hui par l'urgence écologique : en effet, s'il n'existe ni transcendance, ni salut, ni caractère sacré de l'homme, au nom de quoi faudrait-il se battre pour qu'il y ait encore de la vie sur Terre ? Brague soulève là un important non-dit de la question écologique.

Un brin provocateur, le philosophe plaide pour « *un nouveau Moyen Âge* ». Il n'entend pas par là le retour à la cosmographie d'Aristote ou de Ptolémée, définitivement caduques, mais plutôt à une vision du monde harmonieuse, avant la dislocation engendrée par la pensée moderne. La manière dont les philosophes médiévaux (saint Thomas d'Aquin, mais aussi Maïmonide) envisageaient la « nature » non pas comme physis mais comme création, la « liberté », non pas comme libération mais comme choix du Bien, et la « famille » non pas comme lieu du déterminisme mais

comme espace de l'amour inconditionnel, peut nous guider aujourd'hui pour sortir de l'ornière. Rémi Brague appelle à en finir avec l'usage galvaudé du mot « valeurs » – dont, après Allan Bloom, il rappelle que c'est Nietzsche qui l'introduisit en philosophie morale – pour « *revenir aux deux notions prémodernes de vertus et de commandements* ».

Dans des pages finales véritablement lumineuses, il développe le lien intrinsèque qui unit conservation et conversation. Si la « barbarie » est, selon l'étymologie, le refus de communiquer, « *l'opposé, la civilisation, doit avoir à faire avec la conversation langagière* ». Rappelant que saint Thomas réfuta la proposition d'Averroès selon laquelle il existerait une communion immédiate de tous les esprits dans l'intellect, il soutient avec l'Aquinat que l'herméneutique est nécessaire à l'approche de la vérité. Il faut converser pour connaître.

Le conservateur n'est pas donc un ennemi de la liberté, il est au contraire celui qui a conscience du poids et du prix que celle-ci engendre pour l'homme. Il n'est pas un obscurantiste ennemi de la raison : lui seul plaide pour la cohérence dans une civilisation disloquée. Il n'est pas un ennemi des droits, il rappelle au contraire le plus oublié d'entre eux : le droit à la continuité. *✍*

À LIRE



Des vérités devenues folles
Rémi Brague
Salvator
192 pages
20 €

SÉRIES

Par Marie-Amélie Brocard

Le Brasier de la charité

La version que TF1 donne du tragique incendie du Bazar de la Charité n'a que peu à voir avec la réalité dont elle s'inspire.

La rue Jean-Goujon avait rarement connu telle agitation ! En ce 4 mai 1897, cette petite rue calme du quartier des Champs-Élysées avait vu sa chaussée envahie par un ballet de mousseline, de froufrous, de capelines et jupons... Toute la plus belle société s'y était donné rendez-vous. Rendez-vous de charité, rendez-vous mondain... Rendez-vous qui n'attendait qu'une étincelle pour devenir un rendez-vous tragique.

Depuis 1885, un consortium d'œuvres de bienfaisance se rassemblait chaque année pour organiser une grande vente de charité afin d'y récolter des fonds au service des plus pauvres. De nombreuses dames de la haute société sont investies dans ces bonnes œuvres qu'elles financent souvent elles-mêmes en puisant dans la rente que leur garantit leur contrat de mariage. La présence de ce beau monde, qui assure un mois durant la tenue des comptoirs, a fait de cette vente l'un des événements mondains de la saison. On a souvent glosé sur cette charité peu discrète où s'affichaient les dernières créations de la mode et les plus beaux atours. Charité au service de la mondanité ou mondanité au service de la charité ? Gardons-nous de sonder les reins et les cœurs.

Pour cette nouvelle édition, le comité d'organisation a réalisé une économie importante. Plutôt que de louer un local onéreux, un bâtiment éphémère a été érigé sur un terrain vague de la rue Jean-Goujon : un édifice de bois de 80 m sur 13, avec un toit de toile goudronnée, reposant sur un plancher sous lequel on a caché les copeaux de bois du chantier. L'ensemble est rehaussé par un décor en toile et carton-pâte qui reconstitue une rue du Paris médiéval avec



ses échoppes et ses auberges, ornées de tourelles, balcons et oriflammes, dans l'esprit de Walter Scott ; le décor avait été réalisé l'année précédente pour l'Exposition du Théâtre et de la Musique avec une peinture diluée à l'essence. Pour entrer et sortir du Bazar, deux portes à battants s'ouvrent vers l'intérieur.

Le Bazar a ouvert hier, mais le véritable lancement est pour aujourd'hui. A 15 heures, le nonce apostolique, Mgr Clari, est venu visiter ces dames et bénir les pittoresques boutiques. L'attraction phare, nouveauté de l'année, peut enfin être mise en service : le cinématographe. Inventé deux ans plus tôt par les frères Lumière il fonctionne alors selon deux procédés : l'un recourt à l'électricité ; l'autre, le système Molteni, fait produire la lumière par un cylindre de chaux chauffé

à blanc par une flamme d'éther. La seconde option a été préférée par le baron de Mac-kau, président du comité d'organisation. Cette décision sera fatale.

Il est 16 h 20 quand, depuis le local où a été installé le cinématographe, jaillissent les premières flammes. « En moins de trois minutes, elles gagnèrent les frises des décors, courant dans les toiles peintes avec la rapidité de la foudre et mettant le feu à la fois à tout le bâtiment, écrit Jules Huret, journaliste du *Figaro* qui consacra quelques mois plus tard un ouvrage à l'événement. Ce fut une panique inimaginable. (...) En proie à un affolement subit, les douze cents personnes qui se trouvaient à ce moment au Bazar de la Charité se ruèrent vers la sortie, se bousculant, s'écrasant, tombant en tas les unes sur les autres, et

formant ainsi d'infranchissables barricades de corps humains amoncelés, qui fermaient le chemin du salut aux malheureux restés derrière. » En quelques minutes, le bâtiment est réduit en cendres, transformant en torches humaines les malheureuses victimes coincées à l'intérieur. A l'extérieur, des cochers, des ouvriers, des garçons d'écuries ou de cuisine s'illustrent en allant chercher les victimes jusque dans la fournaise, y retournant pour certains à plusieurs reprises : 125 personnes perdent la vie dans l'incendie, tandis que des centaines de blessées restent marquées à vie, défigurées. Certains sombrent dans la folie. La catastrophe frappe particulièrement les esprits de l'époque, non seulement par sa soudaineté et sa violence, mais également parce que, du fait de la fréquentation du Bazar, ce sont les grandes familles de l'aristocratie qui sont touchées. On compte ainsi parmi les victimes la duchesse d'Alençon, sœur de l'impératrice Sissi et belle-fille du duc de Nemours, la comtesse Couret de Villeneuve, la comtesse de Vauvenargues, la vicomtesse de Damas, la vicomtesse de Beauchamp, la marquise de Bouthillier-Chavigny, la baronne de Saint-Didier...

De ce fait divers tragique, TF1 a tiré sa série événement de la fin de l'année. Elle suit le parcours de trois femmes, deux aristocrates et une bonne, dont le destin va être bouleversé par l'incendie. Si l'on se laisse prendre par une intrigue bien menée, le voyage dans le temps ne s'opère pas malgré des costumes et des décors soignés. Comme pour la plupart des productions historiques françaises en effet, les réalisateurs semblent ignorer que la porte d'entrée dans le drame historique, ce qui en fait le charme, c'est la langue. On pardonnera un costume approximatif, mais pas d'infliger au spectateur des dialogues comme ceux que l'on entend dans nos rues !

Si la reconstitution de l'incendie est spectaculaire (il occupe la moitié du premier épisode et plonge véritablement le public dans le brasier), l'événement n'est pas le cœur de la série. De fait, celle-ci ne se revendique pas œuvre d'histoire, mais bien de fiction. Aucune explication sur ce qu'est le Bazar de la Charité, dont la reconstitution est par ailleurs totalement étrangère à ce qu'il fut. Le choix a été fait de n'y intégrer aucun personnage historique : la duchesse d'Alençon n'est

jamais mentionnée, le président Félix Faure ne se manifeste pas, le baron de Mackau a cédé la présidence du comité à Auguste de Jeansin, le père d'une des trois héroïnes, le préfet de police Lépine est manifestement trop occupé par son concours pour participer à l'action. Quant au malheureux projectionniste qui fut aux premières loges du drame, lui aussi est rebaptisé, tandis que l'assistant, qui eut l'imprudence de craquer une allumette, a tout simplement disparu.

On passerait volontiers sur cette approche si elle n'était le prétexte d'une relecture politique peu soucieuse de l'histoire. L'enquête policière se concentre ainsi sur l'hypothèse d'un attentat anarchiste alors que celle-ci a tout de suite été écartée. Elle est ici le point d'appui d'une récupération par le parti conservateur, qui y voit une occasion de promouvoir sa campagne pour les prochaines élections. La forte concentration de femmes parmi les victimes (118 sur 125) est attribuée à la lâcheté des hommes « d'honneur » de l'aristocratie, qui ont fui ; la réalité est que l'assistance était quasi exclusivement féminine (les témoignages parlent d'une cinquantaine d'hommes présents à cette heure-ci) et que leurs tenues faisaient de ces femmes des proies plus vulnérables que les hommes. Si, dans l'affolement, certains ont pu peut-être mal se conduire, une enquête du journal *Le Gaulois* établira que la plupart d'entre eux se sont efforcés de faire en sorte qu'un maximum de personnes puissent sortir. Quant aux courageux sauveteurs du peuple, ils servent à l'écran à exalter la lutte des classes.

Reste le mérite d'avoir mis en lumière un événement peu connu, qui marqua durablement la société de la fin du XIX^e siècle. Le documentaire diffusé sur la chaîne Histoire à l'occasion de la sortie de la série permettra une approche plus sérieuse du sujet.

● **Le Bazar de la Charité, 8 épisodes sur TF1 depuis lundi 18 novembre, 2 épisodes par lundi. Disponible par la suite sur Netflix.**

● **La Tragique Histoire de l'incendie du Bazar de la Charité, documentaire, le samedi 30 novembre à 18 h 45, le lundi 9 décembre à 23 h 15 et le vendredi 27 décembre à 22 heures, sur la chaîne Histoire.**

● **A lire : Il y a cent ans, l'incendie du Bazar de la Charité, de Dominique Paoli, Mémorial du Bazar de la Charité.**



BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN

Si dans l'imaginaire populaire britannique, la victoire d'Azincourt revêt une telle importance, Shakespeare et son *Henri V* n'y sont pas étrangers. Sa pièce célébrant le triomphe d'une armée populaire, humble mais soudée, sur une noblesse française bouffie d'orgueil et de suffisance, faisant d'Henri V l'égal même d'Alexandre, a élevé cette victoire au rang de symbole de l'unité de la nation autour de son roi. Quitte à distordre sans complexe la réalité historique pour arriver à ces fins. Le film *Le Roi* sur Netflix s'inscrit dans la même tradition, réinventant même complètement le personnage d'Henri V.

Conformément à la mythologie créée par le dramaturge anglais autour du vainqueur d'Azincourt, on y voit le jeune prince chercher à oublier dans la débauche un père qu'il considère comme un tyran et qui tente de l'écarter du trône au profit de son frère. En réalité, le prince héritier participait aux affaires du royaume et n'a jamais renoncé à ses responsabilités de prince de Galles.

Une fois couronné, le nouveau roi apparaît comme un souverain épris de paix, soucieux d'éviter à ses armées les confrontations et ne se résolvant à une guerre à laquelle le poussent l'archevêque de Canterbury et le Grand Juge que contraint, après trois provocations de la part de la France, notamment un complot contre sa personne. La vérité est que si le jeune monarque du film semble tout ignorer du conflit déclenché par son

SURVIVANTE Page de gauche : Audrey Fleurot interprète Adrienne de Lenverpré, l'une des héroïnes de la série événement de TF1 dont on suit le destin bouleversé par l'incendie du Bazar de la Charité.

arrière-grand-père Edouard III, petit-fils de Philippe le Bel, qui entendait faire valoir ses droits sur le trône de France, nul n'eut besoin de pousser Henri V qui, loin de l'image humaniste qu'en donnent aussi bien Shakespeare que le film, était particulièrement agressif et violent, et qui vit dans la reprise des hostilités contre la France après vingt ans de trêve l'opportunité d'asseoir une légitimité contestée, son père ne devant lui-même sa couronne qu'à un coup d'Etat. La France est alors vulnérable : Charles VI est pris d'accès de démence de plus en plus fréquents (ce que le film omet de dire) et le pays est divisé en partisans des Armagnacs et des Bourguignons.

Arrivée en France, l'armée d'Henri assiège un château fort qui finit par capituler sans qu'il ait eu besoin de porter les armes, toujours grâce au souci du souverain de préserver la vie de ses hommes. La réalité du siège d'Harfleur, ville fortifiée et place forte stratégique, fut bien plus meurtrière. Henri V y perdit un millier d'hommes, dont certains de ses proches conseillers, et de nombreux malades et blessés durent être rapatriés en Angleterre. La perte de sa flotte dans une tempête contrainst par la suite le monarque anglais à remonter vers Calais pour rentrer au pays. C'est donc une armée



DESTINÉES ROYALES Ci-dessus : adaptation des *Henri IV* et *Henri V* de Shakespeare, *Le Roi* réinvente complètement le personnage d'Henri V, incarné par Timothée Chalamet.


En bas : Helen Mirren habite totalement son personnage dans *Catherine la Grande*.

réduite et démoralisée qui arrive à Azincourt, ce dont ne rend absolument pas compte le film, qui semble suivre la marche conquérante de l'armée anglaise comme une épopée irrésistible.

Mais c'est encore les Français qui s'en sortent le plus mal : comme dans la pièce de Shakespeare, au roi Henri s'oppose le Dauphin Louis de Guyenne, arrogant, vulgaire, parlant anglais avec un accent clownesque et trouvant une mort ridicule sur la plaine d'Azincourt, dans une boue sur laquelle il ne parvient pas même à tenir debout. Il s'était illustré auparavant en massacrant de jeunes pages anglais, des enfants... crime imaginaire qui tente probablement de justifier a priori le massacre, bien réel lui, des prisonniers français qu'Henri V ordonnera à l'issue de la bataille au mépris de toutes les règles de chevalerie. Le Dauphin Louis était en réalité un homme pieux et effacé, que sa santé fragile éloignait des combats et qui mourut deux

mois après la bataille d'Azincourt, de laquelle il était absent.

À l'issue de la victoire anglaise, Henri V rencontre un Charles VI aux allures de clochard, qui capitule et lui offre sa fille en mariage. Il fallut en réalité encore cinq ans de combats pour parvenir à arracher au roi fou le traité de Troyes, par lequel la reine Isabeau de Bavière lui donnait sa fille Catherine de Valois en mariage et en faisait l'héritier de la couronne de France. Henri V mourut deux ans plus tard, laissant un fils de 9 mois héritier des couronnes d'Angleterre et de France tandis qu'à Bourges le Dauphin Charles VII attendait son heure. Aussi incroyable et meurtrière pour la France qu'avait été la bataille d'Azincourt, elle n'en resterait pas moins pour les Anglais une étape vers la défaite finale.

Le Roi reste donc un très bon film d'épopée chevaleresque. Mais il n'entretient avec l'Histoire qu'un rapport ténu. 


Le Roi, de David Michôd, 2 h 20, Netflix.

THE QUEEN

Elle est un monument de l'histoire impériale russe. HBO consacre à Catherine II de Russie une mini-série ; pas la peine d'aller chercher un titre bien loin, ce sera



Catherine la Grande, tout simplement. En quatre épisodes, la série va de la majorité de son fils Paul (pas de coup d'Etat donc, il sera seulement évoqué) à la mort de l'impératrice. Les costumes sont une splendeur, les décors également, la démesure d'HBO rencontre la démesure de la Russie pour le meilleur. Helen Mirren, qui incarnait Elizabeth II dans *The Queen*, habite totalement son personnage. Le rythme est soutenu, l'ensemble globalement fidèle à l'Histoire, bref, une série historique comme on en voudrait plus souvent n'étaient les inévitables scènes de sexe inhérentes à toute production HBO (rassurons-nous, on reste pourtant loin de *Game of Thrones*) et la vulgarité excessive de l'amant de l'impératrice. Un regret

toutefois : ce n'est pas la peine de s'efforcer de mettre en permanence sur le devant de la scène des personnages de femmes fortes pour, quand on en tient une, l'enfermer à tout prix dans ses histoires amoureuses. S'il est indéniable que Potemkine eut dans la vie et le règne de Catherine II une importance considérable, on regrette malgré tout que leur relation occupe rapidement le centre du récit et que les décisions politiques de l'impératrice apparaissent souvent dominées par le seul désir de plaire à son amant. Ne boudons pas notre plaisir, *Catherine la Grande* n'en reste pas moins une excellente série. 

Catherine la Grande, 4 épisodes de 57 minutes, sur Canal+, lundis 25 novembre et 2 décembre, puis sur myCanal et Canal+ à la demande.



CINÉMA

Par Geoffroy Caillet

Capitaine abandonné

Roman Polanski livre de l'affaire Dreyfus une version haletante et particulièrement soignée, où le film d'espionnage l'emporte néanmoins sur la mise en perspective historique.

Dès 1899, Georges Méliès, dreyfusard convaincu, tirait de « l'Affaire » un petit film d'une dizaine de minutes, qui reconstituait sous forme de tableaux les principaux événements survenus depuis la première condamnation d'Alfred Dreyfus en 1894, soit un an à peine avant l'invention du cinéma. Une dizaine d'autres films et téléfilms devaient suivre, dont, aux Etats-Unis, *La Vie d'Emile Zola* de William Dieterle, qui remporta l'oscar du meilleur film et du meilleur scénario en 1938, et, en France, le téléfilm d'Yves Boisset *L'Affaire Dreyfus* (1995).

L'œuvre que Polanski consacre à son tour à l'histoire de cet officier juif deux fois condamné pour espionnage et intelligence avec l'ennemi prussien avant d'être acquitté en 1906 possède sur ses prédécesseurs une supériorité manifeste. La reconstitution qu'il propose tient en effet la promesse, rare dans un film d'époque, d'une fidélité scrupuleuse qui ne sente jamais la naphtaline. Des bureaux du ministère de la Guerre aux ruelles du Paris de la Belle Époque, des officiers aux politiques, les lieux et les hommes de l'Affaire revivent aux yeux du spectateur avec une vérité troublante, les dialogues emportant sans conteste la palme de la justesse. La qualité de l'interprétation (où brillent nombre de sociétaires de la Comédie-Française) et de la mise en scène est à l'avenant, comme le prouve l'intense scène d'ouverture de la dégradation d'Alfred Dreyfus (Louis Garrel), filmée *in situ* dans la cour d'honneur de l'Ecole militaire.

En bâtissant son film autour du lieutenant-colonel Picquart (Jean Dujardin), qui, convaincu de l'innocence de Dreyfus, mène l'enquête pour obtenir réparation de l'injustice, Polanski a donné à son *J'accuse* une tournure de film d'espionnage remarquablement efficace. On oublie ce qu'on sait ou croit savoir des événements pour se laisser surprendre par les méandres d'une intrigue à peine moins complexe que l'Affaire elle-même. Dicté par le choix d'adapter un roman de Robert Harris, coscénariste du film, ce parti pris



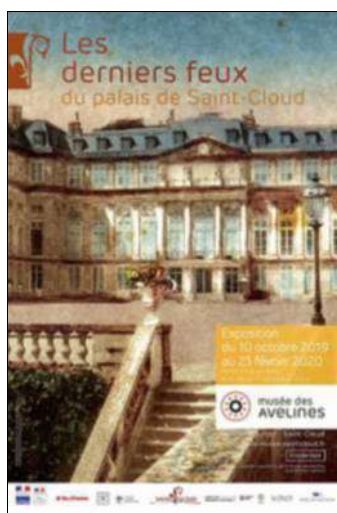
n'en est pas moins discutable. Pour un spécialiste du sujet comme Philippe Oriol (*Le Faux Ami du capitaine Dreyfus*, Grasset, 2019), le véritable Picquart n'eut en effet que peu à voir avec le justicier sans peur et sans reproche, voire le « lanceur d'alerte », mis en scène ici. Son engagement en faveur de Dreyfus fut tardif, nourri d'ambiguïtés, au premier rang desquelles le souci de sa propre sauvegarde et celui d'épargner un scandale à l'armée. En somme, Picquart était un homme avec ses petites et non le héros immaculé en qui le producteur de *J'accuse*, Alain Goldman, veut

voir un « Juste » pour le moins anachronique. L'apprentissage de l'histoire devant désormais beaucoup au cinéma, il y a fort à parier que cette image s'imposera pourtant largement dans les esprits.

Plus prudent que son producteur et au rebours d'une vulgate très répandue, le film n'accrédite pas l'idée que l'antisémitisme expliquerait, à lui seul, l'Affaire, spécialement dans son volet judiciaire. Mais faute d'une mise en perspective historique, il ne rend pas non plus compte de la complexité des lignes de fracture qui se firent jour alors : il y eut des dreyfusards à gauche comme à droite, des antidreyfusards non antisémites comme Jules Verne ou Auguste Renoir et même des Juifs antidreyfusards, tel Arthur Meyer, directeur du quotidien *Le Gaulois*... A voir ici Clemenceau et Jaurès, figés en champions du camp dreyfusard, on en oublierait presque que le premier avait applaudi à tout rompre la condamnation de Dreyfus en 1894 et que le second avait souligné, à la même occasion, « un prodigieux déploiement de la puissance juive pour sauver l'un des siens. »

J'accuse, de Roman Polanski, avec Jean Dujardin, Louis Garrel, 2 h 12.

SALE AFFAIRE Alfred Dreyfus (ci-dessus, Louis Garrel, particulièrement convaincant) laisse le premier rôle au lieutenant-colonel Picquart (Jean Dujardin).



EXPOSITIONS

Par François-Joseph Ambroselli

Le château fantôme

Le musée des Avelines propose une fabuleuse promenade parmi les trésors qui ornaient le château de Saint-Cloud sous le Second Empire avant que les flammes ne l'emportent.

La guerre est le fléau des belles choses. Sans elle, le château de Saint-Cloud, cette bâtisse Grand Siècle aux larges épaules, qui servit de « maison de campagne » au frère de Louis XIV, ferait le bonheur des mêmes gens qui se pressent, aujourd'hui, dans les palais de Versailles ou de Fontainebleau. Ils pourraient parcourir ses merveilleuses enfilades, admirer ses lustres étincelants, ses boiseries dorées, ses parquets luisants, son mobilier et ses teintures aux couleurs éclatantes, s'imaginer la gracieuse Marie-Antoinette montant les marches de l'escalier d'honneur, le consul Bonaparte devenant Napoléon I^{er} dans la galerie d'Apollon, ou l'impératrice Eugénie récitant ses prières dans la chapelle royale. Rien de tout cela n'est possible depuis qu'un obus français, tiré en octobre 1870 du Mont-Valérien pour déloger les batteries prussiennes installées dans le parc, manqua sa cible et atterrit dans la chambre à coucher – inoccupée – de l'empereur. L'incendie dévora cette seconde Olympe pendant deux jours. L'ennemi ne fit rien pour l'arrêter, voyant là l'occasion inespérée de masquer ses nombreux pillages. Les flammes accouchèrent d'un squelette de pierres noircies, qui fut arasé vingt ans plus tard par une III^e République soucieuse d'éviter que se développe autour de ces vestiges la mélancolie de temps glorieux. Ne reste désormais qu'un parc orphelin de 460 ha où les Parisiens viennent pique-niquer le dimanche.

La perte est inestimable et continue d'endolorir les amoureux du patrimoine. Le



LA GRANDE ÉVASION

Ci-contre : *La Reine s'enfuit du château de Blois dans la nuit du 21 au 22 février 1616*, manufacture des Gobelins d'après Pierre-Paul Rubens, 1835-1837 (Paris, Mobilier national).
Page de droite, en haut : vase à quatre lobes (détail), porcelaine de Sèvres, par Pierre Riton, Jules Peyre et Jules Dieterle, 1854 (Paris, Mobilier national).

musée des Avelines offre en consolation une magnifique exposition où se succèdent une centaine d'objets issus de ce palais tant regretté et qui évoquent son aménagement sous le Second Empire : peintures officielles ou orientalistes, sculptures en biscuit, tapisseries de laine et de soie des Gobelins, vases en porcelaine de Sèvres ou de Saint-Cloud, pendules en bronze, table en bois de rose, console en marbre rouge, bureau de ministre en palissandre, fauteuil capitonné en cuir... A la demande de la prévoyante Eugénie, la plupart de ces merveilles avaient été

évacuées vers Paris dès août 1870. Ainsi furent sauvées les treize tapisseries d'après Rubens, tissées aux Gobelins sous la Restauration et la monarchie de Juillet, et qui reprenaient les compositions du cycle de Marie de Médicis du palais du Luxembourg : l'exposition présente celle où la reine, telle une Vénus vêtue de noir, fuit le château de Blois escortée par Minerve et le duc d'Epéron. Un autre chef-d'œuvre rescapé s'offre à nos yeux : la splendide tenture d'après Antoine-Jean Gros où l'on peut voir le jeune Bonaparte distribuer des sabres d'honneur à ses

fidèles grenadiers. Son neveu, Napoléon III, la plaça au-dessus de la cheminée monumentale du salon de Mars, délogeant au passage une tapisserie à l'effigie du Roi-Soleil.

Le couple impérial fit du château de Saint-Cloud l'écrin de son goût pour les choses fastueuses : les photographies prises vers 1868 à la demande de l'empereur par Pierre-Ambroise Richebourg, dont une dizaine sont présentées en très grand format dans les salles de l'exposition, nous montrent des salons au décor majestueux. Le palais était décoré selon le style Louis XVI – conséquence de la fascination sans borne qu'opérait Marie-Antoinette sur Eugénie – comme cette magnifique « table de famille » d'Henri-Léonard Wassmus, chef-d'œuvre de marqueterie et de bronze aux pieds cannelés pour lequel le célèbre ébéniste, qui avait engagé des frais considérables, demanda une somme phénoménale qu'il n'obtint jamais.

L'impératrice n'était pourtant pas avare lorsqu'il s'agissait d'acquérir les œuvres d'art qui plaisaient à son cœur. Ses appartements étaient ornés de peintures achetées au Salon, comme ce berger kabyle signé Eugène Fromentin, qui lui rappelait le voyage officiel qu'elle avait accompli avec son époux en Algérie, ou ce *Zouave trappiste* d'Horace Vernet, héros de piété dont le visage grave se détache sur le ciel bleu du Maghreb. Sans doute l'empereur et son fils affichaient-ils la même expression lorsque, le 28 juillet 1870, ils quittèrent le château de Saint-Cloud en direction du front pour ne plus jamais revenir. Vinrent ensuite la défaite, l'humiliation, le saccage et, enfin, le supplice des flammes. Dans les décombres fumants fut retrouvé le buste mutilé de Napoléon I^{er}. Le nez brisé, le menton noirci, la couronne de lauriers bûlée, l'Empereur-Hermès semble nous jeter un regard plein d'amertume et nous dire que, lui, n'aurait jamais laissé faire ça.



« Les Derniers Feux du palais de Saint-Cloud », jusqu'au 23 février 2020. Musée des Avelines, 92210 Saint-Cloud. Du mercredi au samedi de 12 h à 18 h ; le dimanche de 14 h à 18 h. Fermé les jours fériés et du 23 au 31 décembre inclus. Gratuit. Rens. : www.musee-saintcloud.fr ; 01 46 02 67 18. Catalogue, Ville de Saint-Cloud, 140 pages, 17 €.

LE CORPS DE LA REINE

Jamais une femme n'a été aussi malmenée dans sa féminité. Elle était, pour les sanguinaires de la Terreur, la « truie du porc Louis XVI », une prostituée, une harpie, une mère incestueuse. Marie-Antoinette passa les dix dernières semaines de sa vie dans une geôle de la Conciergerie, surveillée en permanence par un gardien dont elle était séparée par un simple paravent. C'est dans cette enceinte lourde de souvenirs que prend place une intéressante exposition consacrée à l'évolution de son image depuis plus de deux cents ans : peintures, dessins, sculptures, gravures, manuscrits, bijoux, documents d'archives, extraits de films, photographies, affiches, figurines, robes, accessoires de mode, prouvent que l'« Autrichienne » fut adorée tout autant que haïe. Aux yeux des royalistes, la pécheresse était une martyre, la bête monstrueuse une mère pleine de tendresse, « Madame Déficit » la princesse idéale, dont l'on admire la prestance dans le sublime portrait en grand habit de l'atelier d'Elisabeth Vigée Le Brun. Aux yeux des romanciers et des cinéastes, elle fut l'héroïne tragique par excellence. Ses célèbres chevelures « à pouf » et « à la Belle-

Poule » devinrent les emblèmes de son avant-gardisme esthétique, tandis que ses robes extravagantes inspirèrent les couturiers : cette reine mal-aimée devint peu à peu, pour le meilleur et pour le pire, une égérie de la modernité, soutenue par la biographie-roman d'Antonia Fraser où la jeune souveraine se rebelle contre la raideur de la cour de Versailles, et par le film, aussi délirant que séduisant, de Sofia Coppola, où la jolie Kirsten Dunst se déhanche sur du rock électronique en sirotant du champagne. Le pire est atteint lorsque l'image de la reine est déclinée en Barbie ou en poupée à tête éjectable ; plus encore quand l'escort-girl Zahia Dehar, affublée d'une grosse perruque blonde et tenant une rose dans un décor campagnard idyllique, mime son expression insouciant devant l'objectif des artistes plasticiens Pierre et Gilles : ne lui manquent que des yeux innocents, une peau de porcelaine et un zeste de dignité.

« Marie-Antoinette, métamorphoses d'une image », jusqu'au 26 janvier 2020. La Conciergerie, 75001 Paris. Tous les jours de 9 h 30 à 18 h, nocturnes le mercredi jusqu'à 20 h 30. Tarifs : 9 €/7 €. Rens. : www.paris-conciergerie.fr ; 01 53 40 60 80. Catalogue, Editions du patrimoine/Centre des monuments nationaux, 216 pages, 39 €.



LA GUERRE DU BON TON

Leurs pur-sang étaient cuirassés d'or et d'argent. Eux-mêmes étaient emmitoufflés dans des tissus précieux et chatoyants alors qu'ils fonçaient sur le corps expéditionnaire dirigé par le jeune Bonaparte. Ils brandissaient leurs armes étincelantes, poussaient selon un témoin des cris « à fendre l'air », tournoyaient autour de nos braves qu'ils semblaient devoir écraser en une charge : ils furent en réalité décimés, payant le prix de leur désorganisation face à des Français bien entraînés. Le 21 juillet 1798, les guerriers mamelouks furent les perdants magnifiques de la bataille des Pyramides. Ils impressionnèrent leurs ennemis, sans les faire défaillir. Sur le champ de bataille encore fumant, un cheval mort fut délesté de son splendide attirail d'argent, d'or, de corail, de grenat et de lapis-lazuli, et l'on offrit le précieux butin au général victorieux. Cette cuirasse d'égalon oriental compte désormais parmi les dizaines d'armures, épées, lances, fusils, pistolets, uniformes, casques, insignes, bagues, médailles et autres merveilles guerrières, du XVI^e siècle à nos jours, présentées dans la sublime exposition du musée de l'Armée consacrée à l'élégance militaire. Le visiteur reste ébloui par ces chefs-d'œuvre d'armurerie, de broderie ou d'orfèvrerie, qui furent notamment créés pour distinguer le soldat du simple civil ou pour éveiller chez les hommes un sentiment de fierté. « *J'y étais* » : tel est le murmure qui semble parcourir ces salles débordantes et qu'on se répète devant un exemplaire du casque, orné d'une plaquette souvenir en laiton « *Soldat de la Grande Guerre 1914-1918* », offert à chaque poilu après le conflit, ou face à cette bague en or rose donnée aux officiers restés fidèles à Louis XVIII pendant son exil des



CASQUE ET POINTES
Ci-contre : armet pour le combat à pied, vers 1555 (Paris, musée de l'Armée). En bas : *La Classe de danse*, par Edgar Degas, 1871-1874 (Paris, musée d'Orsay).

Cent-Jours, et sur laquelle est inscrite en petites lettres : « *Vive le roi quand même !* » D'autres n'eurent pas à se donner autant de peine. Leur naissance leur avait ouvert l'apparat des braves, comme le futur Louis XIII pour qui l'on avait fabriqué – alors qu'il n'avait pas dépassé l'âge de 3 ans – une minuscule armure gravée de fleurs de lys et de dauphins. A l'ingénu, tous ces bâtons de maréchaux, ces sabres de prestige et ces uniformes resplendissants feraient facilement croire que la guerre est un bal costumé, habile à faire oublier l'odeur du sang et le bruit des os qui se brisent. Le portrait du maréchal Lannes, mort après avoir eu la rotule fracassée par un boulet de trois livres à la bataille d'Essling en 1809, rétablit la triste vérité : ces honneurs furent mérités dans la boue rouge des champs de bataille. Le regard porté au loin, le torse bombé sous les médailles, cet « Ajax de la Grande Armée » incarne à lui seul la célèbre phrase du général François du Barail : « *Plus on se croit beau, mieux on se bat.* » Excepté peut-être les mamelouks.

« Les Canons de l'élégance », jusqu'au 26 janvier 2020.

Musée de l'Armée, 75007 Paris. Tous les jours de 10 h à 17 h.

Tarifs : 12 €/10 €. Rens. : www.musee-armee.fr ; 01 44 42 38 77.

Catalogue, Editions Faton, 384 pages, 49 €.

LES PETITES FÉES

Elles ajustent leurs tutus blancs, se mettent sur la pointe des pieds, répètent ces gestes qu'elles ont appris dans la douleur. Elles sont ces « petits rats » de l'Opéra de Paris, éduquées avec rigueur et façonnées par la grâce. Degas les a peintes dans le feu de l'action, sur scène ou à la barre de leurs salles de répétition, peinant sous les ordres de leur professeur ou profitant d'un instant de repos. Le musée d'Orsay présente près de cent soixante peintures, pastels, carnets de dessins, monotypes, sculptures de ce maître passionné par la danse et les élans discrets de l'âme.

« Degas à l'Opéra », jusqu'au 19 janvier 2020. Musée d'Orsay, 75007 Paris. Du mardi au dimanche, de 9 h 30 à 18 h, nocturnes le jeudi jusqu'à 21 h 45. Tarifs : 14 €/11 €. Rens. : www.musee-orsay.fr ; 01 40 49 48 14. Catalogue, musée d'Orsay et de l'Orangerie/RMN-Grand Palais, 328 pages, 45 €.





LA BANDE À MADÈRE

Rayée des cartes par les tenants de la nouvelle cuisine, la sauce madère fait toujours le bonheur des gourmets.

Il est une merveille de la cuisine française qui a quasiment disparu de la carte des restaurants : la sauce madère. Son ancêtre est la sauce médiévale dite cameline, de la couleur de la robe du chameau, faite de vinaigre, de vin et de verjus, ainsi que de nombreuses épices, le tout réduit et lié à la mie de pain. La cuisine de cour du temps de Louis XIV imagine le fond de viandes et carcasses, appelé par Massialot en 1691 « *sauze à l'espagnole* », que l'on monte ensuite au beurre. Sous l'Empire, Antonin Carême perfectionne cette préparation en confectionnant sa sauce brune ou espagnole à base d'un roux au beurre, additionné d'un fond brun d'os de bœuf, veau, de talons de jambon, de champignons et d'une mirepoix de carottes, oignons, pointe d'ail et bouquet garni. L'ensemble préparé en grande quantité doit réduire et être dépouillé pendant douze à quarante-huit heures, puis être monté au beurre afin de napper la cuiller sans figer. C'est la base de toutes les grandes sauces brunes de la haute cuisine française, comme la bordelaise ou la périgieuse aux truffes. Au tournant du XX^e siècle, Escoffier y ajoute de la purée de tomate qui donne de la couleur et de l'acidité.

L'idée d'ajouter du madère date sans doute du XIX^e siècle. Ce vin a été inventé par les Anglais qui le mutent à l'eau-de-vie pour le transporter et qui le boivent avec le fromage. Les Français imaginent de l'utiliser pour aromatiser la sauce espagnole. Il doit être ajouté à la fin de la préparation, mais ne pas cuire pour ne pas perdre son parfum, en proportion d'environ 10 % selon Escoffier dans son *Guide culinaire* de 1902. Cela suffit à conférer à celle-ci une noble amertume que l'on apprécie encore beaucoup dans les dernières décennies du XX^e siècle, alors que l'antique proverbe « *Ce qui est amer à la bouche est doux au cœur* » parle encore à tous les gourmets. Elle est

destinée à napper les merveilles que sont les rognons de veau, la langue, le filet de bœuf et, surtout, le jambon du Morvan, du Jura, des Ardennes ou d'York, fumé ou non, cuit à l'os, plat de résistance des anciens banquets de baptême, de communion ou de mariage. Las ! La mode en est passée depuis les diatribes contre les sauces brunes d'Henri Gault et Christian Millau dans les années 1970. Heureusement, nos voisins belges conservent ces recettes avec respect, comme ils le font de quelques plats considérés aujourd'hui par les chefs bobos de France comme paléolithiques : le vol-au-vent, les poissons maître d'hôtel ou à la sauce hollandaise, les endives au jambon et à la béchamel gratinée. *JRP*



© PHOTO12.

DU VERRE À LA CASSEROLE

En 1662, le mariage du roi Charles II d'Angleterre avec Catherine de Bragança, fille du roi Jean IV de Portugal, favorise l'implantation des Britanniques sur l'île de Madère, qui vont dès lors se consacrer essentiellement à la production et au commerce du vin local. Vendu peu à peu à travers le monde, le madère arrive en France où, au XIX^e siècle, on invente la sauce madère.

« L'abus d'alcool est dangereux pour la santé, consommez avec modération »



LA RECETTE

LE JAMBON SAUCE MADÈRE

Cuire pendant quatre heures à feu doux dans un bouillon riche un jambon entier que l'on entoure de bon foin odorant séché. Servir avec une sauce madère, c'est-à-dire une espagnole bien relevée, montée au beurre et aromatisée au dernier moment d'un dixième de vin de madère dont on fait évaporer l'alcool, mais qui ne doit pas bouillir. Ajouter des cèpes ou des champignons de Paris sautés. Accompagner d'épinards en branches, blanchis, hachés, puis étuvés au beurre et de fleurons de pâte feuilletée. Servir avec un vieux madère ou, à défaut, un vin rouge corsé.

© DE AGOSTINI PICTURE LIB./G. DAGLI ORTI/AGK-IMAGES © GRANGER COLL NY/AURIMAGES. ILLUSTRATION : © VINCENT POMPETTI POUR LE FIGARO HISTOIRE.



44 DU MYTHE À L'HISTOIRE

EN RENOUVELANT EN PROFONDEUR UNE HISTORIOGRAPHIE TRIBUTAIRE DES AUTEURS ANTIQUES PUIS DU ROMANTISME DU XIX^E SIÈCLE, L'ARCHÉOLOGIE A TRANSFORMÉ NOTRE CONNAISSANCE DES GAULOIS ET DE LEUR LONGUE HISTOIRE AVANT LA CONQUÊTE ROMAINE.

68 LES MEILLEURS ENNEMIS DE ROME



TRAUMATISÉS PAR LE RAID DES SÉNONS DE BRENNUS EN 390 AV. J.-C., LES ROMAINS DURENT LONGTEMPS AFFRONTER LA MENACE D'UN PÉRIL GAULOIS À LEURS PORTES. AVANT QUE CÉSAR NE LE CONJURE DÉFINITIVEMENT EN OBTENANT LA SOUMISSION DES PEUPLES DE LA GAULE.

82

VERCINGÉTORIX, CET ILLUSTRE INCONNU

PEU DISERTS SUR VERCINGÉTORIX,
LES ADVERSAIRES DU CHEF ARVERNE ONT LAISSÉ
LE CHAMP LIBRE À TOUTES LES LÉGENDES. CELUI QUI LANÇA L'OFFENSIVE DES
GAULOIS CONTRE CÉSAR CONNUT SUCCESSIVEMENT LE TRIOMPHE DE GERGOVIE
ET LA DÉFAITE D'ALÉSIA AVANT DE SUBIR UNE MORT TRAGIQUE.



LES GAULOIS

ET AUSSI

ROME, VILLE OUVERTE
LES GAULOIS SANS LÉGENDES
CÉSAR, LE MENTEUR MAGNIFIQUE
NOS ANCÊTRES LES GAULOIS
LA GAULE BLING-BLING
LE TOUR DE GAULE
LE CASQUE ET LA PLUME
ÉCHEC ET MAT



HÉROS ROMANTIQUE

La statue de Vercingétorix, sur le site de l'*oppidum* d'Alésia, domine le village d'Alise-Sainte-Reine depuis le mont Auxois (Côte-d'Or). Réalisée par Aimé Millet à la demande de Napoléon III, la sculpture du chef gaulois aurait les traits de l'empereur jeune.

© MANUEL COHEN



Du Mythe à l'Histoire

Par Anne Lehoërff

Longtemps victimes des récits et descriptions qu'en avaient faits les Romains, puis de l'imagerie romantique née au XIX^e siècle, les Gaulois sont aujourd'hui mieux cernés grâce aux progrès et aux découvertes récentes de l'archéologie.





« **M**éfions-nous de l'idole des origines », répètent les historiens dans la continuité de la fondatrice *Apologie pour l'histoire* de Marc Bloch. Le sujet revient pourtant sans cesse dans l'actualité. Comme s'il nous était nécessaire de nous inscrire dans la plus lointaine filiation. Des décennies durant, les écoliers français ont appris avec plus ou moins de bonheur que « nos ancêtres les Gaulois étaient grands et robustes, blonds aux yeux bleus », comme G. Bruno l'avait écrit en 1877 dans *Le Tour de la France par deux enfants*. La phrase fait sourire aujourd'hui, tournée en dérision. Elle fut néanmoins le fondement des apprentissages de l'école de la République sur les origines des Français – de métropole et d'ailleurs –, qui étaient tous supposés être les descendants de ces fameux « Gaulois ».

La proposition avait vu le jour au XIX^e siècle dans une rencontre entre la construction de la nation et de l'identité nationale et une archéologie naissante qui ambitionnait alors de mieux comprendre des périodes reculées du passé. Au cœur de débats foisonnants, les Gaulois allaient trouver un chemin durable entre histoire et mythe. Si l'on s'amuse désormais quelque peu que les jeunes gens de Martinique ou d'Algérie aient pu recevoir en héritage des ancêtres blonds aux yeux bleus, l'affaire n'en est pas moins sérieuse. Elle a modelé les esprits de nombreuses générations, elle a porté des idéologies, elle a nourri des fantasmes tout en s'appuyant sur certaines réalités historiques. Aujourd'hui encore, de nombreux

Français estiment que leurs ancêtres étaient les Gaulois, sans savoir nécessairement ce que cette réalité recouvre en dehors de deux noms, celui de Vercingétorix, héros romantique déchu lié à la fin de la Gaule indépendante, et celui d'Astérix, qui a forgé – pour leur satisfaction – leur imaginaire de Gaulois sous les traits d'un peuple de bagarreurs indisciplinés et bons vivants. La recherche archéologique du début du XXI^e siècle a cependant mis un peu d'ordre, de méthode et de connaissance sur ces Gaulois, leur réalité, leurs origines, leur histoire.

L'empreinte de César et des sources antiques

C'est au proconsul romain Jules César (102-44 av. J.-C.), dans ses *Commentarii de Bello Gallico* (ou *Commentaires sur la guerre des Gaules*) relatant ses campagnes militaires entre 58 et 51-50 av. J.-C., que l'on doit la plupart des noms que l'on connaît pour cette époque de l'espace géographique situé au nord-ouest de l'Italie. Le passage est fameux : « La Gaule, dans son ensemble, est divisée en trois parties, dont l'une est habitée par les Belges (Belgae), l'autre par les Aquitains (Aquitani), la troisième par ceux qui dans leur propre langue se nomment Celtes (Celtae) et dans la nôtre Gaulois (Galli). » Les territoires ainsi désignés par César concernent les parties qui sont encore indépendantes de Rome au moment où il se lance dans ses guerres. D'autres ensembles déjà conquis et que les Romains désignent aussi sous le terme de *Gallia* pourraient être ajoutés :



© AKG-IMAGES. © RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE)/JEAN-CILLES BERIZZI.

UN ADVERSAIRE DE CHOIX Ci-dessus : Vercingétorix se rend à César, par Henri-Paul Motte, 1886 (Le Puy-en-Velay, musée Crozatier). Page de gauche : détail d'une anse de chaudron figurant le dieu fleuve Acheloos, provenant de la tombe gauloise fouillée en 2015 à Lavau (Aube), V^e siècle av. J.-C. (Paris, Institut national de recherches archéologiques préventives). Ci-dessous : couteau provenant de la sépulture gauloise de Chassemy (Aisne) datant d'avant la conquête romaine, album Caranda des objets recueillis par Frédéric Moreau dans les années 1873-1875 (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale).

la *Gallia cisalpina* (c'est-à-dire l'Italie du Nord) et la *Gallia provincia* (la Provence et le Languedoc actuels).

La *Guerre des Gaules* connut une destinée à laquelle peut-être César lui-même ne s'attendait pas. En effet, si les qualités de l'ouvrage furent louées pour des raisons politiques par Cicéron, le texte, nourri de nombreux détails, resta surtout la seule référence sur ces épisodes. Il fut considéré tour à tour comme une source fiable ou, au contraire, un ensemble de récits sujets à critiques. Si les historiens reconnaissent un certain talent au narrateur comme au combattant, ils mettent aujourd'hui en avant le fait que le point de vue qui prévaut est celui du chef de guerre qui valorise sa bravoure tout en célébrant à dessein l'excellence de ses adversaires, au premier rang desquels se tient la figure emblématique de Vercingétorix.

Les Gaulois ont d'abord été ce que César en a fait. C'est par ses *Commentaires* qu'ils acquirent une réalité, une identité. La manière de les lire fut capitale dès l'Antiquité et tout au long de la construction d'un territoire qui devint un jour la France. Même sa description des limites des territoires fut interprétée comme traçant des frontières

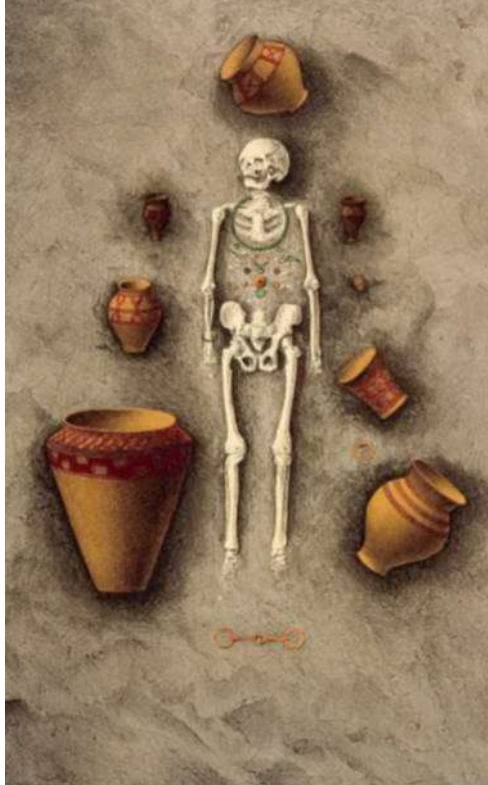


« naturelles » (les Alpes, le Rhin) qui devaient légitimer des frontières contemporaines puisqu'il s'agissait en quelque sorte des frontières « originelles ».

Si César contribua à leur assurer une certaine gloire, il ne fut pas le premier à mentionner ces populations du nord-ouest de l'Europe, dont on peina longtemps à déterminer les contours.

Les Grecs, dès le VI^e siècle av. J.-C., les citaient sous plusieurs noms. La première trace serait celle d'Hécatee de Milet (v. 548-v. 475 av. J.-C.), qui évoque la colonie phocéenne de Marseille fondée en 600 av. J.-C. près de la Celtique. Hérodote (v. 480-v. 425 av. J.-C.) désigne sous le nom de « *Keltoi* » les habitants et guerriers barbares (c'est-à-dire étrangers pour les Grecs) d'un Occident européen lointain, celui des Hyperboréens. Xénophon (v. 430-v. 340 av. J.-C.) signale la présence de mercenaires celtiques à la solde de Denys de Syracuse face aux Thébains en 369-368 av. J.-C. C'est la première mention de ces *Keltoi* (*Κελτοί*) en terre grecque et la première description de traits de caractère promis à nourrir la légende : guerriers sans pitié, téméraires à l'excès, buveurs sans retenue. Ces traits se retrouvent chez Platon (428-v. 347 av. J.-C.) et Aristote (384-332 av. J.-C.).





NÉCROPOLE

Ci-contre : sépulture gauloise d'avant la conquête, aux Grévières de Ciry-Salsogne (Aisne), album Caranda des objets recueillis par Frédéric Moreau dans les années 1873-1875 (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). A gauche : *Tête de gaulois*, par Jean-Paul Laurens, XIX^e siècle (Clermont-Ferrand, musée d'Art Roger-Quilliot). Page de droite : vue de l'*oppidum* de Pech Maho à Sigean (Aude), au sud de Narbonne, VI^e-III^e siècle av. J.-C.

A partir du III^e siècle av. J.-C., le nom de « Galates » (*Γαλάται*) fait son apparition, que Polybe (v. 208 - v. 126 av. J.-C.) emploie de manière complémentaire avec celui de Celtes. Il fait la première description détaillée, au livre II de ses *Histoires*, de la Gaule cisalpine et dresse une liste des invasions celtiques jusqu'en 221 av. J.-C. Son récit de la bataille de Télamon (Toscane) en 225 av. J.-C. fait partie des passages célèbres immortalisant le guerrier celte des premières lignes entièrement nu, redoublant ses hurlements du son des carynx (trompette de guerre). Le livre XXXIV, seulement connu par quelques fragments, contenait une description de la Gaule transalpine. Un siècle plus tard, Poseidonios d'Apamée (v. 130 - v. 40 av. J.-C.) consacre de nombreuses pages aux Celtes, sous un angle que l'on pourrait qualifier d'anthropologique. Ses écrits furent largement utilisés par Diodore de Sicile (v. 90 - 30 av. J.-C.) ou Strabon (v. 64 av. J.-C. - v. 24 apr. J.-C.) dans sa *Géographie*, et également par César lui-même pour des descriptions de ces populations et de leurs modes de vie. S'ajoutent encore les mentions des auteurs latins contemporains ou postérieurs à la conquête : Tite-Live (v. 66 av. J.-C. - v. 17 apr. J.-C.), Denys d'Halicarnasse (I^{er} siècle av. J.-C.), Tacite (I^{er} siècle de notre ère) dans *Germanie*, reprenant des passages de Pline l'Ancien (23-79).

« Nos ancêtres les Gaulois »...

Le texte de César tomba quelque peu dans l'oubli et c'est au XIX^e siècle qu'il prit toute son importance dans la construction d'une histoire nationale française, elle-même inscrite dans un temps de nationalismes européens. Les Gaulois de la *Guerre des Gaules* connurent alors un nouveau destin, celui d'incarner les ancêtres des Français. Le sujet est complexe car il ne s'agit pas d'une simple application ou déclinaison du texte de César. Face aux Gaulois, comme ancêtres possibles, se dressent aussi des Germains, voire des Celtes si l'on envisage une définition différente et plus large que seules les populations comprises entre Seine et Garonne. S'y ajoutait la volonté de la France, depuis la Renaissance, d'être héritière de l'Antiquité classique, synonyme de « civilisation », plutôt que de peuples perçus comme « barbares ». Les Gaulois furent

donc une affaire politique et idéologique autant qu'historique, au moment où les domaines disciplinaires se structuraient et les États se redéfinissaient. Dans le contexte des guerres de la France contre son voisin de l'Est, le face-à-face entre Gaulois et Germains fut stratégique, en particulier chez Napoléon III (1808-1873), grand promoteur des recherches sur les Gaulois, Alésia et la figure de Vercingétorix.

La première « Histoire » des Gaulois fut l'œuvre d'Amédée Thierry (1797-1873). Son ouvrage *Histoire des Gaulois depuis les temps les plus reculés jusqu'à l'entière soumission à la domination romaine* connut un immense succès dès sa parution en 1828. Il fixa une image des Gaulois qui persista au-delà des nombreuses rééditions – celle du Gaulois aux cheveux blonds et aux yeux bleus –, créa le mythe du héros romantique en la personne de Vercingétorix, inventa une race gauloise descendant de supposés « Aryas ». Le texte de Thierry constitua la base des livres d'histoire de France, plaçant les Gaulois en préambule, en figure d'ancêtres, tant chez Jules Michelet (1798-1874) que chez Ernest Lavisse (1842-1922) et bientôt dans les manuels scolaires de la III^e et même de la IV^e République, voire des débuts de la V^e. L'univers mental dessiné par Amédée Thierry domina ainsi la figure des Gaulois pendant plus d'un siècle et demi.

Le regard de l'archéologie

Les « Gaulois » sont pluriels. Ils ne sont pas une invention des auteurs antiques, en particulier de César, mais correspondent à une réalité historique plus complexe et plus subtile que ce que les sources écrites très partielles laissent entendre. Au moment où ils perdent leur indépendance, à la fin du I^{er} siècle av. J.-C., les sources écrites les ont en partie identifiés (et nommés), sans les avoir réellement compris. Les populations que les auteurs antiques désignent sous le nom de Keltoi, Galates, Celtes et Gaulois n'ont pas écrit leur propre histoire. D'eux, ne subsistent que les récits d'autrui, quelques inscriptions tardives dont le calendrier de Coligny (Ain), daté de la seconde moitié du I^{er} siècle, et surtout des traces matérielles. C'est donc par l'archéologie que les Gaulois se comprennent.



Au XIX^e siècle, les premiers travaux sur le terrain relevaient de méthodes bien différentes de celles qui sont désormais employées et l'étendue des connaissances était également tout autre. Les Gaulois ont d'abord été abordés dans les premières fouilles archéologiques, les *Commentaires* de César dans une main, une truelle ou une pioche dans l'autre, dans un processus de vérification, de validation du texte antique, éventuellement complété par d'autres écrits. Ce ne fut pas toujours simple et sans confusion chronologique. Le XIX^e fut un siècle de découvertes extraordinaires et d'intenses bouillonnements intellectuels, au sein desquels les « Gaulois » tiennent une place qui n'est pas toujours centrale sur le plan scientifique dans une archéologie en plein essor et innovation. Le début du XIX^e siècle correspond en effet à une redécouverte des époques vraiment très anciennes qu'aucun texte ne raconte. C'est le temps d'une « Préhistoire » émergente, dont le nom fut fixé en 1867 à l'Exposition universelle de Paris.

Dans les années 1830, l'Europe se dote, par la voix du premier directeur du musée national de Copenhague, Christian Jürgensen Thomsen (1788-1865), d'un premier cadre temporel – alors mal connu – pour ces périodes : Age de la pierre (des débuts de l'humanité, alors estimés à 40000 av. J.-C. environ pour notre ancêtre direct en Europe jusqu'à 2200 av. J.-C.), Age du bronze (2200-800 av. J.-C. environ), Age du fer (800-52 av. J.-C.). Cette « tripartition » fut ensuite affinée en 1865 par l'introduction du « Néolithique » (de 10000/7000 av. J.-C. selon les régions, jusqu'à 2200 av. J.-C. pour l'Europe) et enrichie de subdivisions, comme celle de l'Age du fer en 1874, distinguant un premier Age du fer (ou Hallstatt, soit de 800 à 475 av. J.-C.) et un second Age du fer (La Tène, soit de 475 av. J.-C. à la

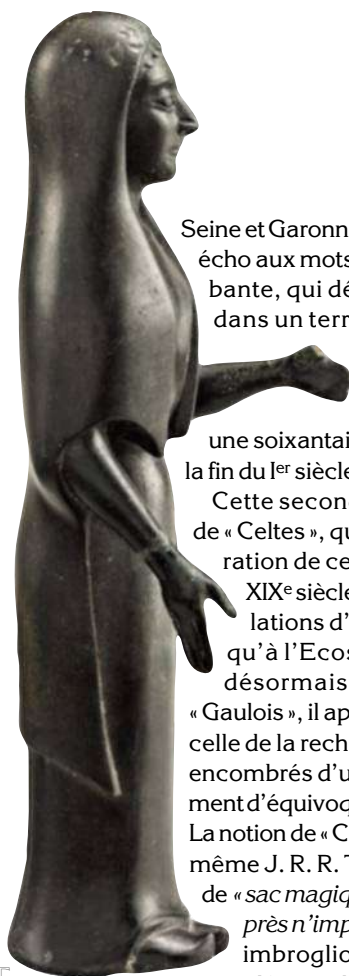
conquête, soit 52 av. J.-C. pour la Gaule). Le temps s'allonge et les découvertes se multiplient bientôt cependant sans que les moyens de datation soient toujours possibles. Les mégalithes (dolmens, menhirs ou cromlechs) furent au XVIII^e siècle qualifiés de « celtiques » alors que ces monuments datent du Néolithique, entre les V^e et III^e millénaires avant notre ère. C'est également ainsi que, jusqu'au début du XX^e siècle, des ensembles et des objets de l'Age du bronze furent parfois qualifiés de « gaulois » alors qu'ils avaient précédé d'au moins mille ans l'apparition des Gaulois dans l'histoire. Le guerrier gaulois, y compris Vercingétorix, a alors été revêtu d'un armement qu'il n'aurait pas pu porter, ajoutant un peu plus au mythe et à certains anachronismes.

L'archéologie contemporaine procède autrement. Elle ne rejette pas les textes quand il y en a, mais elle a mis au point des méthodes spécifiques d'investigation, d'enquête et de datation qui ont permis de clarifier cette mosaïque gauloise quelque peu complexe et foisonnante, où se mêlent réalité, science et mythe. Sur la fouille, la moindre trace est un indice pour l'enquête. Grâce aux développements de l'archéologie dite préventive, qui accompagne les travaux d'aménagement, de modestes vestiges sont mis au jour, essentiels pour comprendre ces sociétés dans leur fonctionnement et leur histoire dans la longue durée.

Qui sont les « Gaulois » ?

Depuis des siècles, des milliers de pages ont été écrites sur un sujet qui reste complexe tant les données sont à la fois abondantes et incomplètes ou partiales. Instrumentalisées et idéologisées, des populations désignées sous le terme de « Gaulois » ont existé. On peut en retenir plusieurs définitions : l'une, restrictive, qui correspond à une assise spatiale comprise entre





Seine et Garonne, s'étend aussi vers l'ouest, et fait écho aux mots de César ; une autre, plus englobante, qui désigne des sociétés qui vivaient dans un territoire s'étendant dans les pays actuels de la France et la Belgique, auxquels on peut ajouter la Suisse et le nord de l'Italie, soit une soixantaine de peuples entre le V^e siècle et la fin du I^{er} siècle avant notre ère.

Cette seconde définition fait écho au terme de « Celtes », qui désigne une forme de confédération de ces peuples. Son emploi depuis le XIX^e siècle pour rassembler toutes les populations d'Europe depuis les Carpates jusqu'à l'Ecosse et la péninsule Ibérique est désormais controversé. Comme celui de « Gaulois », il appartient à l'histoire des textes et à celle de la recherche, mais ils sont l'un et l'autre encombrés d'un florilège de mythes ou simplement d'équivoques ou de potentielles confusions. La notion de « Celtes » recouvre tant d'options que même J. R. R. Tolkien (1892-1973) la qualifiait de « *sac magique* » d'où l'on pouvait « *sortir à peu près n'importe quoi* ». Pour se dégager de cet imbroglio, les archéologues et historiens privilégient donc aujourd'hui les terminologies scientifiques qu'ils ont peu à peu introduites (premier Âge du fer/Hallstatt et second Âge du fer/La Tène) et se réfèrent aux siècles, avec des précisions en années lorsque c'est possible.

Les Gaulois – pas plus que les Celtes – ne sont une « race », une réalité unique et uniforme, le produit d'une invasion massive venue d'Orient, comme une certaine historiographie l'a parfois laissé entendre jusqu'aux années 1990. Envisageons leur histoire en procédant un peu comme dans la lecture d'une stratigraphie archéologique, en commençant par la fin, un épisode à partir duquel on essaie de remonter le temps.

La date finale est celle de la conquête, l'événement celui du siège d'Alésia en 52 av. J.-C. La cartographie de la pointe occidentale de l'Eurasie est alors celle d'un ensemble de peuples, de taille et d'importance variables au sein desquels les Arvernes (Auvergne actuelle) et les Mandubiens (nord-est de la Bourgogne, région de l'Auxois) jouèrent un rôle un peu particulier : les premiers pour avoir vu naître Vercingétorix et accueilli la victoire de Gergovie, les seconds pour avoir été le lieu de la défaite qui mit fin à l'indépendance de la Gaule.

La formation de ces peuples ne trouve guère de place dans les récits antiques. L'archéologie met en lumière, à partir du II^e siècle av. J.-C., l'existence à la fois d'un monde agricole très prospère et d'un monde urbain dynamique et en pleine expansion, celui des *oppida*. Ces villes fortifiées, caractéristiques de ces sociétés, se développent alors que les peuples sont stabilisés dans leurs territoires. Les IV^e et III^e siècles av. J.-C. semblent plus agités, marqués par des épisodes de migrations, de

conquêtes. C'est à ce moment-là que les récits grecs font entrer les « Celtes » et les « Galates » dans leur horizon. Les auteurs se penchent moins sur leur origine en tant que peuple que sur leur provenance géographique. Le sujet agite très tôt les esprits érudits qui cherchent des ancêtres aux Celtes, les proposant au XVI^e siècle comme les fils de Noé dans une filiation biblique qui ne pouvait remonter qu'au déluge avant que l'on invente la « Préhistoire » ou plus tardivement au cœur d'« Indo-Européens » eux-mêmes très largement remis en question.

Au XIX^e siècle, les débats s'intensifient sur un sujet qui acquiert une importance nouvelle. Ainsi, les spécialistes des textes antiques tentent d'analyser la place respective de « Celtes » et de « Galates », en particulier chez Polybe, pour qui les premiers viendraient des régions nord-occidentales, tandis que les seconds seraient originaires de territoires plus orientaux. Ce qui semble assuré, ce sont les mouvements et les raids de populations du Nord vers différentes régions et lieux emblématiques, en particulier pour deux d'entre eux : en 390 av. J.-C. (ou 386 av. J.-C. selon les sources), le sac de Rome sous la conduite du légendaire Brennus (chef des Sénon du sud-est de la région parisienne, entre Yonne et Seine-et-Marne), sauvée de justesse par le réveil des oies du Capitole, fut suivi de l'implantation de populations dans la plaine padane, future Gaule cisalpine ; en 279 av. J.-C., des « Galates » venus de régions septentrionales opèrent un raid sur le sanctuaire d'Apollon de Delphes et s'implantent en Asie Mineure. Ces épisodes violents ont été valorisés dans les sources antiques car ils créèrent surprise et traumatisme.

L'archéologie, elle, atteste des échanges réguliers entre la Méditerranée et les régions nord-alpines depuis des siècles. La documentation matérielle invite à proposer une croissance démographique précisément à ce moment des IV^e-III^e siècles av. J.-C., avec de nouveaux modes de pratiques agricoles, un développement de l'outillage en fer, etc. Il est tentant de lire ici une pression démographique qui aurait incité les populations du Nord à chercher à s'implanter plus au sud, sur des terres riches qui ne leur étaient pas inconnues. Ou, plus simplement, il faut y voir un acte guerrier à un moment où, en Méditerranée comme dans des contrées septentrionales, il fallait affirmer sa prééminence dans un contexte belliqueux alors que Rome était lancée dans une vaste opération de colonisation et de guerres qui n'avait rien à envier à la Grèce.

Le début de l'histoire des Gaulois est classiquement placé au début du V^e siècle av. J.-C., ce qui correspond au début du second Âge du fer dans les chronologies. C'est un moment de rupture, que l'on a longtemps imaginé comme le résultat de la migration d'un noyau unique venu d'Europe orientale, dans le cadre d'un mouvement migratoire massif, le résultat d'une « expansion celte ». Le modèle est aujourd'hui battu en brèche par les spécialistes de la « période laténienne » (du site éponyme en Suisse de La Tène, correspondant au second Âge du fer). Plusieurs aspects coexistent pour expliquer les mutations du début du V^e siècle av. J.-C. : des évolutions

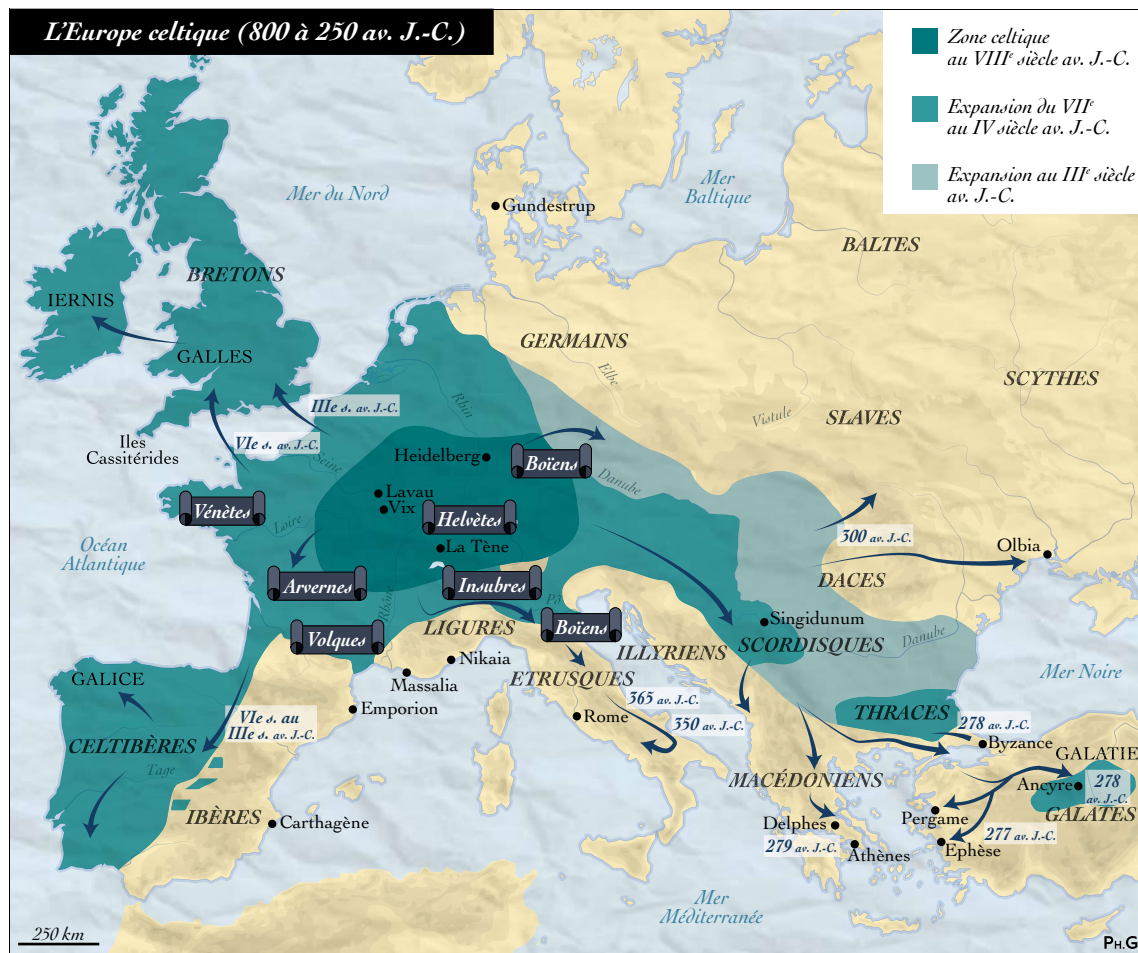
L'Europe celtique (800 à 250 av. J.-C.)

- Zone celtique au VIII^e siècle av. J.-C.
- Expansion du VII^e au IV^e siècle av. J.-C.
- Expansion au III^e siècle av. J.-C.

EXPANSION

Ci-contre : présents en Europe centrale dès le VIII^e siècle av. J.-C., les Celtes y ont développé une culture princière (civilisation de Hallstatt, VIII^e-VI^e siècle av. J.-C.). De petits groupes ont peu à peu migré vers le nord et l'ouest de l'Europe, où ils se sont mêlés aux populations présentes depuis l'Âge du bronze, suscitant au V^e siècle av. J.-C. l'émergence de la culture de La Tène. Certains de ces peuples installés en Gaule et en Italie du Nord poussent au IV^e siècle av. J.-C. jusqu'en Etrurie et à Rome. Ils mèneront au III^e siècle av. J.-C. des raids jusqu'en Asie Mineure.

© PHILIPPE DE CODEROY, © INRAP, DIST. RMN-GRAND PALAIS/EMMANUELLE COLLADO.



locales avec la remise en cause des équilibres sociaux, politiques, économiques préexistants (ceux du premier Âge du fer), des mouvements pluriels de populations qui contribuent à redessiner les territoires, des raids violents y compris de mercenaires en Méditerranée, qui restent marginaux à l'échelle de l'histoire européenne.

Les populations, sur un fond culturel commun, se sont, quoi qu'il en soit, rassemblées en peuples au fil de leur histoire, sans jamais constituer une « nation » dans le sens actuel. Ils se sont donné des noms dans des langues qui présentent des similitudes et des différences, sans être le fruit d'un mytique creuset unique. C'est donc le résultat d'un processus lent et multiforme, marqué par des transitions parfois plus fortes, comme l'histoire de l'humanité en connaît à plusieurs reprises, et qui invite à regarder ces « Gaulois » avant le début de La Tène et leur apparition nominative dans les écrits contemporains.

Avant les Gaulois

Remontons donc encore le temps. Il y eut des « pré-Gaulois » ou plutôt des « Celtes anciens », c'est-à-dire des sociétés du premier Âge du fer qui ont un lien avec leurs descendants que l'on trouve associés au nom de « Celtes ». Depuis les

années 1990 en particulier, s'est affirmée l'hypothèse que non seulement les populations de la période laténienne (et donc les « Gaulois ») n'étaient pas le résultat d'une invasion massive, mais qu'il fallait au contraire intégrer des ancêtres directs dans la réflexion, que c'était l'organisation des hommes qui était en cause dans ces mutations, bien plus que l'arrivée en nombre de nouveaux venus.

La fin de l'Âge du bronze et le début de l'Âge du fer se situent entre la fin du IX^e et le courant du VIII^e siècle av. J.-C. selon les régions d'Europe. Ce changement de terminologie correspond à un ensemble de transformations et de nouveautés qui se combinent pour inaugurer une époque différente : un changement climatique assez brutal, entre 850 et 750 av. J.-C., entre le Subboréal chaud et le Subatlantique froid, qui modifie les pratiques agricoles et les modes d'habitat ; le développement de la métallurgie du fer, qui ne supprime pas celle des alliages cuivreux (dont les bronzes) mais crée de nouveaux équilibres économiques et de pouvoir



À LA TABLE GAULOISE Ci-contre : seu de banquet en bois cerclé orné de bronze, trouvé lors de fouilles, en septembre-octobre 2019, sur le site de La Morandais, à Trémuson (Côte-d'Armor), IV^e-I^{er} siècle av. J.-C. (Paris, Institut national de recherches archéologiques préventives). Page de gauche : poignée du couvercle du cratère trouvé à Vix (Côte-d'Or), vers 530 av. J.-C. (Châtillon-sur-Seine, musée du Pays châtillonnais).



LA CAVALERIE DE GONDOLÉ
Ci-contre : squelettes de huit cavaliers gaulois avec leurs chevaux, trouvés en 2002 sur le site de l'oppidum de Gondolé, au Cendré (Puy-de-Dôme), 1^{er} siècle av. J.-C. (Paris, Institut national de recherches archéologiques préventives). En bas : cratère de la tombe de Vix, vers 530 av. J.-C. (Châtillon-sur-Seine, musée du Pays châtillonnais). Page de droite : statuette en pierre d'un aristocrate gaulois portant un torque, trouvée en octobre 2019 à Trémuson (Côtes-d'Armor) avec trois autres bustes, 1^{er} siècle av. J.-C. (Paris, Inrap).

dans les réseaux d'échanges ; un commerce renforcé avec le monde méditerranéen et l'affirmation de certaines pratiques comme celle du banquet, qui alimente le réseau des importations/exportations entre le nord et le sud de l'Europe ; l'émergence de certaines régions nord-alpines de l'Autriche actuelle (Hallstatt, site éponyme sur lequel se trouvent une mine de sel et des nécropoles importantes) au centre-ouest de la France actuelle ; l'organisation progressive de centres d'habitats – non exclusifs – de hauteur fortifiés (La Heuneburg en Allemagne a servi de modèle de référence à ces « résidences princières ») qui sont associés à des sépultures très riches que l'on qualifie également de « princières » et où les importations méditerranéennes (grecques et étrusques) sont récurrentes.

Ce monde dynamique et ouvert se stabilise au VII^e siècle av. J.-C. et perdure jusqu'au début du V^e siècle av. J.-C. Il combine d'intenses échanges contrôlés par des élites politiques avec un monde agricole dominant la vie quotidienne du plus grand nombre. Les changements en Méditerranée comme dans le monde transalpin sembleront alors remettre en cause ce monde des « princes et princesses celtes ». De nouveaux équilibres se dessineront, de nouveaux territoires s'affirmeront, comme la Champagne. Ce sera le début du second Age du fer et le temps de mutations qui s'achèveront à leur tour par la conquête romaine au nord-ouest et des royaumes autonomes au nord-est ou au nord.

Dans ce cadre, quelques ensembles archéologiques tiennent une place exceptionnelle, y compris en ne retenant que le seul territoire de la Gaule. Il s'agit en particulier de tombes qui incarnent en quelque sorte les traits des élites qui gouvernent alors et où l'on retrouve tous les attributs de la richesse et les mobiliers symboliques de ces échanges avec la Méditerranée.

Durant l'hiver 1953, l'un des tumulus (tombes sous terre) situés au pied du mont Lassois, sur la commune de Vix (Bourgogne), très arasé, livra les vestiges d'une tombe exceptionnelle, datable de la fin du VI^e siècle av. J.-C. Dans la chambre funéraire, coffrée de bois, de presque 3 m de côté, reposait

une femme qui avait été allongée sur la caisse d'un char à quatre roues de bois et de métal, tandis que les roues avaient été rassemblées contre l'une des parois. La défunte était richement parée et elle portait en particulier un torque en or, une pièce unique qui a soulevé de nombreux débats. Dans un angle, un cratère d'importation grecque constituait l'une des pièces maîtresses du service à boire, complété par des coupes attiques à figures noires et d'autres pièces métalliques. La fouille de l'ensemble sépulcral a été reprise en septembre 2019 pour des investigations bénéficiant de méthodologies contemporaines.

Le fait qu'il s'agisse d'une femme avait étonné il y a un demi-siècle, en particulier car les premières tombes riches de l'Age du fer (Chavéria dans le Jura, Saint-Romain-de-Jalionas dans l'Isère) sont des tombes masculines à épée, selon un modèle répandu dans le monde hallstattien et qui trouve des échos au moment de l'apparition de l'épée en Europe à l'Age du bronze. Depuis, l'étude d'autres sépultures riches de cette époque souligne que les femmes pouvaient tenir un rang important dans ces sociétés dites « hallstattiennes » de la fin du premier Age du fer. Ce n'est pas toujours le cas et il semble bien que cette place prééminente leur échappe plus systématiquement au début du second Age du fer.


En 2015, une tombe somptueuse du tout début du V^e siècle av. J.-C. fut mise au jour en haute vallée de la Seine à Lavau (Aube). La riche chambre funéraire de l'Age du fer était intégrée dans un complexe plus vaste inauguré au XIV^e siècle av. J.-C. et qui souligne une continuité d'occupation. Le défunt était un homme, inhumé sur un char à deux roues, accompagné d'un mobilier exceptionnel : un torque en or lui aussi unique, des perles d'ambre, des mobiliers liés au banquet dont un chaudron métallique dont les bords étaient ornés de figures de lionnes tirant la langue et les anses de têtes du dieu grec Acheloos. Des matières organiques de différentes natures étaient conservées, aujourd'hui en cours d'étude comme le reste des vestiges de la tombe. Cette découverte complète de manière remarquable les autres ensembles de cette époque.



Au nom du Gaulois...

Les « Celtes » et les « Gaulois » occupent une place particulière : ils sont les premiers noms de populations ne pratiquant pas l'écrit qui prennent place dans les récits des auteurs méditerranéens grecs et latins. A ce titre, ils sont entrés de manière précoce dans l'histoire européenne alors que leurs ancêtres directs ou très lointains restaient dans l'anonymat, mais avec un regard indirect, celui de ceux qui les décrivaient et non le leur propre. On a parfois associé à ce phénomène une terminologie et une période, celle de la « Protohistoire », plaçant ces populations aux portes de l'histoire et non pleinement intégrées à celle-ci, restreinte aux seules sociétés de l'écrit. Les périodisations sont toujours des sortes de « boîtes » créées par les historiens, commodités et imparfaites, dans lesquelles on tente de faire rentrer l'histoire subtile des hommes. Parce que des sociétés ne sauraient être définies par ce qu'elles n'ont pas – l'écriture – et parce que la recherche a livré de riches résultats sur ces temps anciens, ce mot de « Protohistoire » recouvre désormais une définition bien plus complexe et désigne une période qui débute avec le Néolithique et les premières sociétés agricoles, au VI^e millénaire avant notre ère environ pour l'Europe.

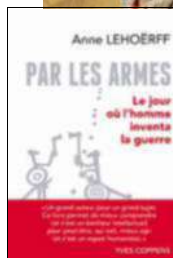
Il est certain que le fait que ces peuples aient été connus par leur nom grâce aux textes a joué un rôle et a conditionné à la fois la recherche et la vision qu'on a pu avoir d'eux. L'identité des Gaulois a longtemps été construite de manière quasi exclusive à l'aide des références antiques, grecques et latines, le travail de terrain n'intervenant que tardivement et comme moyen de vérification. L'archéologie, plus mûre, plus sûre d'elle-même et de ses capacités, a entièrement redessiné l'image des Gaulois et réécrit leur histoire. On préfère aujourd'hui inscrire ces peuples qui finirent par tomber sous le joug de Rome dans une longue durée, ce qui brouille les schémas explicatifs faciles mais trop réducteurs, et permet d'introduire de la nuance, des subtilités et d'approcher sans doute une vérité plus fine.

La construction de l'histoire des « Gaulois » a laissé des traces dans la société française actuelle. Les Français, quelque peu contradictoires, ont adopté l'idée d'avoir été « civilisés » par les Romains mais ils conservent un attachement symbolique à ces Gaulois qui prend des formes bien différentes. Ils n'hésitent pas à entretenir le mythe, « leur » héros rédempteur, et à promouvoir les traits que les auteurs antiques leur ont attribués, et s'en amusent. L'engouement se lit jusque dans le paysage urbain actuel au travers de la consécration d'une « rue des Gaulois » ou d'une « place Vercingétorix » dans des villes parfois bien éloignées de la Bourgogne ou de l'Auvergne... 

Cette contribution est un hommage à Marie-Claude Brossollet, figure emblématique de la « maison » Belin, disparue le 19 avril 2019.
Anne Lehoërff, ancien membre de l'Ecole française de Rome, agrégée d'histoire, est professeur des universités en Protohistoire européenne à Lille. Elle préside également le Conseil national de la recherche archéologique.



© INRAP, DIST. RMN-GRAND PALAIS / EMMANUELLE COLLADO.



À LIRE d'Anne Lehoërff

Préhistoires d'Europe.

De Néandertal à Vercingétorix, 40000-52 avant notre ère, Belin, « Mondes anciens », 608 pages, 43 €.

Par les armes. Le jour où l'homme inventa la guerre, Belin, 360 pages, 24 €.
L'Archéologie, PUF, « Que sais-je ? », 128 pages, 9 €.

Rome Ville ouverte

Largement truffé de légendes, le récit de l'invasion gauloise en 390 av. J.-C., élaboré par les auteurs latins, devait permettre à Rome de se laver de l'humiliation de la capitulation.

Lorsque en 410 se répandit la nouvelle que Rome avait été prise par Alaric et ses Wisigoths, l'événement fut ressenti comme une catastrophe inouïe. Les Romains étaient convaincus que leur cité bénéficiait d'une protection toute spéciale des dieux et ne verrait jamais aucun envahisseur pénétrer à l'intérieur du *pomerium*, cette limite que Romulus avait tracée au moment de sa fondation et dont la mort qu'il avait infligée à son frère Rémus, coupable de l'avoir franchie par dérision, montrait le caractère sacré. Pourtant, ces Romains du Ve siècle oubliaient – ou faisaient semblant d'ignorer – que la ville avait déjà été prise et l'avait été par les Gaulois, puisque leurs historiens relataient qu'en 390 av. J.-C., huit siècles auparavant, une troupe de guerriers sénons, conduits par leur chef Brennus, s'en étaient déjà emparés.

Le récit traditionnel

De cet épisode traumatisant, Tite-Live nous a laissé un récit saisissant, même si, comme nous le verrons, il reflète moins la manière dont il s'était réellement passé que l'image que ses contemporains s'en faisaient. Au début du IV^e siècle av. J.-C., Rome n'avait encore jamais été en contact avec les Celtes, qui commençaient à peine à s'installer dans la plaine du Pô, où ils allaient supplanter les Etrusques, qui jusque-là avaient dominé la



LE CRI DE L'OIE
Ci-contre : les oies sacrées du temple de Junon qui, selon la légende, sauvèrent le Capitole en donnant l'alerte à l'arrivée des Gaulois, détail de la frise provenant de la basilique du Forum, II^e siècle (Ostie, Museo Archeologico).


région, qu'on appellerait désormais la Gaule cisalpine. Et, à en croire le récit qui nous a été transmis, les Gaulois n'auraient jamais songé à s'en prendre à Rome si le comportement inconsidéré de certains de ses représentants n'avait provoqué leur venue. Alors, en effet, que Brennus et ses hommes attaquaient la ville étrusque de Chiusi et qu'elle avait demandé l'aide des Romains, les ambassadeurs qu'ils avaient envoyés, au lieu de s'en tenir à l'aspect diplomatique de leur mission, n'avaient pas hésité à prendre les armes et à combattre les Gaulois. C'était un manquement flagrant aux règles du droit international, que Rome se piquait pourtant de respecter scrupuleusement. Elle avait ensuite

aggravé son cas en refusant de rendre justice aux Gaulois : non seulement l'assemblée du peuple avait refusé de punir ses ambassadeurs coupables, mais elle les avait élus magistrats pour l'année suivante.

C'en était trop pour Brennus et ses hommes : aussi se mirent-ils en marche vers le sud, désireux de châtier ceux qui les avaient si indignement traités. Or Rome était dans les pires conditions pour les affronter : elle avait envoyé en exil le meilleur de ses généraux, Camille, qui venait de faire tomber la vieille adversaire étrusque de Rome, Véies, après un siège de dix ans. Camille s'était aliéné la faveur de la plèbe en refusant de lui distribuer les terres et les biens pris à l'ennemi. Ce qui devait arriver arriva :

l'armée romaine, se portant à la rencontre des Gaulois sur les bords de la rivière Allia, fut prise de panique devant cet adversaire nouveau pour elle, beaucoup de ses soldats se noyèrent en tentant de fuir et les débris des légions vaincues coururent se réfugier à Véies, laissant ouvert le chemin de Rome.

Trois jours après, les Gaulois faisaient leur entrée dans la ville, dont les seuls habitants en âge de porter les armes qui s'y trouvaient encore, trop peu nombreux pour tenir les remparts, avaient cherché refuge sur le Capitole, cette colline escarpée qui servait de citadelle et abritait le temple le plus important de la cité, où Jupiter trônait, accompagné de Junon et de Minerve. Les plus vieux, incapables de contribuer à la défense de ce refuge et craignant d'être des bouches inutiles, avaient refusé de les y suivre, préférant faire le sacrifice de leur vie : ils attendirent, assis dans leurs maisons, l'arrivée des envahisseurs, qui s'empressèrent de les massacrer – tandis qu'ils détruisaient de fond en comble la ville en un gigantesque incendie. Même les défenseurs du Capitole furent près de succomber : les Gaulois tentèrent, en un hardi coup de main nocturne, d'escalader la colline. Les sentinelles et même les chiens de garde, endormis, ne s'étaient pas rendu compte de leur approche : il fallut que les oies sacrées à Junon, que la piété des Romains leur avait interdit de consommer quand bien même les vivres commençaient à manquer, déclenchassent l'alerte et réveillassent leur chef, Manlius. Celui-ci, aidé par ses compagnons, repoussa l'ennemi et y gagna le surnom de « Capitolinus ».

Retranchés sur la colline, les Romains multiplièrent les exploits. Ainsi, pour respecter les devoirs religieux de sa famille, un certain Fabius Dorsuo n'hésita pas à descendre au milieu des Gaulois médusés pour effectuer les cérémonies requises sur le Forum ; les assiégés, pour faire croire qu'ils disposaient de tout le ravitaillement voulu, jetèrent des pains du haut du Capitole, 

À POINT NOMMÉ

Ci-contre : *Camille interrompt la pesée d'or entre Gaulois et Romains* (390 av. J.-C.), par Francesco Salviati, 1543 (Florence, Palazzo Vecchio).





DES SIÈCLES DE LÉGENDES

Ci-contre : *Le Sac de Rome* en 390 av. J.-C., gravure tirée de *Storia di Roma*, de Francesco Bertolini, vers 1890 (collection privée).

En bas : *Les Oies du Capitole*, illustration de Job pour *A la gloire des bêtes*, d'Aristide Fabre, 1913. Page de droite : *Gaulois en vue de Rome*, par Evariste-Vital Luminais, XIX^e siècle (Nancy, musée des Beaux-Arts).

décourageant les ennemis qui les croyaient à bout. Mais cette débauche de hauts faits, à la longue, ne suffit pas : il fallut se rendre à l'évidence, les défenseurs de cet ultime reste de Rome allaient mourir de faim. Ils durent se résoudre à traiter avec Brennus. Celui-ci accepta de lever le siège et de quitter les lieux en laissant aux Romains les ruines de leur ville incendiée, mais en exigeant une rançon considérable. Le dévouement des matrones, qui offrirent l'or de leurs bijoux, permit de réunir la somme voulue et les chefs des assiégés vinrent apporter la rançon, la posant sur la balance que le chef sénon avait préparée pour la peser. Mais ils se heurtèrent à la mauvaise foi de Brennus qui, non content d'avoir usé de poids truqués, ajouta encore son épée, en s'écriant : « *Malheur aux vaincus !* »

Rome aurait pu alors périr : mais un coup de théâtre se produisit. Pendant que ces événements tragiques se déroulaient sur le sol de la ville, le chef exilé, Camille, n'était pas resté inactif : ralliant les survivants de l'Allia réfugiés à Véies, il forma une armée de secours, qui arriva au pied du Capitole au moment précis où la pesée de la rançon avait lieu. Les Gaulois furent évidemment surpris et ce fut un massacre. Camille devint ainsi le sauveur de Rome et, nommé dictateur, présida à sa reconstruction, devenant ainsi le second Romulus, celui qui, après le héros qui l'avait fondée, lui avait donné une nouvelle vie quand on aurait pu la croire anéantie à jamais.

Naissance d'un mythe

Ce beau récit consolait les Romains de la honte d'avoir vu le sol de la ville foulé aux pieds par l'ennemi celte. Grâce à Camille,

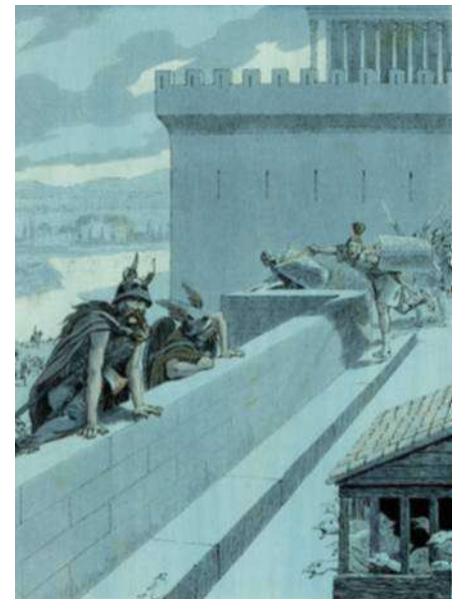
alors qu'ils en étaient réduits à la dernière extrémité, ils avaient été victorieux et avaient châtié comme il le méritait leur insolent ennemi.

Il faut cependant avouer que ce *happy end* rappelle trop l'arrivée de la cavalerie américaine à la fin de tant de westerns, au moment où les Indiens vont massacrer la caravane des colons, pour qu'on puisse lui attribuer la moindre vraisemblance historique. Dans le détail, bien des épisodes relèvent de l'élaboration littéraire : le jet des pains du haut du Capitole appartient au folklore des sièges et est relaté en bien d'autres circonstances ; le dévouement des matrones faisant don de leur or est un récit étiologique, servant à justifier les marques d'honneur qui leur était traditionnellement rendues ; l'exploit de Fabius Dorsuo illustre la piété dont se targuaient les Romains au même titre que leur refus de manger les oies de Junon, dont les dieux les avaient récompensés par l'alerte que ces bêtes leur avaient donnée au moment où les gardiens naturels de la citadelle avaient été défailants. Et l'attitude de Camille est un bel exemple moral, montrant la grandeur d'âme du chef injustement exilé qui n'hésite pas à passer sur un ressentiment qui aurait été naturel et se fait le sauveur de son ingrate patrie.

Justement, la figure de Camille, promu au rang de nouveau Romulus, fait problème. Car nous avons présenté la forme courante de l'histoire, celle qui nous est connue par Tite-Live, qui écrivait à l'époque d'Auguste, et par les autres auteurs de l'époque classique. Mais il était alors un nouveau venu dans la tradition : le Grec Polybe, écrivant vers 150 av. J.-C., ne le faisait pas intervenir. Bien plus, il avait

benoîtement que les Romains avaient bien versé la rançon aux Gaulois et que ceux-ci « *avaient finalement évacué la ville de leur plein gré, par une grâce faite aux vaincus, et étaient rentrés chez eux sains et saufs avec leur butin* ». Il est bien plus probable que les choses se soient passées ainsi : mais l'orgueil romain ne pouvait admettre qu'une cité qui se posait en maîtresse du monde ait subi une telle humiliation. Ce qui avait été une indiscutable capitulation de Rome devant l'ennemi barbare donnait lieu à l'étalage de comportements exemplaires de ses habitants, que ce fussent les femmes ou les hommes.

La réalité historique sous-jacente se laisse cependant entrevoir. Malgré les efforts des archéologues pour retrouver ce qui aurait été la destruction totale de la ville par le feu, on a mis au jour, au plus, la trace d'incendies très limités correspondant, à cette époque, à quelques maisons qui avaient été alors détruites. Et cela se comprend : le but des Gaulois n'était certainement pas de détruire la ville, mais de se faire verser la rançon la plus forte possible pour prix de leur départ. Ils n'avaient donc aucun intérêt à ne laisser aux Romains que des ruines, qui n'auraient eu que peu de valeur. On peut comparer ce qui s'est passé à Rome en 390 av. J.-C. et ce qui est advenu lors de l'attaque de Paris par les Vikings en 845 : le but de leur chef Ragnar n'était pas d'occuper la ville, ni de l'anéantir, mais de monnayer le





retrait de ses troupes en obtenant du roi Charles le Chauve la somme considérable de 7 000 livres d'argent. Des siècles auparavant, le comportement des Gaulois a été identique : se livrer au pillage d'une ville dont ils s'emparaient, mais l'abandonner ensuite en exigeant une rançon. Rien ne serait plus faux que de voir en eux des émigrants en quête de terres, à l'image de ce qui se passera plus tard au temps des invasions germaniques. La bande de Brennus, composée uniquement d'hommes, était formée de guerriers qui se lançaient dans des raids à partir de leurs bases, où ils s'en retournaient chargés du butin qu'ils avaient fait – à moins, ce qui arrivait aussi, qu'ils se mettent, comme mercenaires, au service de ceux qui voulaient les employer. On sait ainsi que les mêmes Gaulois qui avaient pris Rome passèrent ensuite au service du tyran Denys de Syracuse, alors lancé dans une entreprise de domination du sud de l'Italie.

Une grande crise

Ainsi compris, l'événement était relativement banal – et ne différait guère d'autres raids lancés par les Gaulois, comme le pillage du sanctuaire grec de Delphes auquel ils se livrèrent en 279 av. J.-C. Mais il avait réellement traumatisé les Romains,

qui très tôt (et bien avant que leurs historiens ne lui donnent une forme littéraire, en s'inspirant sur certains points de la prise d'Athènes par les Perses au cours de la seconde guerre médique, telle qu'Hérodote l'avait racontée dans son *Enquête*) lui avaient donné la dimension d'une catastrophe sans pareille.

Déjà en 1958, un collègue belge, Jean Hubaux (*Rome et Vêies, recherches sur la chronologie légendaire du Moyen Âge romain*), avait noté que celle-ci était survenue au terme d'une « Grande Année », 365 ans après la date traditionnelle de la fondation de la ville par Romulus. Cela correspond à des formes très anciennes de représentation du passé des Romains, largement antérieures à la naissance d'une histoire écrite qui n'apparut qu'avec Fabius Pictor, au lendemain de la deuxième guerre punique (202 av. J.-C.). Ils appliquèrent à ce qui s'était passé en 390 av. J.-C. d'antiques schémas, hérités des temps indo-européens et qu'on retrouve dans d'autres secteurs : l'idée d'une grande crise, survenue au terme d'un cycle temporel, où forces du bien et du mal (c'est-à-dire dans leur cas bien évidemment respectivement les Romains et les Gaulois) s'étaient affrontées, où le camp des bons avait failli périr, dans

un immense incendie de dimension cosmique, mais en était ressorti plus fort, pour une nouvelle étape de son histoire.

Ancien élève de l'Ecole normale supérieure et de l'Ecole française de Rome, Dominique Briquel a été professeur de latin à la Sorbonne et a parallèlement assuré une direction d'études en étruscologie à l'Ecole pratique des hautes études. Ses recherches portent sur la civilisation étrusque et sur les périodes les plus anciennes de l'histoire romaine.

À LIRE de Dominique Briquel



La Prise de Rome par les Gaulois. Lecture mythique d'un événement historique
PUPS
450 pages
28 €

LES QUATRE FANTASTIQUES

Ces quatre statuettes en pierre ont été trouvées à Paule (Côte-d'Armor) entre 1988 et 1997, II^e-I^{er} siècles av. J.-C. (fac-similés visibles au musée de Bibracte, à Saint-Léger-sous-Beuvray, les originaux étant conservés par le musée de Bretagne, à Rennes). Elles représentent un barde tenant une lyre (à gauche) et trois effigies d'ancêtres.

© BIBRACTE/CLICHÉ ANTOINE MAILLIER.

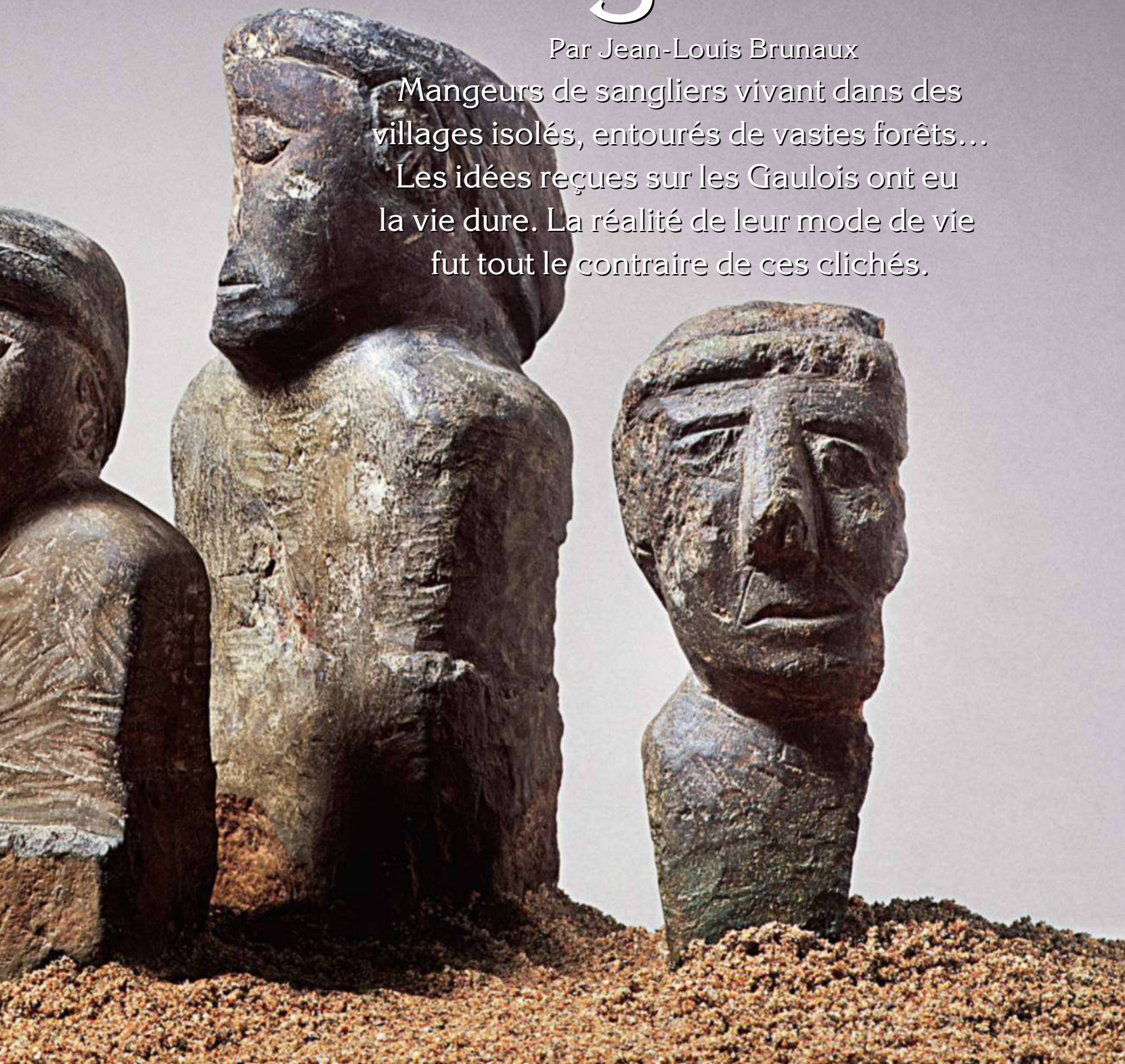


Les Gaulois sans légendes

Par Jean-Louis Brunaux

Mangeurs de sangliers vivant dans des villages isolés, entourés de vastes forêts...

Les idées reçues sur les Gaulois ont eu la vie dure. La réalité de leur mode de vie fut tout le contraire de ces clichés.



Quels paysages offrait la Gaule du 1^{er} av. J.-C. ?

La Gaule était sensiblement plus vaste que la France actuelle. Il faut lui ajouter tous les territoires situés au sud du Rhin (la partie méridionale des Pays-Bas, la Belgique, le Luxembourg, la Rhénanie-Palatinat et la Suisse). Ce vaste territoire était largement défriché. La « forêt gauloise » n'est qu'un mythe : les espaces boisés occupaient peut-être moins d'espace que de nos jours. Les Gaulois, dès le III^e siècle av. J.-C., avaient en effet découvert le marnage, un amendement à base de craie permettant de mettre en culture les sols limoneux. Depuis, toutes les terres du nord et du centre de la Gaule avaient été mises à contribution, elles étaient désormais consacrées à la culture de céréales. Les autres l'étaient à l'élevage de bovins, là où le terrain était de qualité, et de moutons dans les zones plus arides. Il est vrai que la population était importante, de 10 à 15 millions d'hommes.

La forêt n'était pas pour autant négligée. Elle faisait l'objet des soins les plus attentifs : le bois était la matière première des habitations, des véhicules et des bateaux dont les Gaulois étaient d'habiles constructeurs. Les essences étaient donc sélectionnées et les arbres à abattre choisis en fonction de leur taille et de leur forme. Le bois pour le chauffage, la litière des bêtes, la couverture des maisons, n'était prélevé que sur le taillis. Notre Office national des forêts n'a rien inventé !

Les paysages variaient en fonction de la nature du sous-sol permettant ou non l'agriculture : champs alternant avec des

pâtures, des jardins, des garennes ; vastes espaces de pacage. Mais partout ils étaient largement ouverts et faisaient depuis plusieurs siècles l'objet d'un véritable aménagement. De grands chemins rectilignes sillonnaient le pays, ancêtres des voies dites, bien mal à propos, « romaines » ; ils ont facilité la conquête de César en permettant le déplacement très rapide de ses légions. Partout des parcellaires s'étaient mis en place : longues bandes de terre propres au labour, pâturages clos de haies qui donnaient aux terroirs l'aspect du bocage. Dans les régions vallonnées, des talus permettaient de cultiver sur des terrasses qui ont souvent perduré.

Notre paysage actuel a largement été façonné par les Gaulois : hormis les fonds de vallée où se sont amassées les colluvions, le relief était quasiment identique.

UN BALCON EN FORÊT En haut : le mont Beuvray, dans le massif du Morvan. Page de droite : reconstitution en 3D de la ville de Bibracte sur le mont Beuvray, vers 50 apr. J.-C. Mentionné par César dès 58 av. J.-C. et décrit par lui comme « *la plus grande et la plus riche ville des Eduens* », l'oppidum aurait été fondé vers la fin du II^e siècle av. J.-C. C'est là qu'en 52 av. J.-C., une assemblée des peuples de toute la Gaule confia à Vercingétorix le commandement suprême des armées gauloises. La cité fut progressivement abandonnée sous le règne d'Auguste au profit de la ville d'Autun.

Les Gaulois vivaient-ils tous dans des villages ? Qu'en était-il des villes ?

L'occupation intense d'un territoire, entièrement mis à profit pour la culture, l'élevage et l'extraction des ressources du sol, s'est accompagnée d'une dispersion de l'habitat. Les hommes se répartissaient essentiellement dans les exploitations agricoles de très grande taille. Elles sont les ancêtres directes des villas dites « gallo-romaines », un modèle qui a résisté à la conquête romaine. Là, résidaient des familles patriciennes, en quelque sorte, qui possédaient depuis les temps les plus anciens un terroir pouvant atteindre plusieurs centaines d'hectares. Il s'agissait d'immenses fermes comprenant l'habitation du propriétaire, les logements de ses paysans et de ses esclaves, des écuries, des étables, des granges, une forge, des ateliers de poterie et de tissage. Tous ces bâtiments s'alignaient sur plusieurs cours en enfilade, la demeure du maître pouvant être fortifiée par des fossés et des talus surmontés de palissades. Plusieurs dizaines voire centaines d'hommes et de femmes demeuraient dans ces grands ensembles qui maillaient littéralement le territoire de la « cité », la structure administrative

et territoriale de chaque peuple. Les agglomérations de type village étaient assez rares. Il s'agissait de lieux à vocation artisanale et commerciale, situés souvent au carrefour de voies terrestres ou fluviales ou à proximité d'une source de matière première. Les ateliers servant aussi d'habitation s'alignaient en petites parcelles le long d'un chemin.

Les villes proprement dites n'apparaissent qu'au 1^{er} siècle av. J.-C. et prennent deux formes. Les premières sont des lieux de marché en position centrale dans le territoire du peuple, où on trouve commerçants et artisans. Elles ont pu servir de siège à des réunions et à des assemblées. Les secondes sont des sortes de forteresses, souvent d'origine ancienne (néolithique, âge du bronze) et réutilisées. La plupart ne sont occupées qu'occasionnellement, comme lors de l'invasion de peuples nordiques (les Cimbres et les Teutons entre 113 et 101 av. J.-C.). Dans les années qui précèdent la venue de César en Gaule, certaines familles aristocratiques y ont élu résidence. C'est le cas à Gergovie où vivaient les Arvernes, Celtillus et son fils



Vercingétorix. Dans ce cas, la forteresse, souvent défendue naturellement (colline voire montagne, éperon rocheux), était fortifiée encore par de véritables remparts : le *muris gallicus* (épais talus au parement de pierre, consolidé à l'intérieur par une puissante armature de poutres). Ces « *oppida* », comme les appelle César, peuvent être fort vastes, 100 ha à Alésia, 200 ha à Bibracte. Dans ce cas, seule la partie centrale est bâtie, le reste est occupé par des jardins, des pâturages.

Il est difficile, cependant, de qualifier ces agglomérations de « villes ». Elles sont loin d'en avoir les caractères essentiels que sont un plan général d'urbanisme, des places publiques, un quadrillage des rues et des équipements, tels que l'adduction d'eau, les égouts. Ce n'est qu'au tout début de notre ère, sous l'administration romaine, qu'elles deviendront de véritables centres administratifs, commerciaux et religieux.

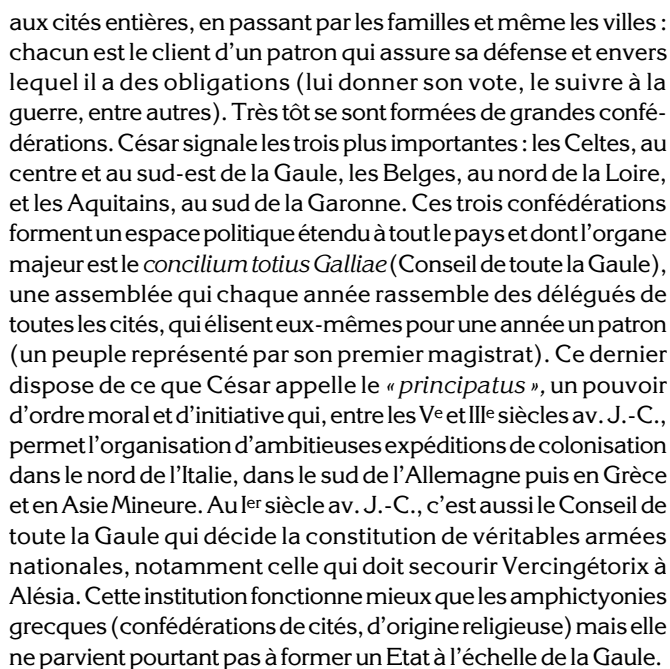
Quelles institutions régissaient leurs peuples ?

Dans la *Guerre des Gaules*, César donne le nom d'une soixantaine de peuples gaulois. Il parle à leur propos de « *civitates* », de « cités ». Il est vrai que les entités administratives et territoriales gauloises montrent des similarités avec les cités grecques de l'Antiquité. Elles jouissaient d'une autonomie politique et militaire. Leur population, de quelques dizaines à quelques centaines de milliers d'individus, occupait un territoire correspondant à un voire deux de nos départements actuels. Beaucoup de ces peuples ont laissé un souvenir dans le nom de nos villes, de nos régions : les Parisii ont donné Paris, les Lémovices, Limoges, les Rèmes, Reims, les Arvernes, l'Auvergne, etc.

Le fonctionnement institutionnel des peuples eux-mêmes et des peuples entre eux s'est construit très tôt, au cours des V^e-IV^e siècles av. J.-C. Il a probablement subi une influence grecque (cependant difficile à mesurer) par l'intermédiaire des Phocéens qui avaient fondé Marseille en 600 av. J.-C. et avaient immédiatement commercé dans toute la Gaule. Le système politique et territorial, assez complexe, était pyramidal. A la base se trouvent des *pagi* (cantons correspondant aux communautés primitives des premiers âges des métaux), trois à cinq voire six par cité, qui gardent une autonomie partielle en matière politique et

militaire : ils doivent envoyer des délégués aux assemblées de la cité et mettre leur troupe à la disposition de celle-ci. La cité connaît un régime délibératif assez semblable à celui de la Rome républicaine. Chez certains peuples demeurent encore des rois mais qui sont élus, peuvent être déçus et sont parfois mis à mort (les Gaulois, d'une manière générale, haïssent toute forme de tyrannie). Dans la plupart des cités, deux assemblées gèrent les affaires : un sénat, probablement composé de représentants des vieilles familles patriciennes, et une assemblée du peuple. Leurs représentants sont désignés lors d'élections auxquelles participent tous les citoyens, autrement dit ceux qui sont recensés, paient l'impôt et ont l'obligation militaire. Les assemblées ont deux prérogatives : elles votent des lois et choisissent les magistrats qui ont en charge l'administration. Ces derniers sont généralement au nombre de deux, une sorte de Premier ministre et un chef des armées. Leur mandat est strictement encadré par des obligations et des interdictions (le premier ne peut pas quitter le territoire de la cité, aucun de ses parents ne peut siéger au sénat, tant qu'il est en poste, etc.) ; il est limité à une année.

Pour autant, l'autonomie des peuples n'est pas totale. En Gaule règne un système de clientèle qui s'étend des individus



BOUCLIER Ci-contre : statuette d'un dieu guerrier gaulois trouvée à Saint-Maur (Oise), début du I^{er} siècle (Beauvais, MUDO-musée de l'Oise). Page de droite : *Gaulois à cheval, esquisse pour l'amphithéâtre de paléontologie du Museum d'histoire naturelle*, par Fernand Cormon, 1897 (Paris, Petit Palais, musée des Beaux-Arts de la Ville de Paris).

Depuis l'Antiquité, les Gaulois ont été caricaturés comme des batailleurs désorganisés. C'était pour les Grecs et les Romains une façon de conjurer le sort. Les Gaulois avaient une réputation de terribles guerriers. Aussi furent-ils très tôt engagés comme mercenaires par les Carthaginois, les tyrans de Sicile, les cités grecques puis par les Romains eux-mêmes. César conquiert ainsi la Gaule autant avec les auxiliaires gaulois, mis à sa disposition par certaines cités, qu'avec les légionnaires, qui demeuraient en nombre limité.

La réputation de bravoure des Gaulois était méritée. Ils la devaient, entre autres, à leurs croyances religieuses. Les druides avaient prôné le dogme de l'immortalité de l'âme et de sa réincarnation perpétuelle, en prenant soin de préciser que les guerriers mourant au champ d'honneur échappaient au cycle des vies et gagnaient la demeure des dieux. C'est pourquoi leurs compagnons n'enterraient pas les morts sur les champs de bataille, ils les abandonnaient aux vautours, censés conduire leur âme au paradis céleste.

Ces croyances étaient si ancrées chez eux que les plus intrépides guerriers combattaient nus, tétanisant leurs ennemis. C'est ce qui se produisit en 225 av. J.-C. à la bataille de Télamon en Italie. Dans les temps anciens, aux V^e et IV^e siècles av. J.-C., le guerrier



était une sorte de chevalier qui combattait debout sur un char tiré par deux chevaux, très rapide et léger. Deux servants d'armes l'accompagnaient, le conducteur du char et le porteur des lances. Cette formation était très efficace : les chars montaient au front quand l'ennemi ne les attendait pas puis retournaient rapidement derrière les fantassins de leur camp. Ce trio a perduré même quand l'usage des chars a cessé, au moment où ont commencé à s'affronter de fortes armées. Le combat demeurait l'affaire personnelle des chevaliers, les propriétaires des grandes



exploitations agricoles. Secondés par leur clientèle, ils pouvaient être des fantassins lourdement armés d'un encombrant bouclier, de lances et d'une épée d'estoc. Protégés par leur bouclier comme d'un rempart, ils jetaient toutes leurs armes de trait, puis fonçaient vers l'ennemi en brandissant une longue pique terminée par une sorte de baïonnette ; l'affrontement se terminait à l'épée. Les chevaliers pouvaient être aussi d'intrépides cavaliers, combattant toujours par trois : le maître, comme les combattants à char, montait vers l'ennemi puis revenait à l'arrière ; ses deux servants, en retrait, tenaient ses armes et, en cas de besoin, venaient le secourir. Ces cavaliers, très entraînés, pouvaient courir au côté de leur cheval pour se protéger, monter et descendre en pleine course. Cette tactique, qui fit gagner les Gaulois dans bien des batailles, leur fut empruntée par les Germains, qui les combattirent ainsi pour le compte de César.

L'efficacité des guerriers gaulois tenait aussi à leur armement, innovant et performant. Les forgerons gaulois, les meilleurs de l'Antiquité, inventèrent nombre d'armes qu'ils commercialisèrent dans toute l'Europe occidentale et particulièrement en Italie. C'était avant tout une épée d'une grande qualité, fabriquée par corroyage (assemblage de lingots de différentes duretés), qui était à la fois légère, souple et terriblement tranchante. Elle était maintenue à la taille par une ceinture équipée d'une chaînette en fer, dont la torsion particulière des maillons empêchait qu'elle n'entrave la marche ou la course. Il existait aussi de nombreuses armes de trait : javelots plus ou moins lourds équipés de pointe à larges ailettes favorisant le vol, flèches barbelées, frondes. Le grand bouclier rectangulaire pouvait couvrir presque en totalité le guerrier ; il était utilisé de façon statique ou pour former la tortue lors des sièges.

Cette technique, consistant pour un petit groupe d'hommes à se protéger totalement sur leurs flancs et au-dessus de leurs têtes par ces boucliers imbriqués, leur a été très tôt empruntée par les Romains. Les cavaliers, qui ne pouvaient se servir d'un bouclier ont été munis de cuirasses en cuir et, pour les plus riches, de cottes de mailles en fer. Encore une invention gauloise !

Les Gaulois ont pratiqué le mercenariat sur tous les bords de la Méditerranée, en Grèce, en Asie, en Egypte (jusqu'au pied des pyramides, sur lesquelles ils ont laissé une inscription en langue grecque) et en Afrique (*Salammbô* de Flaubert en donne une inoubliable description). Ces voyages ont nécessité des innovations importantes dans le domaine du transport. S'est ainsi développée une intense et créative charronnerie qui a produit chars de guerre, charrettes, chariots pour les hommes et les matières premières, largement diffusés en Italie.

Quel type d'agriculture pratiquaient-ils ?

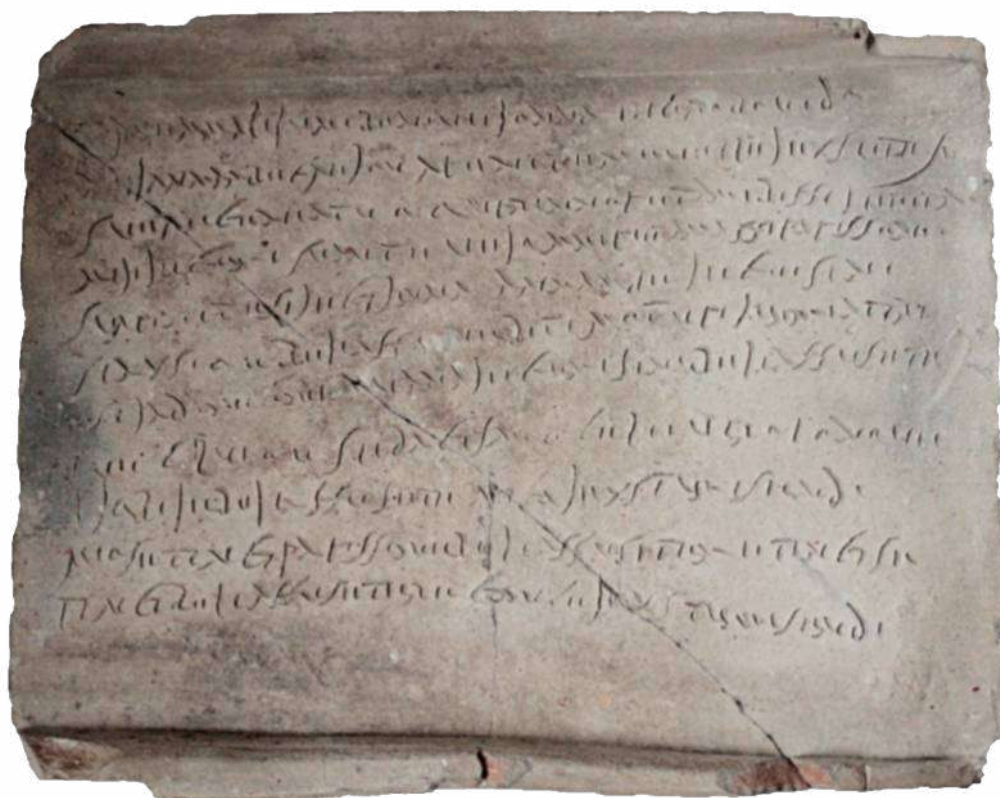
Selon leurs voisins grecs et romains, les Gaulois connaissaient une forte démographie. Non seulement leur agriculture permettait de nourrir cette nombreuse population mais elle autorisa, à partir du II^e siècle av. J.-C., l'exportation de viandes et d'animaux vers l'Italie. L'exploitation du sol était évidemment tributaire du sous-sol et du relief. Les plaines alluviales, les plateaux limoneux étaient voués à des cultures qui devinrent de plus en plus performantes. Le marnage avait rendu fertiles les limons ; les amendements, tels que la fumure, augmentèrent les rendements. Les plantes cultivées étaient les céréales (engrain, amidonnier, épeautre, froment, orge, avoine et millet), les légumineuses (lentille, pois, féverole, ers, vesce) pour la nourriture des hommes et des animaux, le lin et le chanvre pour le tissage et la confection des cordages.

La présence de forgerons et de charrons améliora largement l'outillage, dont les types et les formes ont été fixés à cette époque : bêche, soc, râteau, houe, faux, faucille, etc. D'importantes inventions sont apparues : araire tracté par une ou plusieurs paires de bœufs,

roue à rayons avec bandage de fer, moissonneuse (benne poussée par des bœufs, ouverte à l'avant et munie d'une lame armée de dents pour couper les épis). Ces cultures nécessitaient une main-d'œuvre abondante : paysans libres, mais aussi esclaves et sortes de serfs (hommes libres, accablés de dettes, qui se sont donnés à un patron). Les femmes et leur rôle fondamental dans les travaux des champs firent l'admiration de l'historien et voyageur Poseidonios.

L'élevage occupait une place aussi importante que la culture des sols. Là encore, cette activité dépendait directement des ressources locales. Les meilleures terres étaient données aux bovidés, en alternance avec les cultures. Les plus arides, au relief accentué, convenaient aux moutons et aux caprins. Les forêts et garennes étaient utilisées pour les porcins. Mais les volailles faisaient aussi l'objet d'un élevage intensif, à proximité des fermes. Les Gaulois étaient de grands éleveurs et experts en sélection et en croisement de chevaux, ânes, mules et surtout de chiens, dont ils ont créé de nombreuses races, certaines (lévriers, chiens de berger) prisées par leurs voisins.





Quelles langues parlaient-ils ?

Les Gaulois parlaient le gaulois. Cette généralité convient d'être nuancée. César, dans sa *Guerre des Gaules*, signale que Celtes, Belges et Aquitains ne parlaient pas exactement la même langue. Strabon, dans sa *Géographie*, précise que les Aquitains « *forment un ensemble absolument à part, notamment en raison de sa langue* ». Il faut en conclure qu'il existait des dialectes dont la persistance était entretenue par l'interdiction de l'écriture imposée par les druides. Cependant, ces différences, essentiellement lexicales, n'empêchaient pas les Gaulois, même ceux des origines géographiques les plus éloignées, de se comprendre entre eux. A cela deux raisons : l'éducation, entièrement prise en charge par les druides, concourait à une unification de la langue ; les assemblées de type confédéral, voire « national » (le Conseil de toute la Gaule), obligeaient les délégués venus des régions les plus lointaines à parler un langage compréhensible par tous. Les acteurs de la lutte contre les légions de César, Vercingétorix par exemple, se déplacent dans tout le pays, s'adressent à tous et sont compris d'eux.

Les linguistes situent le gaulois dans la famille dite « indo-européenne » et dans le groupe « celtique continental » auprès du celtibère, parlé dans les derniers siècles précédant notre ère au centre de l'Espagne, et du lépontique, pratiqué à la même époque par des peuples d'Italie du Nord. Le gaulois présente d'évidentes similarités avec le latin dans le vocabulaire et les consonances des mots, si bien que les linguistes ont longtemps parlé d'« italo-celtique ». Il entretient aussi une parenté avec le germanique. La langue gauloise n'a livré que très peu d'écrits (pour la raison évoquée précédemment), textes tardifs, très courts et le plus souvent de nature commerciale ou funéraire. Il est donc difficile d'étudier la syntaxe à partir de tels documents, d'autant qu'il nous manque une « pierre de Rosette » qui nous donnerait dans une autre langue la traduction d'un texte gaulois. Néanmoins, l'étude du gaulois a considérablement progressé au cours du dernier siècle.

Les noms, comme dans la plupart des langues indo-européennes, se déclinaient : leur terminaison indiquait s'ils étaient sujet (nominatif), complément d'objet (accusatif), complément du nom (génitif), complément d'attribution (datif). Il est probable qu'il existait au moins deux autres cas : le locatif et l'instrumental. L'existence d'un ablatif et d'un vocatif n'est pas assurée. Comme en latin, il existait plusieurs déclinaisons ; on en distingue quatre, en fonction des terminaisons de mot. Les conjugaisons sont moins bien connues : les trois personnes du singulier et du pluriel existaient ; quelques temps et modes ont été reconnus, le présent, le futur, le prétérit et l'indicatif, le subjonctif, l'optatif et l'impératif.

La langue gauloise a laissé de nombreuses traces dans d'autres langues et particulièrement dans la nôtre. Le latin a fonctionné aussi comme un conservatoire de mots gaulois : outils, véhicules, plantes issus de Gaule ont été apportés en Italie en même temps que leurs noms : *corma* (bière), *caracalla* (long manteau à capuche et manches, à l'origine du surnom de l'empereur), *galba* (gras), *gladius* (épée), *lancea* (lance), *lanea* (manteau), etc. La langue française possède de nombreux mots directement issus du gaulois : alouette, ardoise, auvent, bec, béret, bille, borne, bouleau, caillou, char, charpente, chemin, chêne, gober, jante, jambe, lieue, mouton, talus, trogne, truand, vassal, etc. Mais ce sont surtout les parlers régionaux qui abondaient de mots d'origine gauloise : ils concernent surtout la nature, les plantes, les techniques agricoles, l'univers rural.

QUELLE TUILE ! En haut : tuile inscrite en cursive latine et langue gauloise, trouvée à Châteaubateau (Seine-et-Marne) en 1997, seconde moitié du II^e-fin du III^e siècle. Il s'agit de l'un des rares documents en langue gauloise trouvés dans le nord de la France. Page de droite : le sanctuaire gallo-romain de Sanxay (Vienne), occupé du I^{er} au IV^e siècle de notre ère.

Quelle religion pratiquaient-ils ?

« **T**oute la nation gauloise est adonnée aux pratiques religieuses. » C'est par ces mots que César introduit un petit chapitre consacré à la religion des Gaulois : des extraits sans grande cohérence, qu'il tire d'une étude de Poseidonios.

Grâce au géographe Strabon et à Diodore de Sicile, qui ont puisé à la même source, et aux importantes découvertes archéologiques de ces dernières années, il est possible de reconstituer en partie la religion gauloise au I^{er} siècle av. J.-C.

Les druides ont joué un rôle capital : ils ont réformé de fond en comble les cultes anciens des temps néolithiques, voués à des divinités fondamentales (la fertilité) ou à des phénomènes naturels (sources, roches, etc.). Les druides n'étaient nullement des magiciens ou des sorciers mais de grands sages, comme il en est apparu sur tous les confins de la Méditerranée et du monde eurasiatique, au début du I^{er} millénaire av. J.-C. Ils sont, selon les premiers historiens grecs de la philosophie au III^e siècle av. J.-C., les équivalents des plus anciens philosophes grecs, des mages en Perse, des Chaldéens chez les Assyriens, des chamanes chez les Bactriens, ou des « gymnosophistes » (brahmanes philosophes) en Inde. Les Grecs connaissaient l'existence des druides en Gaule sans doute depuis la fondation de Marseille. Le nom « druide » signifie « celui qui voit, qui sait, avec une puissance supérieure » ; il est l'équivalent du mot grec *philosophos*, inventé par Pythagore pour qualifier son activité. Or, précisément, les Grecs n'ont cessé de comparer les druides aux pythagoriciens, les disciples du premier grand philosophe. Comme Pythagore, les druides prônaient l'éthique et une philosophie de l'action, c'est-à-dire soucieuse de la société des hommes ; ils interdisaient l'usage de l'écriture pour que le savoir ne tombe pas aux mains d'individus mal intentionnés ; ils se réunissaient régulièrement en sorte de conclaves où leur savoir était mis en commun ; enfin ils avaient à cœur d'instruire les plus jeunes. Ils se vêtaient aussi d'une grande toge blanche et se souciaient de la pureté de leur âme

et de leur corps. Ces similarités étaient si évidentes que les premiers historiens de la philosophie disputaient pour savoir si Pythagore était venu en Gaule à l'école des druides ou si c'était le contraire.

Les druides sont sans doute apparus à la cour des chefs des petites communautés à l'âge du bronze et au premier âge du fer, alors que l'aristocratie guerrière régnait partout. Ils se sont imposés par des aptitudes intellectuelles qu'ils ont mises au service des princes, en matière de divination notamment. L'observation des astres et de la nature les a peu à peu transformés en savants en toutes matières. Leur savoir impressionnant en faisait des êtres respectés par toute la population qui en fait très tôt des juges indépendants du pouvoir politique. Il leur a donc été aisé de se livrer à leur philosophie de l'action dans deux directions, la religion et la politique. Le mal de ces sociétés archaïques était la violence guerrière, néfaste parce qu'elle s'exerçait aussi sur les plus faibles des membres de la communauté, qui avaient à charge de la nourrir ; il fallait la réduire, la canaliser. Seules les nouvelles croyances religieuses que les druides diffusèrent pouvaient renverser l'ordre des valeurs.

Les druides instaurèrent un nouveau panthéon, miroir de la société idéale à laquelle ils aspiraient. Ce sont quelques dieux – César en cite six – qui ont tous la particularité d'être bénéfiques aux hommes et de flatter chez eux ce qu'ils ont de meilleur. La figure dominante est non pas Jupiter (ou son équivalent gaulois, car César ne donne de ces noms de divinités que leur traduction latine) mais Mercure, inventeur de tous les arts, favorable au commerce et à la finance. Dans cette hiérarchie, les suivants sont Apollon, « qui guérit les maladies », Minerve, « qui enseigne les principes des métiers et des arts », Jupiter, « qui possède l'empire des choses célestes », Mars, « qui préside aux guerres ». Le dernier

est l'équivalent de Dis Pater (soit Pluton), qui règne sur les enfers ; il est considéré comme le père de tous les Gaulois.

Cette révolution dans les choses divines et dans le culte a été rendue acceptable parce qu'elle s'inscrivait dans une nouvelle conception de l'au-delà, de l'univers et de ses rapports avec l'homme. Les druides déclarèrent que les hommes possèdent une âme, immortelle et qui se réincarne dans des vies successives par l'intermédiaire de Dis Pater. Pour accéder au paradis céleste, les hommes devaient obéir à trois commandements : « *Honorer les dieux, ne rien faire de mal et s'exercer au courage.* » Les druides offrirent aux hommes les moyens matériels d'accomplir la purification de leur âme : ils conçurent un culte unifié, un véritable culte d'Etat, semblable à celui qui existait alors à Rome. Dès la fin du IV^e siècle av. J.-C. apparurent de grands sanctuaires, très comparables à ceux de la Grèce et du Latium : grandes enceintes quadrangulaires dont le centre était occupé par un bois sacré (arbre ou bosquet) tout près d'un autel couvert. Là se déroulaient des cérémonies religieuses rythmées par la vie de la cité et accompagnant les grands événements : les déclarations de guerre, les victoires, etc. Les participants au culte étaient des citoyens qui, sous l'égide des druides, offraient aux dieux le produit de leur travail : offrandes de céréales et d'animaux domestiques de la part des paysans ; armes et butin pris aux ennemis de la part des guerriers. Le sacrifice humain qu'évoque César ne fut en réalité que la peine capitale ritualisée ; les traces n'en ont jamais été retrouvées sur les sanctuaires fouillés ces cinquante dernières années. La seule différence notable avec le monde gréco-romain est l'absence d'un temple conçu comme la demeure de la divinité, les druides interdisant la représentation anthropomorphe de celle-ci.





Quel était leur régime alimentaire ?

Les archéologues ont étudié de nombreux squelettes, d'innombrables dépotoirs sur les habitats (leurs poubelles), qui renseignent précisément sur le mode de vie et l'état sanitaire des Gaulois. Il apparaît que dans toutes les régions de la Gaule, la nourriture a été relativement abondante et souvent de qualité. La dentition des individus le prouve ainsi que l'examen des os, qui ne mettent pas en évidence de fréquentes carences alimentaires.

Les repas occupaient une place majeure dans la vie sociale et religieuse des Gaulois. Le banquet est le moment fort des relations entre les hommes et entre eux et leurs dieux. S'asseoir à la même table, c'est se faire reconnaître comme un égal, même si une stricte hiérarchie régleme la place de chacun, ainsi que sa part aux morceaux de viande noble. On connaît surtout le banquet des guerriers dont Poseidonios a fait une description haute en couleur : les guerriers s'y comportent exactement comme les chevaliers du Moyen Âge ; ils viennent en armes avec leurs servants, s'affrontent oralement au sujet de leurs actes de bravoure et le repas se termine par des tournois qui peuvent se solder par la mort de l'un des concurrents. C'est par le banquet que les Grecs (les Phocéens de Marseille) ont pu pénétrer dans les communautés gauloises : ils ont appris à leurs édiles de nouvelles manières de s'enivrer avec du vin méditerranéen consommé dans la vaisselle prestigieuse qui l'accompagnait (cratère, hydrie, œnochoé, coupe, filtre, etc.). Dans ces repas comme dans ceux qui suivaient les sacrifices, la nourriture était de grande qualité (viandes de

bœuf, meilleurs morceaux du porc et du mouton qui étaient grillés, rôtis ou bouillis). Une partie de ces viandes était salée : le sel pouvait être produit loin des côtes à partir d'une saumure transportée puis grillée dans des ateliers locaux.

La nourriture était moins variée dans les classes inférieures, cependant la viande de porc, de mouton, de volaille et le poisson étaient toujours présents. L'accompagnement consistait en céréales essentiellement (pain, bouillies, gruau, galettes), en légumineuses (lentilles, pois) et en graines, et probablement en salades d'herbes poussant naturellement (le cumin notamment). Le laitage, sous la forme de fromage et de beurre, occupait une place importante. Les fruits étaient peu variés, provenant d'espèces encore sauvages (noyer, noisetier, châtaigner, vigne). Le miel était très employé, notamment dans les boissons. Ces dernières étaient variées : différentes sortes de bières aromatisées, cervesoie, hydromel et vin d'importation pour les plus riches.

COCHON QUI RIT En haut : élevage de cochons dans Le Village gaulois-L'Archéosite à Rieux-Volvestre (Haute-Garonne). Contrairement à l'image d'un Obélix se nourrissant exclusivement de sanglier, les Gaulois avaient une alimentation variée et pratiquaient plus l'agriculture et l'élevage que la chasse.

Page de droite : guerrier gaulois avec ceinture porte-épée, casque et torse, sculpture illyrienne en bronze, III^e siècle av. J.-C. (Berlin, Staatliche Museen zu Berlin, Antikensammlung).

Avaient-ils le sentiment de leur unité ?

L'idée d'une unité des Gaulois n'apparaît qu'au XIX^e siècle à la faveur du nationalisme ambiant. Elle est développée sur un mode négatif : c'est parce que les Gaulois se seraient livrés à des querelles intestines qu'ils auraient été vaincus par César. L'analyse avait une valeur pédagogique : les Français étaient appelés à ne pas suivre l'exemple funeste de leurs ancêtres. Mais elle n'avait aucune valeur historique. Les Gaulois, on l'a vu, se répartissaient en plusieurs dizaines de peuples dont les intérêts différaient, surtout dans les années qui précédèrent la conquête. Les peuples de l'est de la Gaule, autour des Eduens du Morvan, commerçant avec Rome depuis deux siècles, étaient favorables à une intégration dans son empire. Les peuples de l'ouest et du nord tenaient jalousement à leur indépendance. C'est en jouant avec cet antagonisme que les Romains ont pu faire de la Gaule une province. Les Gaulois ne partageaient donc pas tous le sentiment d'un destin commun.

Est-ce à dire que la Gaule n'est qu'une construction des historiens du XIX^e siècle ? La réponse à cette question est complexe. Nous avons vu que le système du patronat et de la clientèle s'étendait à tout le pays et qu'il existait une institution qui le matérialisait : le « Conseil de toute la Gaule ». Les Gaulois concevaient donc un espace politique commun, lieu de leur lutte pour l'hégémonie. Il avait été préparé dans les esprits de longue date par les druides, lesquels formaient une communauté unique qui s'étendait sur toute la Gaule : la qualité de druide s'acquerrait par une cooptation de toute la communauté ; les druides avaient à leur tête un chef à vie et se réunissaient chaque année. Il ne fait guère de doute que ce sont ces sages qui ont transmis aux hommes politiques leur mode de fonctionnement en même temps que le sentiment de leur unité par-delà les variétés de leurs peuples. Il est même possible qu'ils leur aient prêté leur lieu d'assemblée, le *locus consecratus* (le « lieu sacré ») qui faisait, près d'Orléans, office d'ombilic de la Gaule, puisqu'il se situait en son centre géométrique.

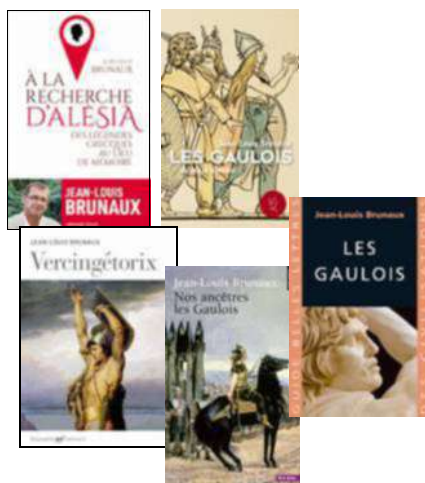
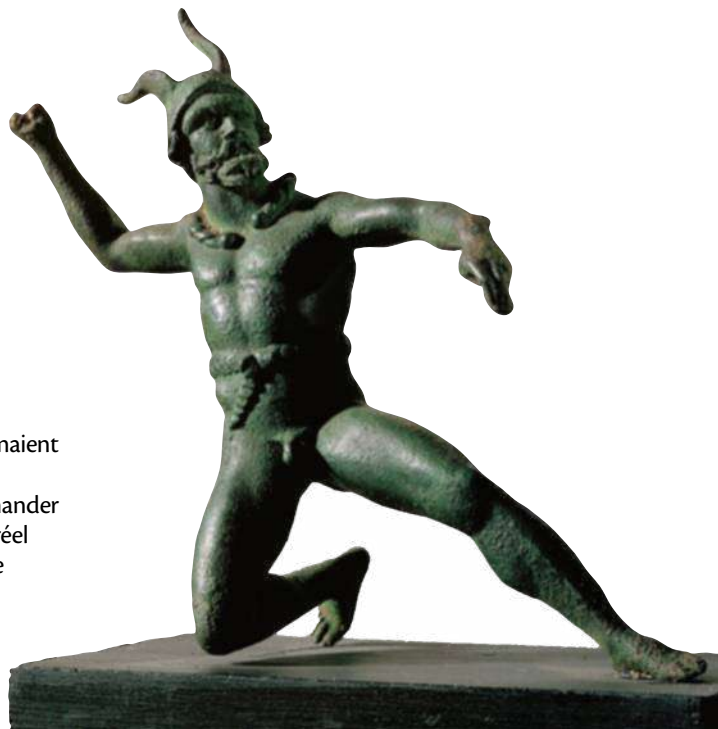
Pour autant, il serait très excessif de considérer que les Gaulois formaient une nation au sens moderne.

Il est plus intéressant de se demander s'il existait chez eux le sentiment réel d'une identité gauloise. César livre deux informations. La première, déjà citée, concerne Dis Pater. Il ne faut pas voir dans cette divinité un ancêtre mythique commun mais plutôt le maître des enfers, qui sélectionnait parmi les âmes celles qui étaient appelées à vivre une nouvelle existence. La transmigration des âmes était donc vécue comme un destin propre aux Gaulois. La seconde est livrée par le récit des différends entre Gaulois et Germains. Ces derniers franchissaient régulièrement le Rhin pour tenter de s'installer en Gaule ; ils étaient repoussés mais parfois aussi associés à des entreprises guerrières. Les Gaulois appelaient alors toutes ces populations semi-nomades « *germani* » autrement dit « parents ». Mais ceux qui s'installèrent définitivement dans l'actuelle Belgique furent considérés par les autochtones de cette région comme des Gaulois à part entière, avec les mêmes droits et devoirs. Ainsi, en 52 av. J.-C., ces anciens Germains livrèrent eux aussi un contingent à l'armée nationale dite « de secours » qui devait délivrer Vercingétorix et

ses troupes à Alésia. Autrement dit, au I^{er} siècle av. J.-C., s'était institué un droit du sol. L'espace spirituel et politique de la Gaule faisait de tous ses habitants, quelle que soit leur origine, des Gaulois.

Mais la lecture de la littérature grecque et romaine nous apprend que ce sont peut-être surtout leurs voisins qui leur ont donné leur identité. Les Gaulois se sont tout d'abord désignés aux Grecs comme des *Celtas* (Celts) ; un ou deux siècles plus tard, leurs successeurs envahissant l'Italie du Nord se présentaient comme des *Galatas* (Galates), nom que les Romains interprétèrent par le nom d'ensemble de *Galli*, que les premiers finirent par adopter et qui donna notre mot « Gaulois ».

Archéologue spécialiste de la civilisation gauloise, Jean-Louis Brunaux est directeur de recherche au CNRS.



À LIRE de Jean-Louis Brunaux

A la recherche d'Alésia, Armand Colin, 320 pages, 21,90 €.
Les Gaulois. Vérités et légendes, Perrin, 306 pages, 13 €.
Vercingétorix, Gallimard, « NRF Biographies », 336 pages, 22 €.
Nos ancêtres les Gaulois, Seuil, « Points Histoire », 336 pages, 9 €.
Les Gaulois, Les Belles Lettres, 314 pages, 19 €.

Les meilleurs ennemis de Rome

Par Jean-Louis Voisin

Connus des Romains dès le V^e siècle av. J.-C.,
les Gaulois ne cessèrent depuis de représenter une
menace pour eux, jusqu'à leur soumission à César.



VOIE DOMITIENNE
Ruines du pont dit « romain »
de Saint-Thibéry (Hérault).
Daté du 1^{er} siècle, il se situait,
selon certains historiens,
sur la *via Domitia*, qui reliait
l'Italie à l'Espagne.

© ARNAUD SPANII/HEMIS.





Défaite romaine sur les bords de l'Allia, petit affluent du Tibre à une quinzaine de kilomètres en amont de Rome, prise de Rome : deux catastrophes pour la République romaine. En cette année 390 av. J.-C., les premiers contacts connus avec des Gaulois avaient été, c'est le moins que l'on puisse dire, rudes. Ils avaient laissé un souvenir si vif, si traumatisant qu'il alimentait encore des frayeurs romaines en 47-48 apr. J.-C., soit plus de quatre siècles plus tard !

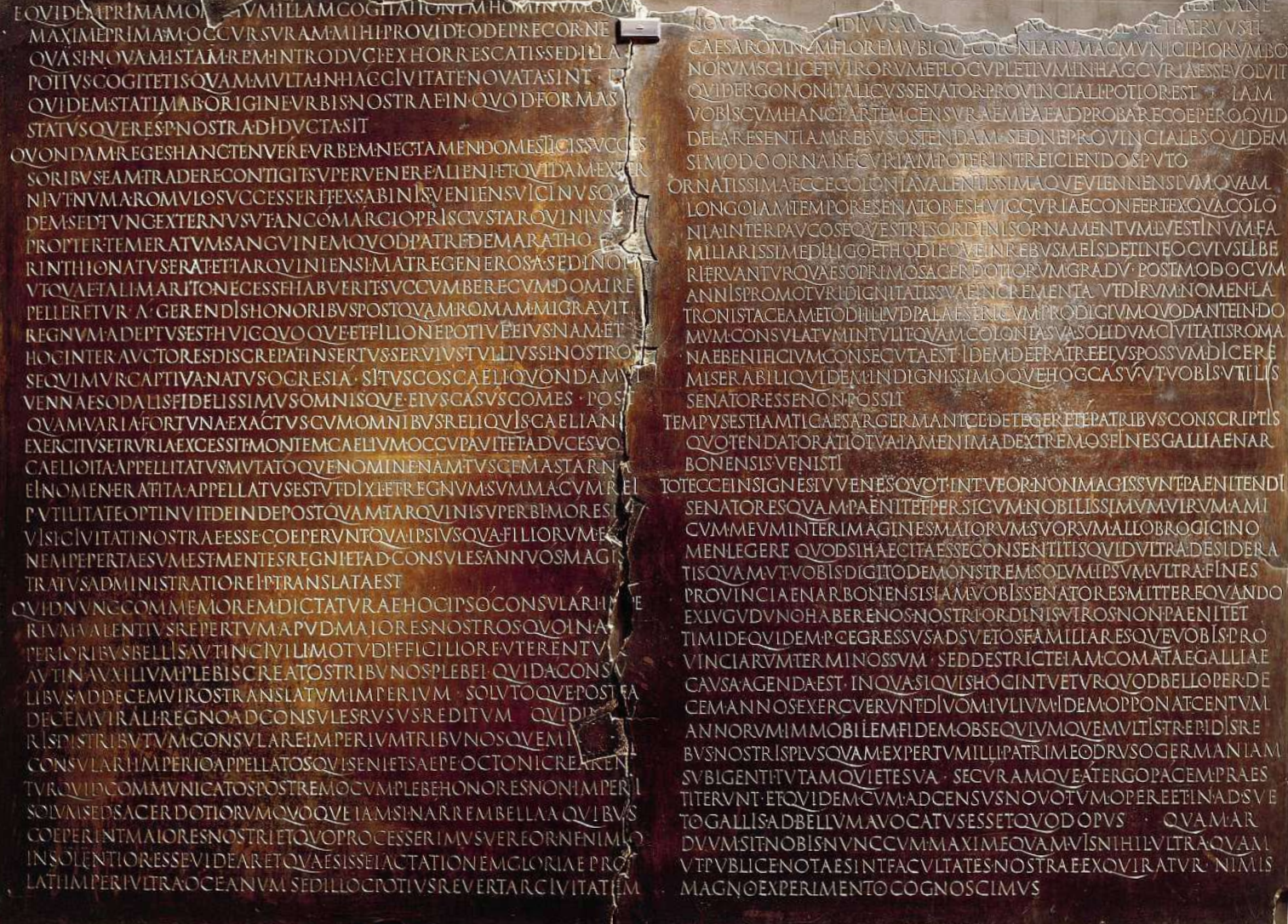
Alors que l'empereur Claude souhaitait, lors de sa censure, faire entrer des notables gaulois, citoyens romains, au sénat de Rome, des sénateurs protestèrent, indignés. Comment ! Introduire dans leur assemblée les descendants de ceux qui avaient non seulement massacré des légions mais tué, au pied du Capitole, un grand nombre de sénateurs ! C'était prostituer les insignes sénatoriaux, les ornements des magistrats ! Ils ne l'emportèrent pas ; le prince affirma que depuis la fin de la guerre des Gaules, en 51 av. J.-C., la paix était continue et fidèle, et que les Gaulois avaient fait leurs mœurs et coutumes de l'empire. Affirmation rapide : elle négligeait des révoltes et ne prenait en compte que les élites des peuples gaulois. Mais sa parole prévalut. Reste que le débat témoigne de ce que le sentiment anti-gaulois était, alors, encore vif, nourri de la peur d'un ennemi toujours perçu comme un barbare dans la mentalité collective.

Une peur qui se traduit par une expression militaire rare, utilisée seulement contre les peuples italiens qui enserraient Rome dans ses premiers temps, puis contre les Gaulois, le *tumultus*, dit ici *gallicus*. C'est un état critique causé par une attaque réelle ou imaginée de l'ennemi, une sorte de

mobilisation générale proclamée par le sénat. Tous les actes de la vie publique sont alors arrêtés et les citoyens, appelés sous les armes, troquent la toge, vêtement civil, contre le *sagum*, vêtement militaire. La première attestation d'un *tumultus gallicus* date de 332 av. J.-C. Partis en reconnaissance, des éclaireurs avaient rapporté que tout était calme chez les Gaulois. Une fausse nouvelle, pas trop étonnante.

Une menace permanente

Depuis le raid sur Rome, les Gaulois constituent un danger permanent pour les Romains. Originaires d'au-delà des Alpes, établis dès le début du Ve siècle av. J.-C. en Italie du Nord, dans la plaine padane, ces hommes, des guerriers, avaient très vite proposé leurs services comme alliés ou en tant que mercenaires (une activité où ils sont signalés en 480 av. J.-C. à Carthage !) aux cités étrusques, telles Volsinii, Clusium, Todi. Ils agissent en bandes indépendantes, se louent et lancent vers le sud des expéditions pour leur propre compte. En 367 ou 361 av. J.-C. (la date n'est pas assurée), certains campent à nouveau sur la voie Salaria, à moins de 5 km au nord de Rome. Un Gaulois gigantesque provoque les Romains et cherche un champion qu'il affronterait. Avec l'accord du général, le jeune Titus Manlius se dévoue. Tite-Live dépeint deux types de caractères et deux types de combats. Le Gaulois à l'air féroce et joyeux porte un vêtement bigarré, une armure peinte, incrustée d'or, saute, crie, chante et tire la langue par dérision, un détail qui a frappé les anciens, note Tite-Live. Le Romain, Titus Manlius, sobre, modeste, armé par ses pairs, ayant choisi un type d'épée pour se battre de près, est concentré



ÉGALITÉ DES DROITS Ci-dessus : la Table claudienne de Lyon, bronze, 48 apr. J.-C. (Lyon, musée Lugdunum). Trouvée sur la colline de la Croix-Rousse en 1528, elle reproduit le discours prononcé par l'empereur Claude en 48 apr. J.-C. devant le sénat de Rome. Face à l'hostilité des sénateurs, Claude avait pris le parti des notables gaulois qui réclamaient leur entrée au sénat romain. Page de gauche : *Galate mourant* (Rome, musée du Capitole). Copie romaine d'un original grec en bronze du III^e siècle av. J.-C.

sur le combat à venir. Il le remporte, coupe la tête de son ennemi, lui arrache son torque (collier du guerrier) qu'il passe à son cou : il portera désormais le surnom de « *Torquatus* ». Pour un Romain, le comportement du Gaulois est stupéfiant, incompréhensible. En réalité, il s'agirait d'une danse guerrière, comparable au haka maori que miment les rugbymans néo-zélandais avant un match. Le danger est écarté : les Gaulois se dirigent vers l'Apulie, peut-être en liaison avec Syracuse, dont le tyran, Denys, en utilise certains comme mercenaires.

Quelques années plus tard, en 350-349 av. J.-C., nouvelle alerte, nouveau raid gaulois, nouveau combat singulier. Cette fois, un corbeau en se posant sur le casque du Romain lui serait venu en aide. Battus, les Gaulois s'établissent sur les monts Albains, d'où ils pillent le Latium. Mais ils ne constituent plus la menace principale pour Rome, dont la puissance s'accroît et qui se heurte davantage aux Ombriens, aux Samnites, aux Etrusques inquiets de son expansion. Une alliance entre ces peuples se noue, à laquelle se joignent des Gaulois de la plaine padane. En 295 av. J.-C., la rencontre décisive a lieu à Sentinum, en Ombrie, sur le versant Adriatique. Rome l'emporte de peu : l'un des deux consuls s'offre lui-même à la mort pour renverser le cours de la bataille, qui s'annonçait perdue. Celle-ci a un retentissement international. Pour les Grecs, Rome appartient maintenant au monde des cités, comme les Hellènes, et comme eux,

elle combat les barbares incarnés par les Gaulois. Mieux, cette idée se retrouve dans la première moitié du II^e siècle av. J.-C., au fronton d'un temple élevé à proximité de Sentinum, celui de Civitalba. En terre cuite, des Gaulois reconnaissables à leur équipement militaire sont chassés par des divinités alors qu'ils osent piller un sanctuaire, Delphes, selon certains spécialistes, qu'ils avaient mis à sac en 279 av. J.-C.

Après Sentinum, le danger gaulois est-il écarté ? En 285 av. J.-C. près d'Arezzo, les Gaulois séjournent, installés dans la région d'Ancône, massacrent 13 000 soldats romains et leur chef, avant de subir eux-mêmes un désastre. Les survivants du peuple qui avait pris Rome sont cette fois chassés hors d'Italie. Sur leur ancien territoire, confisqué et distribué à des colons romains, Rome fonde, deux ans plus tard, Sena Gallica (aujourd'hui Senigallia), puis, en 268 av. J.-C., Ariminum (Rimini) plus au nord, toujours sur la côte Adriatique, qui tient en respect les Gaulois. Entre les deux villes, la région annexée prend le nom d'*Ager Gallicus* (« pays gaulois »). La même année 283 av. J.-C. connaît une autre victoire romaine : la destruction d'une armée de Gaulois boïens, un peuple celtique aux multiples ramifications, dont celle installée dans l'actuelle Emilie-Romagne, renforcée par des forces étrusques, sur les bords du lac Vadimon (l'actuel lac de Bassano), à moins d'une centaine de kilomètres au nord de Rome.



PÉRIL EN LA DEMEURE
Ci-contre : installés en Italie du Nord dès le V^e siècle av. J.-C., des peuples gaulois se lancent dans des expéditions vers le sud à partir du début du IV^e siècle av. J.-C. et prennent Rome en 390 av. J.-C. Deux siècles plus tard, les Romains parviendront à se rendre maîtres de la Gaule cisalpine. Page de droite : *Le Gaulois captif*, bronze, I^{er} siècle av. J.-C. (Arles, musée départemental Arles antique).

Rassurés sur le front nord, qui contient les Celtes d'Italie dans la plaine padane, les Romains peuvent se tourner vers le sud de l'Italie où débarque le roi d'Épire, Pyrrhus.

Des siècles d'affrontements

Au cours de ces siècles d'affrontements, les Romains élaboreront des représentations des Gaulois que, plus tard, voyageurs grecs et commerçants romains en pays gaulois enrichiront. S'agit-il de simples clichés ressassés et recopiés à satiété par des auteurs à l'expérience livresque ? Est-ce le témoignage d'observateurs qui souvent se sont aventurés en terres gauloises ? Ou un peu des deux, pour conforter le lecteur romain ou grec dans des idées toutes faites et gratifiantes, à savoir qu'il est un civilisé face à des barbares exotiques ? Toujours est-il que Polybe (v. 208-v. 126 av. J.-C.), Poseidonios d'Apamée (v. 130-v. 40 av. J.-C.), Diodore de Sicile (v. 90-v. 30 av. J.-C.), Strabon (v. 64 av. J.-C.-v. 24 apr. J.-C.), sans oublier naturellement César, dont le *De Bello Gallico* reste la source essentielle sur la Gaule et les Gaulois de l'époque de la conquête, décrivent presque de façon identique les caractères des Gaulois. Type physique ? Celui véhiculé par l'art hellénistique, en particulier celui de Pergame, qui célèbre les victoires (v. 237 av. J.-C.) d'Attale I^{er} remportées sur les Celtes galates qui avaient mené un raid jusqu'en Asie Mineure : grand, chevelu, moustachu, peau blanche. Portrait moral ? Le Gaulois est bavard, éloquent, changeant, parlant haut, spontané, querelleur, aime la guerre, où il est brave, et le vin, où il ne connaît pas de limites ; il est sociable, plutôt coquet, porte des vêtements colorés et des pantalons longs, mange assis lors de banquets au rôle social important ; il a de la mémoire et peut être éduqué malgré son indiscipline légendaire et sa barbarie notoire : il coupe les têtes de ses ennemis, les suspend à l'encolure des chevaux, les cloue aux entrées des maisons et il pratique des sacrifices humains. Son pays immense, mal connu, ne vaut pas mieux pour un Romain : des forêts, des rivages inhospitaliers, des cieux gris, des landes, des froids trop rudes pour l'olivier ; bref, un monde inquiétant.

Dans le sillage de Pyrrhus, survient la première guerre punique (264-241 av. J.-C.), la guerre de Rome contre Carthage, qui pour l'essentiel se déroule en Sicile. Pourquoi la signaler ? Parce que des Gaulois, de Gaule vraisemblablement, servent, avec des Ligures, comme mercenaires du côté de Carthage. Une partie d'entre eux animera en Afrique la révolte des mercenaires (241-238 av. J.-C.), l'épisode que Flaubert mettra en scène dans son roman *Salammbô*. Pendant qu'en Sicile et en Sardaigne se met en place une forme de domination nouvelle confiée à un magistrat, le gouvernement provincial, les Boïens s'agitent à nouveau en 236 av. J.-C. et atteignent Ariminum depuis la plaine du Pô. Pour Rome, une menace à éliminer, d'autant que ces Gaulois, renforcés par les Insubres (dans l'actuelle Lombardie), convainquent, en 232 av. J.-C., des Gaulois transalpins, les Gésates, qui vivent dans l'actuel Valais, de participer à une expédition contre Rome. Ils réunissent 50 000 fantassins et 20 000 cavaliers. A Rome, l'inquiétude règne. Les dieux nous ont-ils abandonnés ? On recherche donc les rites religieux mal accomplis. Et pour expier, on se livre à un rituel exceptionnel : on ensevelit vivants un couple de Grecs et un couple de Gaulois au forum Boarium, près du Tibre. Rituel nouveau ou résurgence d'un antique sacrifice ? Et pourquoi des Grecs ? On hésite. Toujours est-il qu'en 216 av. J.-C., puis en 113 av. J.-C., cette pratique sera reprise. A chaque fois, la menace gauloise sera présente. Parallèlement, les Romains se préparent : avec leurs alliés, ils disposent d'une armée forte de 80 000 hommes. En 225 av. J.-C., au cap Tèlamon, au sud de la Toscane, près de Grosseto, les Gaulois, encombrés par leurs chariots et par le butin, sont défaits : 40 000 tués, 10 000 prisonniers. Mais l'affaire a longtemps été indécise : les fils de la Louve, raconte Polybe, furent un moment effrayés par « les clameurs guerrières » et par les premières lignes des Gésates, « guerriers nus, hommes d'une stature exceptionnelle, parés de bracelets et de colliers d'or ». Trois ans plus tard, c'est au tour des Insubres d'être battus à Clastidium, sur la rive droite du Pô. Reste à pacifier la région au-delà du fleuve : deux



colonies sont implantées, Crémone et Plaisance, tournées contre le danger qui vient du nord.

Le danger se concrétise en 217 av. J.-C. dans la plaine du Pô. Il n'est pas gaulois, mais carthaginois : c'est Hannibal. Des Gaulois d'au-delà des Alpes (la Gaule « ultérieure » ou « transalpine ») et une partie des Gaulois d'Italie ont rallié le Punique, à qui ils servent de piétaille. Cavaliers et fantassins gaulois sont présents à Trasimène (217 av. J.-C.), à Cannes (216 av. J.-C.). D'autres accueillent et guident Hasdrubal, le frère d'Hannibal, qui après avoir traversé les Alpes passe lui aussi par la plaine du Pô, et le soutiennent jusqu'à sa défaite du Métaure, en 207 av. J.-C., où ils laissent passer l'occasion de détruire l'armée romaine. A Zama, en Afrique, Hannibal est vaincu par plus grand que lui, Publius Scipion, qui y gagne le surnom d'« Africain ».

Pourtant un officier punique, Hamilcar, continue le combat dans la plaine du Pô avec l'aide de Gaulois insubres et boïens. Ce n'est qu'en 190 av. J.-C., après de dures campagnes militaires, que ces deux peuples gaulois, qui ont mis à sac Plaisance, font soumission. Immédiatement, Rome prolonge les succès militaires par des réalisations matérielles. En 189 av. J.-C., Bologne, capitale des Boïens, devient colonie latine ; en 187 av. J.-C., la *via Aemilia* est achevée entre Rimini et Plaisance tandis que la *via Flaminia* relie Arezzo à Bologne. Dorénavant, la Gaule « cisalpine », d'abord province, vers 80 av. J.-C., limitée par une petite rivière au sud, le Rubicon, est solidement arrimée à l'Italie, dont elle fera partie en 42 av. J.-C. Dès le milieu du I^{er} siècle av. J.-C., elle est appelée *Gallia togata*, « la Gaule en toge », tant l'intégration des populations aux valeurs romaines y est intense.

Pendant la deuxième guerre punique, Rome a pris pied dans la péninsule Ibérique, où elle a remplacé les Carthaginois. Deux nouvelles provinces y sont créées en 197 av. J.-C., l'Hispanie citérieure et l'Hispanie ultérieure, qui longent les côtes orientale et méridionale de la péninsule, de Barcelone jusqu'au-delà du Guadalquivir. Entre ces nouvelles conquêtes et l'Italie, la mer, qui n'est pas empruntée l'hiver. Quant à la route terrestre, elle est contrôlée par des peuples guerriers celto-ligures. Ils menacent périodiquement les magistrats et commerçants romains qui se rendent en Espagne ; ils mettent en danger la cité grecque de Marseille, fidèle alliée de Rome et plaque tournante du commerce vers le nord par la vallée du Rhône (en particulier celui du vin). Aussi, lorsque la cité phocéenne demande de l'aide contre les farouches Salluviens, chasseurs de têtes, Rome répond avec d'autant plus d'empressement que ses marchands sont installés dans la région, que des Romains y exploitent déjà la terre et que sa monnaie sert de référence. En 125 av. J.-C., ses troupes pénètrent en Gaule cisalpine.

En moins de dix ans, Rome neutralise les Salluviens, détruit leur *oppidum* d'Entremont, corrige les Voconces installés entre Durance et Isère, fonde le site d'Aquae Sextiae

(Aix-en-Provence) et y installe une garnison.

Plus au nord, elle renforce son alliance avec les Eduens, un peuple gaulois dont le cœur de la puissance se trouve au Morvan, à Bibracte, intervient militairement avec succès dans des circonstances obscures contre les Arvernes et contre les Allobroges, deux puissants peuples gaulois, le premier dominant le centre de la Gaule par le biais des peuples clients qui lui sont soumis, le second exerçant son pouvoir du lac Léman à l'Isère, avec à l'ouest le Rhône comme limite. Au sud, elle aménage une route, l'antique voie d'Héraclès, un chemin protohistorique, qui prend le nom de son constructeur Cneius Domitius Ahenobarbus pour s'appeler la *via Domitia* et qui reliera l'Espagne à l'Italie, fonde enfin la première colonie de droit romain en Gaule, Narbo Martius (Narbonne), capitale d'un immense territoire désormais soumis à Rome : il se déploie du lac Léman aux Pyrénées, de la Garonne au Var, laisse les Arvernes à l'extérieur mais intègre le domaine des Allobroges. Son statut divise les spécialistes, qui hésitent à lui donner le nom de province avant 74-72 av. J.-C., c'est-à-dire lorsque son gouverneur indélicat Marcus Fonteius sera défendu par Cicéron...

En cinquante ans, la Transalpine (appelée Narbonnaise à partir d'Auguste) s'est transformée sous l'influence romaine. Si l'on ne peut en mesurer que l'apparence – développement des centres commerciaux, transformation des villes telle Vienne, création d'autres comme Saint-Bertrand-de-Comminges, multiplication de la citoyenneté romaine parmi les élites indigènes – deux tests montrent que les Gaulois de Transalpine se sont accommodés de la présence romaine. Le premier date des années 110 av. J.-C. Des peuples germaniques, Cimbres, Teutons et Ambrons, associés à des Celtes, les Helvètes, envahissent la Gaule de 113 à 101 av. J.-C. Au fil de leurs déplacements erratiques, ils anéantissent près d'Orange deux armées romaines, pillent, tuent, avant d'être battus et exterminés par les légions romaines de Marius à Aix (102 av. J.-C.), puis à Verceil en Cisalpine (101 av. J.-C.). A l'exception des Volques tectosages de Toulouse qui massacrent les Romains de leur ville (elle sera reprise en 105 av. J.-C.), les populations indigènes ne mettent pas à profit ces désordres pour rejoindre les envahisseurs ou pour essayer de se rebeller. Deuxième test : il y eut quelques révoltes aux causes mal établies, vraisemblablement une fiscalité trop lourde, des gouverneurs avides, des dettes privées ou publiques trop importantes, des terres confisquées injustement, et peut-être aussi la nostalgie d'une identité perdue. Mais ces agitations, parfois violentes, se limitèrent toujours à un peuple, souvent celui des Allobroges, le plus remuant, sans jamais se répandre ailleurs.

La marche de César

En 58 av. J.-C., Caius Julius Caesar (Jules César), qui a été consul l'année précédente, peut prétendre à une fonction de proconsul, c'est-à-dire qu'il est prorogé hors de Rome dans sa



charge, avec son *imperium*, le droit de commandement civil et militaire. Il reçoit pour cinq ans la Gaule cisalpine et l'Illyrie, une région aux limites imprécises qui assure la jonction le long de la côte Adriatique entre la Cisalpine et la Macédoine. Elles peuvent servir de bases pour lancer des opérations militaires vers le Danube. Il a trois légions, le droit de choisir ses légats et de fonder des colonies. Brusquement, le gouverneur de la Gaule transalpine meurt. Le sénat la confie à César qui ne s'y attend pas, avec une légion supplémentaire. Au printemps 58 av. J.-C., César quitte Rome. Il n'y retournera pas avant le printemps 49 av. J.-C. ! Une autre histoire commence pour les Gaulois de la Gaule chevelue et pour Rome.

A marches forcées, César gagne en effet la Transalpine, Genève. Pourquoi ? Il a appris que le peuple des Helvètes souhaitait rejoindre les Santons (la Saintonge) en traversant sa province. Inadmissible. Autre solution : passer par le territoire des Eduens, « frères de même sang du peuple romain » depuis le II^e siècle av. J.-C., soit une alliance forte et solennelle. Ceux-ci demandent aussitôt l'aide de César, qui écrase les Helvètes près de Bibracte. Les députés de presque toute la Gaule prient alors le vainqueur de les protéger des violences du Germain Arioviste, lui aussi un « ami » du peuple romain. Echec des négociations, affrontement, défaite des Germains qui repassent le Rhin avant la fin de l'année 58 av. J.-C. Le protecteur des Gaulles a rempli sa mission ; il retourne tenir ses assises judiciaires et remplir ses charges administratives en Cisalpine. Normalement ses légions devraient regagner leurs quartiers d'hiver en Cisalpine et en Transalpine. Or elles cantonnent chez les Séquanes, rivaux des Eduens, qui occupent la Franche-Comté actuelle, et les deux légions supplémentaires que César avait levées à ses frais ne sont pas licenciées. Le protecteur des Gaulles serait-il devenu un conquérant potentiel ? C'est pendant l'hiver qu'il apprend que des peuples belges conspirent contre lui : ils supportent mal de voir une armée romaine hiverner dans leur pays et s'y implanter. La guerre des Gaules a commencé.

César a-t-il un plan global de conquête ? Voulait-il annexer ou coloniser, au sens moderne, la Gaule ? On peut en douter si

l'on examine les caractères assez simples de cette guerre. Ce n'est pas huit années de guerre continue car on ne combat pas de la fin du mois de septembre jusqu'au mois de mars ; ce n'est pas une guerre qui s'étend à toute la Gaule chevelue, même en 52 av. J.-C., mais une série de guerres régionales, année par année ; la supériorité militaire romaine est incontestable, des professionnels contre des amateurs, avec des réserves en hommes et en moyens très supérieures à celles des Gaulois, où chaque peuple aligne ses hommes et ses ressources locales, sans aucune stratégie commune à l'exception fugace de celle qu'aurait voulu imposer Vercingétorix ; en outre, entre peuples, à l'intérieur d'un même peuple, au sein des familles, s'affrontent partisans et adversaires de Rome, neutres, attentistes, rivalités sur lesquelles joue César, qui compte des alliés indéfectibles : les Rèmes (en Champagne) et les Lingons (autour de Langres). Ainsi, l'imposante armée gauloise de secours qui arrive à Alésia n'a pas de commandement unique, mais quatre chefs à qui sont adjoints des délégués des différents peuples afin de former un conseil chargé de la conduite des opérations !

Al l'approche de l'hiver 51-50 av. J.-C., si la guerre est achevée pour César dont le commandement doit se terminer, la Gaule n'est pas pacifiée. Elle est épuisée. César reste quelque temps en Gaule du Nord, autant pour jeter les bases d'une administration nouvelle que pour y éviter une renaissance du conflit, mais il est maintenant accaparé par la guerre civile pendant laquelle les Gaulles, loin de se révolter, lui enverront des troupes d'auxiliaires ! César a confiance dans les élites gauloises, qui seront des artisans très actifs pour intégrer leurs peuples à l'empire. En 46 av. J.-C., le vainqueur célèbre son triomphe sur les Gaulles, à l'issue duquel Vercingétorix est mis à mort. Le destin de la Gaule chevelue a basculé.

Toute la Gaule est occupée

De 48 à 27 av. J.-C., on note quelques agitations qui nécessitent l'intervention d'armées romaines en Aquitaine et dans les franges belgo-germaniques ; la fondation de trois colonies romaines, Lugdunum (Lyon), Noviodunum (Nyon) et Augusta Raurica (Augst), toutes trois pour prévenir la Transalpine et l'Italie contre des incursions germaniques ; la nomination de gouverneurs qui changent en fonction du vainqueur provisoire de la guerre civile. La victoire finale appartient à Auguste qui invente, en 27 av. J.-C., un nouveau régime, celui que nous appelons « empire ». Au conquérant succède un organisateur. A quatre reprises, Auguste séjourne en Gaule. Il y redéfinit le statut et les limites des provinces : la Transalpine devient la Narbonnaise, qui dépend du sénat ; la Chevelue est fractionnée en trois : Belgique, Lyonnaise et Aquitaine, toutes directement sous son autorité. Pour l'essentiel, les peuples gaulois sont conservés dans leur espace, transformé en *civitates* (cités) au statut différent selon leur attitude passée envers Rome et sans qu'il y ait une adéquation totale entre peuples et cités. Les plus puissants sont séparés de leurs vassaux, certaines cités sont fabriquées de toutes pièces et des déplacements de population

sont perceptibles. Une région demeure instable : la zone qui longe le Rhin. Des camps militaires y sont implantés. Avec raison : en 16 av. J.-C., des Germains traversent le Rhin, pénètrent en Gaule, massacrent entièrement une légion. La garde sur le Rhin devient une priorité militaire, soit pour être le bouclier des Gaules, soit pour servir de base à des expéditions outre-Rhin.

Parallèlement, Auguste et son adjoint et ami Agrippa organisent un réseau de routes à partir de Lyon, effectuent en 13 et en 12 av. J.-C. un recensement, « *une entreprise nouvelle et inhabituelle pour les Gaulois* », dira l'empereur Claude, ce qui provoque quelques troubles.

En quelques décennies, les grands *oppida*, ces villes fortifiées éloignées du modèle urbain méditerranéen, sont abandonnés pour des villes romaines bâties souvent à leur pied ou à proximité, près du nouveau réseau de communications adapté aux nouvelles conditions économiques. Ainsi, Autun remplace Bibracte. Dans ces agglomérations, l'écriture se développe, un genre de vie à la romaine, dont témoignent des bâtiments nouveaux, séduit non seulement les élites mais les artisans et les marchands gaulois, qui conservent leur savoir-faire dans les domaines où ils excellaient, une nouvelle religion publique s'y manifeste, qui parfois monumentalise d'anciens sanctuaires gaulois. À l'extérieur de ces villes, les fermes si caractéristiques des campagnes d'avant la guerre des Gaules s'estompent doucement au profit de la cadastration romaine et des *villae*, dont le plan s'adapte aux conditions locales. Quant aux paysans gaulois, ils continuent à faire l'admiration des agronomes romains par leurs inventions (tonneau, faux, charrue, marnage, herse, « moissonneuse », etc.) et par les perfectionnements qu'ils ajoutent aux apports romains, par exemple au travail du vin. Après le tumulte de la conquête, un autre monde plus paisible se forge, que troublent quelques accès de violences.

Deux épisodes retiennent avant tout l'attention : les soulèvements de 21 et de 70. Le premier a lieu sous Tibère. Deux chefs de qualité, eux-mêmes gratifiés de la citoyenneté romaine, le Trévire Julius Florus et l'Eduen Julius Sacrovir, poussent les cités de Gaule à se rebeller. « *Aucune cité, ou presque, affirme Tacite, ne fut à l'abri de cette révolte.* » Florus, battu par un détachement provenant des armées de Germanie, se suicide. Sacrovir, lui, occupe Autun, prend en otage « *les enfants des plus nobles des Gaules* » qui y étudiaient les arts libéraux, rassemble 40 000 hommes, y incorpore des gladiateurs formés dans la région et tente de barrer la route à deux légions venues de Germanie supérieure. Plus qu'une bataille, un massacre. Sacrovir se réfugie dans une *villa* où il se tue. Plus que la nostalgie d'une indépendance rêvée par des aristocrates souhaitant retrouver leur puissance, le déclenchement de cette révolte se trouverait dans des mesures fiscales de Tibère, ressenties comme une injustice et une perte de privilèges pour les cités qui en bénéficiaient.


Deuxième grande révolte, celle de 69-70. Une affaire embrouillée où se mêlent un putsch contre Néron, la guerre civile à Rome pour lui succéder, un illuminé, Maricc, inspiré par les dieux, qui se présente comme « *le libérateur des Gaules* », une

COURONNE DE CHÊNE
Ci-contre : buste d'Auguste, marbre, 19-18 av. J.-C. (Toulouse, musée Saint-Raymond).

Page de gauche : au printemps 58 av. J.-C., César se met en route pour empêcher les Helvètes de s'installer dans l'ouest de la Gaule. Après sa victoire en juin, plusieurs chefs gaulois viennent lui demander sa protection contre les Germains d'Arioviste. En septembre, il écrase son adversaire au sud de l'Alsace.

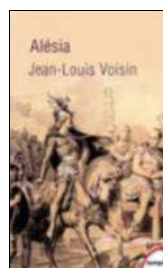


révolte militaire en Germanie, menée par un Batave citoyen romain et officier, Julius Civilis, et soutenue par une prophétesse, Velleda, des prophéties des druides qui annoncent la fin de l'empire et la victoire aux nations d'au-delà des Alpes, un trio de notables gaulois, tous citoyens romains, qui s'associent avec Civilis. Ils prennent Cologne, s'emparent de Mayence et de son camp de légion, font prêter aux soldats de quatre légions un serment de fidélité « *à l'empire des Gaules* » et tuent ceux qui refusent. Le dénouement est rapide. Si les insurgés remportent des victoires durant le premier semestre de l'année 70, la réaction de Vespasien, le nouvel empereur, est prompte et brutale : il envoie huit légions, qui rétablissent la situation par la diplomatie et par les armes sans pouvoir cependant éliminer les meneurs.

Devant la division des Gaulois, les Rèmes avaient convoqué à Reims une assemblée des cités gauloises « *pour délibérer en commun sur la question de savoir si l'on voulait la liberté ou la paix* », rapporte Tacite. Ce *concilium Galliae* se réunit sans la présence de l'autorité romaine. En mai, à la suite de débats animés où s'expriment les partisans des deux solutions, les peuples gaulois choisissent, « *au nom des Gaules* », de renoncer à leur indépendance et de rester dans la fidélité à Rome. Le sort de la rébellion est scellé. Les Gaules retrouvent la paix. Elle régnera jusqu'aux invasions du III^e siècle. 

Ancien membre de l'Ecole française de Rome, agrégé d'histoire, Jean-Louis Voisin est maître de conférences honoraire de l'université de Paris-Est-Créteil-Val-de-Marne.

À LIRE de Jean-Louis Voisin



Alésia, Perrin, « *Tempus* », 256 pages, 8 €.
Histoire romaine, avec Yann Le Bohec et Marcel Le Glay, PUF, « *Quadrige Manuels* », 672 pages, 19,90 €.

Par Alexandre Grandazzi

César Le Menteur magnifique

Dans ses *Commentaires sur la guerre des Gaules*, seule source directe rapportant ses exploits militaires en Gaule, César s'est fait maître de « l'art de la désinformation historique ».

EN COUVERTURE

76

HISTOIRE

Le nom de César est indissociable de celui de la Gaule : sans la Gaule, le nommé Caius Julius Caesar n'aurait été qu'un aristocrate romain parmi d'autres et, si doué était-il, il n'aurait tout simplement pas pu devenir César ; sans César, la Gaule ne serait pas devenue romaine tout entière si vite et à un degré si poussé, avec toutes les conséquences que cette transformation allait avoir pour l'histoire de l'Europe et du monde.

Le choix des Gaules

Mais comment César s'est-il résolu à tourner ses ambitions vers la Gaule, alors bien lointaine pour les Romains, et d'où étaient venus, trois siècles et demi auparavant, en 390 av. J.-C., des envahisseurs qui avaient réussi à les vaincre et même à occuper le sol sacré de Rome ? Alors le chef gaulois Brennus avait, disait-on, proclamé : « *Malheur aux vaincus !* » Ce ne serait certes pas la dernière invasion que devrait subir l'Italie : bien plus tard, quelques années à peine avant la naissance de César, d'autres peuplades, les Teutons et les Cimbres, qui étaient non pas des Gaulois mais des Germains, avaient tenté d'entrer à leur tour dans la péninsule. Mais, au cours de deux très grandes batailles livrées de part et d'autre des Alpes, dans la plaine d'Aix-en-Provence d'abord, en 102 av. J.-C., puis, l'année suivante, dans celle de Verceil, ils avaient été anéantis par les légions : le principal auteur de cette victoire décisive n'était autre que l'oncle de César, Marius, qui allait ensuite disputer le pouvoir suprême à Sylla tout au long d'une sanglante



DANS LA MÊLÉE

Ci-contre : *Les Gaulois attaquent les lignes romaines devant Alésia*, aquarelle de Peter Connolly, XX^e siècle (collection particulière). Page de droite : buste de César, marbre, I^{er} siècle av. J.-C. (Naples, Museo Archeologico Nazionale).

guerre civile, la première d'une longue série. La tradition familiale, si importante à Rome, poussait ainsi César à reprendre la posture de défenseur de Rome contre les Barbares.

Mais pourquoi ne pas s'être intéressé à l'Orient, théâtre des exploits fabuleux de cet Alexandre le Grand dont l'exemple obsède littéralement l'élite romaine de ce temps ? La réponse tient en un nom, celui de Pompée : ce dernier, qui a six ans de plus que César, est, en effet, paré d'une gloire militaire sans laquelle son cadet est condamné à rester un brillant second, lui qui se sent pourtant infiniment plus digne d'un destin d'exception. Et comme c'est en Orient, jusqu'à l'Arménie et au Caucase, que Pompée a mené ses légions, César sera, lui, le conquérant de cet extrême Occident qu'est alors la Gaule pour les Romains. Ou plutôt « les

Gauls », comme on dit à l'époque, tant est grande la diversité de cet ensemble.

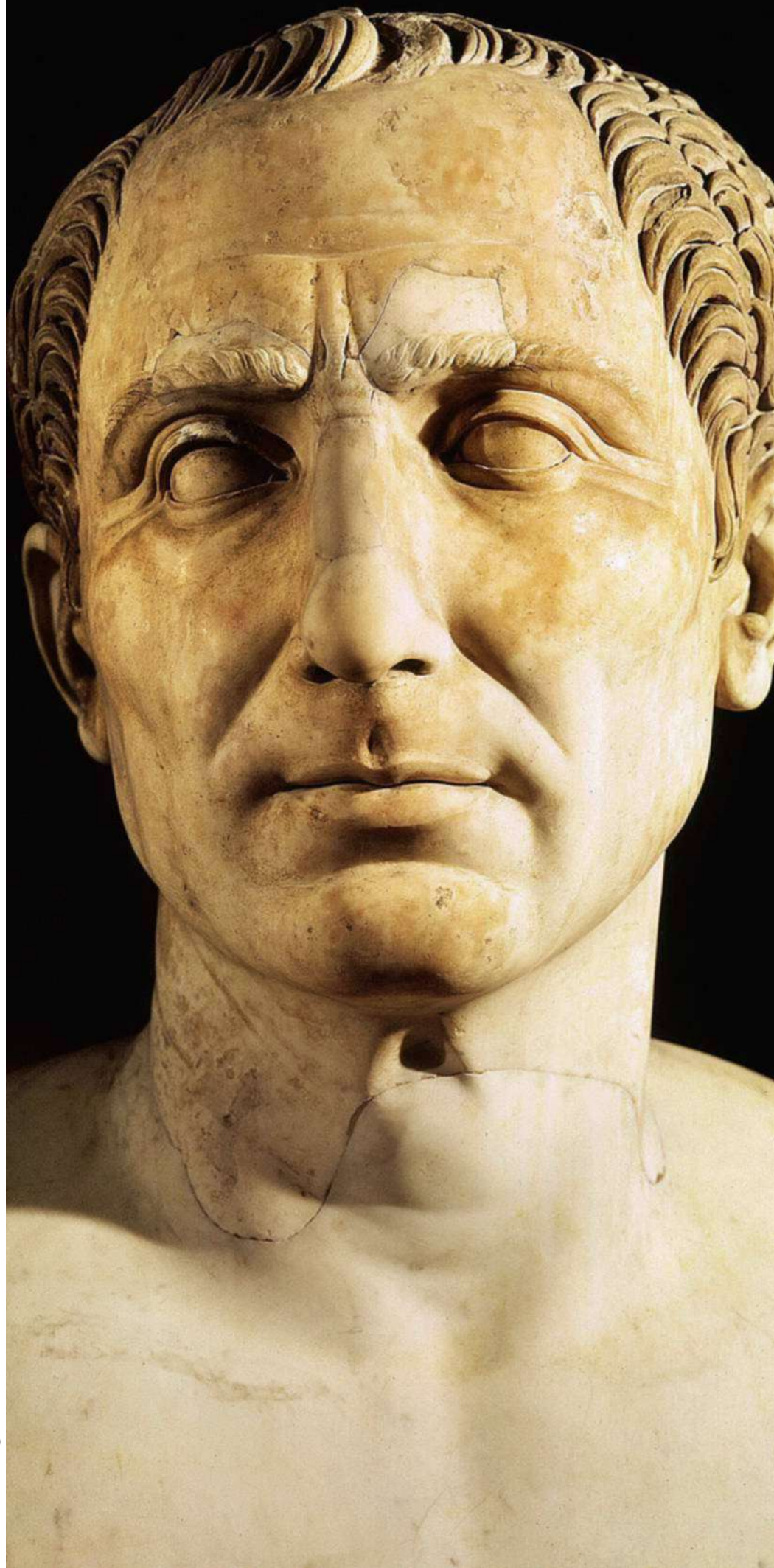
Si Narbonne, en effet, est la capitale d'un territoire qui est, de ce côté des Alpes, le seul à avoir déjà le statut d'une « *provincia* » régulièrement administrée par Rome et dont le nom se retrouvera dans celui de notre Provence, tout le reste est encore indépendant : non seulement la Gaule Aquitaine, qui borde l'océan, mais aussi la Gaule celtique, au centre ; puis, au nord, la Gaule Belgique, qui va jusqu'à la mer, en incluant la Belgique et les Pays-Bas actuels, et qui, à l'est, comprend toute la rive gauche du Rhin. Dans cet immense espace géographique vivent bien des peuples, dont les principaux – Arvernes, Eduens, Séquanes – ne cessent de rechercher, chacun pour soi, la suprématie sur les autres. Il ne manque

qu'une occasion à César pour déployer ses talents sur ce vaste théâtre.

En 59 av. J.-C., le voici qui, en tant que consul, réussit, grâce à l'appui de Crassus et de Pompée, ses associés dans ce qu'on appelle le triumvirat, à obtenir pour l'année suivante le gouvernement d'importants territoires soumis à Rome : outre l'Illyrie, correspondant à l'actuelle Albanie, la Croatie et une partie de la Macédoine, il se voit confier la Gaule cisalpine, c'est-à-dire la plaine du Pô, espace éminemment fertile en blé et en hommes ; lui est attribuée, également, cette Gaule transalpine dite aussi « narbonnaise », qui, outre le midi de la France actuelle, s'étend jusqu'à Toulouse à l'ouest et au lac Léman au nord. Pour le prochain proconsul, qui est, certes, depuis 63 av. J.-C. le grand pontife de Rome, mais qui n'a encore guère d'exploits militaires à son actif, cette mission marque la réalisation d'un objectif poursuivi depuis plusieurs années : dans ce régime oligarchique à base populiste que nous appelons la République romaine, en effet, il est crucial pour ceux qui tiennent les premiers rôles sur la scène politique de se voir confier par le peuple romain le gouvernement d'une « province », c'est-à-dire d'un territoire extérieur soumis à l'autorité de Rome, où ils pourront s'enrichir en contrôlant les impôts et trouver des occasions de gloire en déclenchant des opérations militaires contre les « barbares » limitrophes.

Voici donc désormais César à pied d'œuvre. Que connaît-il alors de la Gaule ? Il en a sans doute traversé, deux ans auparavant, la partie méridionale à l'occasion d'une mission en Espagne. Mais, surtout, il a lu le livre que son maître Poseidonios (v. 130-v. 40 av. J.-C.) avait écrit au retour d'un voyage fait dans les années 100 av. J.-C., de Marseille à la Gironde. Ce stoïcien, intéressé autant par la géographie que par ce que nous appelons aujourd'hui l'ethnographie, est le véritable Lévi-Strauss de l'Antiquité. Outre ces connaissances livresques, César va commencer sa carrière gauloise avec un atout de taille : l'amitié d'un grand notable éduen, le druide Divitiacos, venu plaider la cause de son peuple à Rome, où il a même été l'hôte de Cicéron ! Une fois rentré dans son pays, Divitiacos, devenu entre-temps le chef des Eduens, fera le choix de la collaboration avec

© PETER CONNOLLY/AKG-IMAGES © GIANNI DAGLI ORTI/AURIMAGES





l'occupant romain. Si César, qui connaît par Poseidonios le penchant atavique des Gaulois à la division, a tenu à se faire nommer gouverneur des territoires celtiques alors contrôlés par Rome, c'est qu'il sait que, de ce côté, la situation est de plus en plus instable. Et, sans avoir de plan préétabli, il est bien décidé à exploiter toute occasion qui se présentera : la guerre en Gaule doit lui ouvrir la route du pouvoir à Rome.

A marches forcées

Commencent alors, pour le général romain et ses légions, huit années d'expéditions militaires menées à marches forcées, de razzias implacables, de tractations secrètes préparant de brusques changements d'alliance, de manœuvres dilatoires suivies bientôt de raids dévastateurs, voire de massacres, de combats sans cesse recommencés, jusqu'à la victoire décisive, obtenue par un siège mémorable où l'impétuosité gauloise sera finalement domptée par la discipline et l'organisation romaines. César a été assurément un très grand chef de guerre, même s'il menait ce qu'on appellerait aujourd'hui une guerre asymétrique, puisque à son armée, permanente et professionnalisée par la longueur et la répétition des campagnes, les Gaulois n'opposèrent

jamais que des troupes recrutées selon les besoins du moment. Dans cette guerre gauloise qui durera presque dix ans, César s'est, pour ainsi dire, révélé à lui-même, comme ce sera le cas de Bonaparte lors de la première campagne d'Italie.

Mais comment faire la guerre en Gaule sans se faire oublier à Rome ? L'*imperator* va trouver une solution originale : au lieu de se contenter d'envoyer au seul sénat romain, comme c'était la règle, ses rapports de général en chef, il va les étoffer, les enjoliver, en faire de véritables récits qu'il fait copier et diffuser pour que chacun, dans le peuple romain, puisse en prendre connaissance et s'émerveiller de ses exploits. Un nouveau genre littéraire est né, les *Commentaires*, dans lesquels César se fait son propre historien. Aujourd'hui encore, ces *Commentaires sur la guerre des Gaules*, qu'il dicta à ses secrétaires à partir de notes préparatoires rédigées par son état-major, sont notre principale source d'information sur ces huit années ; c'est d'ailleurs l'ironie de l'Histoire que cet ouvrage, publié par celui qui allait la détruire, soit notre plus précieux document sur la civilisation celtique. Bien sûr, César, écrivain pressé s'il en fut, n'a pas fait œuvre originale : il s'est contenté, pour distraire ses lecteurs, de traduire des passages entiers de

Poseidonios. Mais c'est grâce à cette pratique du copier-coller que, sur des questions comme la géographie de la Gaule, l'histoire de son peuplement, la religion et les mœurs de ses habitants, leur armement et la structure sociale de leurs chefferies, ses *Commentaires* sont irremplaçables. Il s'agit cependant d'une œuvre qui ne peut pas être lue au premier degré, tant son auteur y est à la fois juge et partie. Certes, César évite, sauf exception, le mensonge caractérisé : il aurait trouvé dans ce cas des contradicteurs immédiats, ne serait-ce que parce que ses soldats revenaient à tour de rôle régulièrement en permission à Rome et que, là-bas, il était facile de les faire parler. Mais il ruse souvent avec la vérité, atténuant les échecs, car il y en eut, grossissant les succès, qui, longtemps, restèrent partiels et provisoires, se gardant bien de tout dire, notamment sur les collaborateurs qu'il pouvait avoir chez l'ennemi, ou sur les divisions qu'y provoquaient ses espions : constamment, il fait preuve d'un véritable « art de la déformation historique », selon l'heureuse expression (1953) du latiniste français Michel Rambaud.

L'écriture de l'histoire par César apparaît ainsi comme un « mentir-vrai » qui doit être déchiffré en tenant compte de tout ce que l'auteur des *Commentaires* n'a pas voulu dire ou a voulu cacher. En outre, l'archéologie contemporaine permet désormais, avec des découvertes parfois spectaculaires, de mieux comprendre le récit césarien : le lieu de plusieurs batailles décisives a été identifié, et, pour ne prendre que ces exemples, la localisation des sites de Gergovie, d'Alésia et d'Uxellodunum, respectivement au plateau de Mergogne, à Alise-Sainte-Reine et au Puy d'Issolud, se trouve maintenant définitivement confirmée. Ailleurs ont été découverts d'autres vestiges, comme ceux de camps des légions de César, à Mauchamp, dans l'Aisne, et aussi à Hermeskeil, près de Trèves, en Allemagne ; ou bien ceux de fortifications derrière lesquelles les indigènes tentèrent de résister à l'invasisseur, comme à Noviodunum, récemment identifié, près de Blois, à Neung-sur-Beuvron.

On comprend ainsi de mieux en mieux comment quelques dizaines de milliers de soldats romains, il est vrai surarmés et

surentraînés, ont pu faire la conquête d'un ensemble territorial nettement plus grand que la France actuelle. En 58 av. J.-C., c'est une migration de masse, projetée par les Helvètes, qui va provoquer l'intervention de César, officiellement demandée, grâce à Divitiacos, par les Eduens : ces derniers, alliés de longue date avec Rome, assurent efficacement l'approvisionnement des légions, que renforcent d'ores et déjà de forts contingents gaulois. Les Helvètes seront bientôt écrasés et renvoyés vers le plateau suisse, mais César ne quittera plus la Gaule ! Dès lors, il va endosser le rôle de protecteur des Gaulois, ce qui lui vaudra, d'abord, leur concours pour vaincre les redoutables Germains, que leur roi Arioviste voudrait installer dans toute la partie nord-est de la Gaule : après ce succès obtenu à la fin de l'été 58 av. J.-C., laissant ses troupes sur place, César va lui-même passer, comme il le fera désormais presque chaque année, l'hiver de l'autre côté des Alpes, en Cisalpine, ce qui lui permet à la fois de rester non loin du théâtre des opérations et en liaison directe avec Rome, qui demeure le but ultime de son ambition.

L'année 57 av. J.-C. est celle où il soumet, non sans en avoir au préalable détaché vers lui les Rèmes, la coalition des peuples belges, qui a refusé de reconnaître son protectorat, un de ses lieutenants se chargeant de ceux d'Armorique, tout aussi attachés à

La guerre des Gaules en 57-56 av. J.-C.



leur indépendance. Le renouvellement, à Lucques, en avril 56 av. J.-C., de l'accord qui le lie à Pompée et à Crassus est, pour César, une étape décisive, car il lui donne le temps nécessaire pour continuer ses campagnes en Gaule, où les Vénètes d'Armorique viennent de déclencher une révolte des peuples du nord-ouest. Il reprend les combats dès l'été, conquérant à cette occasion la maîtrise de la mer à l'issue d'une grande bataille navale dans la baie de Quiberon. Dès septembre 55 av. J.-C., il devient le premier général romain à faire franchir la Manche à ses troupes pour une expédition aussi brève que spectaculaire, qu'il recommence l'année suivante. Les vestiges des lignes fortifiées par lesquelles il fit alors protéger sa flotte une fois celle-ci mise au sec viennent d'être découverts le long de l'ancienne île de Thanet, à la pointe orientale de la côte du Kent : le débarquement romain s'était donc fait sur les plages de la baie de Pegwell. Deux mois plus tôt, les légions avaient franchi le Rhin sur un pont géant, que César décrit en détail dans ses *Commentaires*, s'en présentant même comme le concepteur, ce

qui est une manière de rappeler implicitement sa qualité de grand pontife, *pontifex*, le mot signifiant étymologiquement « faiseur de pont ». Tout cela ne manqua pas de produire un grand effet sur le petit peuple de Rome, qui en retira l'impression que César, tel un héros de la mythologie, avait réussi à aller au-delà des limites du monde connu ! En réalité, la Gaule était encore loin d'accepter la domination romaine.

Vaine résistance

A l'automne 54 av. J.-C., l'armée d'occupation subit une vraie défaite, deux de ses commandants tombant dans une embuscade dressée par le peuple belge, resté hostile, des Eburons, qui anéantissent un corps expéditionnaire de plus de 5 000 légionnaires. Sitôt connue la nouvelle, la résistance, bien entendu qualifiée de « rébellion » par César, s'étend à tout le nord de la Gaule. La situation est maintenant suffisamment grave pour que le proconsul décide de rester en Gaule durant l'hiver. Laisant Labienus, son principal lieutenant, conduire la lutte contre les Trévires, au nord-est, il

ESPRIT GREC Ci-contre : buste de Poseidonios d'Apamée dit « l'Athlète », marbre, fin du 1^{er} siècle av. J.-C. (Naples, Museo Archeologico Nazionale). En haut : en 57-56 av. J.-C., César concentre ses efforts sur les Belges au nord et les Vénètes à l'ouest. Il envoie son légat Publius Crassus contenir les peuples d'Aquitaine. Page de gauche : armes et armures de l'armée de César durant la guerre des Gaules (58-51 av. J.-C.), aquarelle de Peter Connolly, XX^e siècle.



© LUISA RICCIARINI/LEEMAGE. © COLLECTION DAGLI ORTI/AURIMAGES.

repassé le Rhin durant l'été 53 av. J.-C. afin de bloquer toute possibilité de jonction entre les révoltés et les Germains. Rapidement revenu bredouille, César lance ses légions, en véritables colonnes infernales, ravager systématiquement le territoire des Eburons : les récoltes sont détruites, les villages brûlés, les habitants éliminés ou emmenés en esclavage. Par ailleurs, César fait exécuter publiquement les chefs des Sénon et des Carnutes, ce peuple sur le territoire duquel se trouve la forêt sacrée où, chaque année, se retrouvaient tous les druides gaulois. C'en est trop : le soulèvement devient général, d'autant plus redoutable pour les Romains que les Gaulois se sont enfin donné un chef unique : Vercingétorix. Ce jeune Arverne, qui aurait commandé des troupes auxiliaires auprès de César, connaît parfaitement ses méthodes de guerre : le déclenchement de révoltes simultanées aux quatre coins de la Gaule met à mal la stratégie de concentration des forces qui avait été jusque-là celle de César. Quant à la tactique de la terre brûlée que le généralissime gaulois impose non sans peine, elle est faite pour affamer l'armée d'occupation et la contraindre au repli : elle échouera à cause de l'exception

consentie pour Avaricum (Bourges), riche cité regorgeant d'approvisionnements dont les légions s'emparent à l'issue d'un siège mené selon les règles de cet art poliorcétique (relatif à la prise des cités) qu'ignorent les Gaulois. César, voulant exploiter ce succès, fonce maintenant, avec sa rapidité légendaire, vers le pays des Arvernes et vers sa capitale, Gergovie. Sûr de son avantage, il déclenche trop tôt l'assaut, mais en vain, et plus de 750 légionnaires et officiers tombent sur le terrain. Le retentissement de cette défaite est énorme, les alliés Eduens eux-mêmes passant officiellement du côté de la révolte...

Ne reste plus à César qu'à se replier en bon ordre vers la Provincia, de manière à reconstituer ses forces et à défendre ce qui peut encore l'être. Qu'il ait voulu interrompre la retraite des Romains ou les attirer dans un piège qui eût recommencé celui de Gergovie, Vercingétorix commet l'erreur de s'établir, après un combat où sa cavalerie a été repoussée par celle des Germains mercenaires au service de César, sur le plateau de la ville d'Alésia (le mont Auxois). Cette fois, César ne lance pas ses troupes dans un assaut prématuré : poussant à leur maximum les techniques de siège à la romaine, il fait investir cet immense site par une double ligne de fortifications, l'une en face de la ville assiégée, l'autre, une centaine de mètres en

arrière, tournée vers l'extérieur et l'armée gauloise de secours dont les Romains savent l'arrivée prochaine. En quelques semaines, les 40 000 légionnaires réussissent à édifier plus de 30 km d'un ouvrage défensif pourvu de fossés, de près de 1 500 tours, et précédé d'une multitude de dispositifs antipersonnels, cachés et redoutables, dont les fouilles récentes de Michel Reddé ont retrouvé plusieurs spécimens. Malgré ses charges répétées, l'armée gauloise de secours ne réussira pas à franchir ce dispositif et, le 27 septembre 52 av. J.-C., il ne restera plus aux assiégés d'Alésia qu'à se rendre, livrant leurs armes et leur chef aux Romains. Si l'on rajoute aux 178 000 hommes de l'armée de secours les 80 000 combattants de Vercingétorix assiégés et les 40 000 légionnaires de César, renforcés par des auxiliaires germains et gaulois en nombre égal, c'est ainsi presque un demi-million d'hommes qui s'affrontèrent à Alésia : pour revoir de tels effectifs sur le sol européen, il faudra attendre l'époque napoléonienne puis la Première Guerre mondiale.

Au nom de Rome

Après un hiver passé à Bibracte où il mettra la dernière main à ses *Commentaires*, César consacrera encore une campagne à la réduction des derniers foyers de résistance. Le bilan de la guerre qui s'achève alors est très lourd : Plinius l'Ancien et Plutarque, deux auteurs toujours très bien informés, l'évalueront à plus d'un million de morts et un million de prisonniers, cela pour un ensemble territorial dont la population totale ne devait pas excéder 15 millions !

César avait-il prémédité dès le début la conquête de toute la Gaule ? Certainement pas : pragmatique, cynique et ambitieux, il entendait simplement tirer au mieux parti des circonstances qui se présenteraient. C'est la résistance des Gaulois et l'ampleur qu'elle prit à partir de 54 av. J.-C. qui allaient l'amener




LE TRIOMPHE DE CÉSAR Ci-contre : denier d'argent représentant Jules César, vers 44 av. J.-C. En haut : scène de bataille entre Romains et Gaulois, reproduction d'un bas-relief du mausolée de Glanum (Rome, Museo della Civiltà Romana). Situé à Saint-Rémy-de-Provence, ce monument funéraire gallo-romain fut érigé entre 30 et 20 av. J.-C., en hommage au fondateur de la famille des *Julii*, qui devait son nom et la citoyenneté romaine à César pour service durant la guerre des Gaules. Page de droite : *Le Triomphe de César*, par Andrea Mantegna, 1484-1492 (Londres, The Royal Collection).



à passer du protectorat à la conquête. Pourquoi la Gaule a-t-elle été cependant vaincue chez elle, par un envahisseur si inférieur en nombre ? Divisés à Rome, les Romains obéissaient en Gaule à l'autorité du seul César, alors que les Gaulois ne réussirent pas à surmonter leur désunion. Sans aucun doute, l'implacable politique de terreur pratiquée par les légions de César, qui alla, pour certaines peuplades gauloises et germanes, jusqu'au génocide, selon le jugement des spécialistes actuels, a joué un grand rôle. Colonisateur sûr de son bon droit, César n'hésite pas à avouer que, lors de la prise d'Avaricum, ses légionnaires ont tué tout le monde, femmes et enfants compris, soit un total qu'il chiffre lui-même à 40 000 personnes... La supériorité technologique de l'armée romaine, fondée sur sa discipline, compta aussi pour beaucoup. N'oublions pas non plus l'atout décisif qu'ont été pour César ses cavaliers germaniques ! Quant à ce que Carcopino appelait « l'infamante duplicité de

son génie », qui aurait permis à César de deviner à l'avance la stratégie de Vercingétorix, on décèle plutôt aujourd'hui, dans le récit faussement transparent des *Commentaires*, toutes les complicités dont bénéficia le proconsul en campagne. Au moment décisif, à Alésia, 20 000 Eduens restèrent l'arme au pied et, curieusement, ils furent libérés sans rançon après la victoire romaine... C'est qu'une bonne partie des élites gauloises était, avant même le début des hostilités, gagnée aux séductions de la vie à la romaine.

La Gaule mettra, certes, plusieurs décennies à se remettre du conflit, mais un siècle plus tard, elle sera devenue un des territoires les plus prospères de l'empire. Quant à César, il avait gagné son pari : au sortir du conflit gaulois, sa gloire surpassait désormais celle de Pompée. Si, le 12 janvier 49 av. J.-C., il se décida à franchir le Rubicon, c'est qu'il savait que son armée, composée des redoutables vétérans de la guerre des Gaules mais aussi de nombreux guerriers

gaulois, lui donnait de bonnes chances de l'emporter dans la nouvelle guerre qu'il commençait. Il avait vaincu la Gaule au nom de Rome ; il vaincrait maintenant à Rome grâce à la Gaule. 

Alexandre Grandazzi est professeur de littérature latine et de civilisation romaine à Sorbonne Université, dont il dirige le département d'études latines.

À LIRE d'Alexandre Grandazzi



Urbs. Histoire de la ville de Rome, des origines à la mort d'Auguste,
Perrin,
768 pages, 30 €.

Vercingétorix cet illustre Inconnu

Du grand chef gaulois entré dans la légende pour avoir défié Jules César nous ne savons presque rien, hormis ce que ses adversaires ont écrit sur lui.



HÉROS MALGRÉ LUI

Ci-contre : statère d'or arverne à l'effigie de Vercingétorix, trouvé en 1852 à Pionsat, dans le Puy-de-Dôme, I^{er} siècle av. J.-C. (Paris, Bibliothèque nationale de France). Page de droite : *Vercingétorix appelle les Gaulois à la défense d'Alésia*, par François-Emile Ehrmann, 1869 (Clermont-Ferrand, musée d'Art Roger-Quilliot).

Ce que nous apprennent les sources sur Vercingétorix tient en quelques mots. César, dans le livre VII de son récit de *La Guerre des Gaules*, surclasse le reste de la documentation. Treize autres auteurs se font l'écho, soit de la source césarienne, soit de livres aujourd'hui disparus. Le dossier Vercingétorix est donc instruit uniquement à charge et nous ne sommes pas autrement documentés. Toute l'activité de Vercingétorix s'est déroulée à partir du territoire arverne ; elle s'est limitée à la Gaule continentale et s'est concentrée sur l'année 52 av. J.-C. Nous savons peu de choses sur ce qu'il fit avant son entrée dans l'histoire non plus que sur ce qu'il advint en Gaule après sa disparition.

L'archéologie ne compense pas totalement le silence des sources et cette situation profite à des auteurs qui écrivent des livres ou réalisent des émissions et des films véhiculant les mensonges les plus incroyables de l'histoire. Cela donne lieu à des impostures contre lesquelles le public est peu armé.

Vercingétorix naquit on ne sait pas où, ni exactement quand (entre 82 et 72 av. J.-C.), mais on sait que c'est au sein d'une illustre et riche famille du peuple arverne. Si l'on connaît le nom de son père, Celtillus, nous ignorons celui de sa mère. Nous ne savons pas s'il eut des frères et sœurs, s'il se maria ou resta célibataire. Il avait un oncle paternel, Gobannitio, qui lui fut tout sauf favorable ; en revanche, sa famille maternelle semble avoir été plutôt acquise à ses idées,

puisque c'est l'un de ses cousins issus de cette branche, Vercassivellaunos, qui fut l'un des quatre grands commandants de l'armée de secours – celle à qui Vercingétorix avait confié le soin de prendre l'armée romaine à revers à Alésia.

Le jeune chef arverne vécut un drame épouvantable quand il perdit son père Celtillus. Celui-ci avait tenté de restaurer la monarchie, abolie chez les Arvernes entre la fin du II^e siècle et le début du I^{er} siècle av. J.-C. Arrêté, chargé de chaînes, traduit devant un tribunal, il fut condamné à mort et exécuté par le feu. Le jeune orphelin décida de venger la mort atroce de son père et reprit à son compte ses visées politiques. Ce traumatisme, loin de l'abattre, contribua à le galvaniser. Ainsi, c'est en force qu'il allait rétablir

sa famille dans ses droits et reprendre à son compte le programme politique de son père. Le nom seul de Vercingétorix (« grand chef des guerriers » ou « roi des combattants d'élite »), annonciateur de tout un programme, « *semblait fait pour inspirer la terreur* », écrit l'écrivain latin Florus.

Vercingétorix reçut une éducation aristocratique et porta les armes précocement, entre 12 et 14 ans. Son éducation fut celle qui était dispensée aux jeunes nobles de sa génération. Selon l'usage du temps, il fut peut-être placé comme otage auprès d'une famille alliée à la sienne, où il put la parfaire. Dion Cassius nous apprend qu'il aurait séjourné dans l'entourage de César, mais on ne sait pas quand, combien de temps, pourquoi, comment, ni ce qu'il y

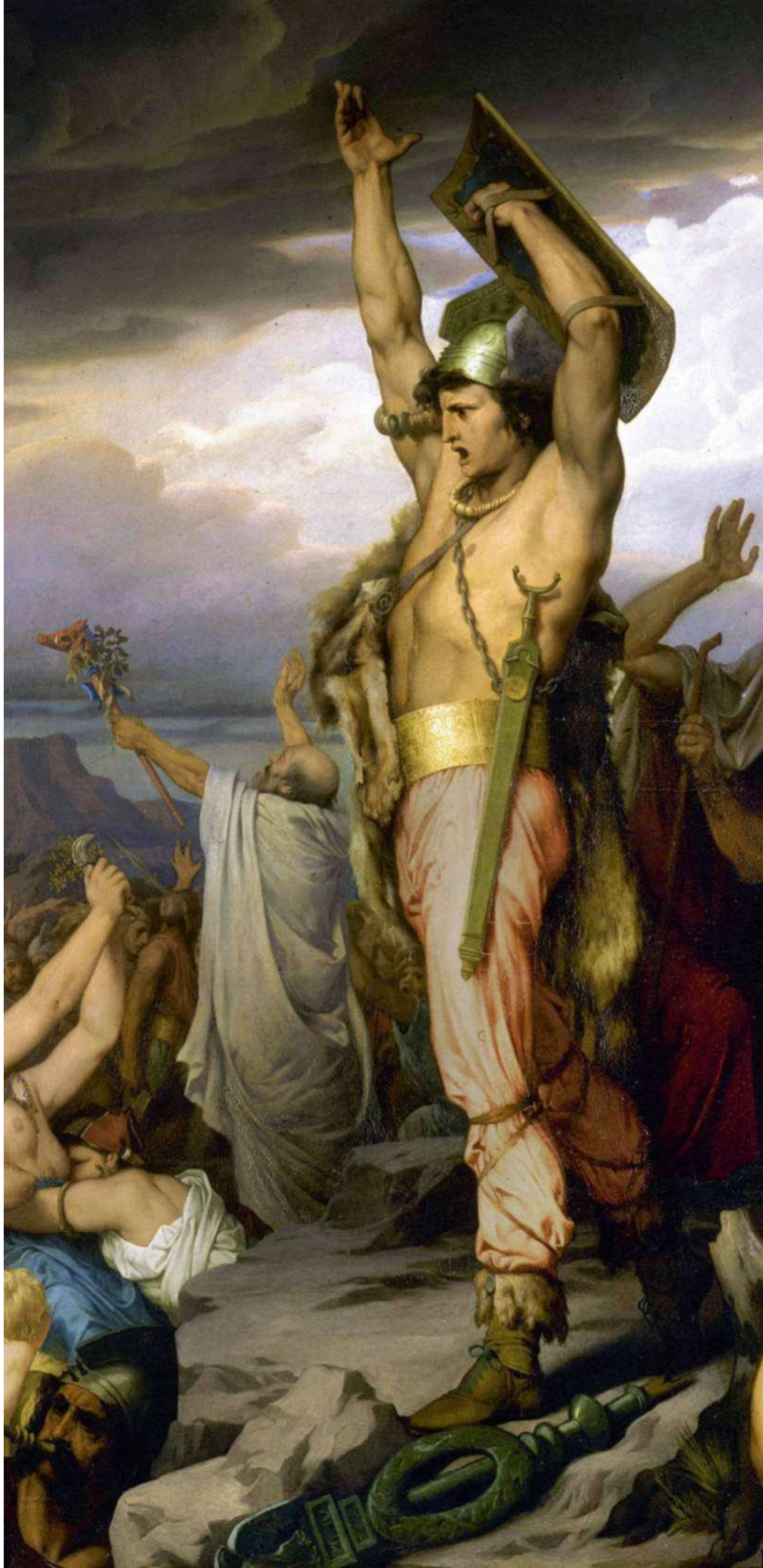
fit au juste. En tout cas, cette expérience ne le rendit pas favorable à la cause de Rome. Tout comme le Germain Arminius au début du siècle suivant, elle fit au contraire de lui un irréductible adversaire de César, qu'il n'eut de cesse d'abattre.

Vercingétorix appartenait à la classe militaire des *equites* (« chevaliers »), ce qui le destinait tout naturellement au métier des armes. Entraîné à des exercices physiques exigeants, formé au combat individuel et collectif, participant à des chasses aux animaux sauvages, il apprit à dominer sa peur et à commander des hommes dans différents contextes. Sa stature, son charisme, son savoir, qu'on découvre dans ses discours, firent beaucoup pour les ralliements à sa cause. Ses premiers compagnons d'armes, issus du même milieu social, constituèrent l'embryon d'un réseau de complicités et d'alliances qu'il entretenait avec soin et qui lui permit d'asseoir son autorité et sa légitimité. Sans doute put-il compter aussi sur des hommes restés fidèles à la mémoire de son père, qui lui apportèrent aide et conseil.

Revenu chez lui, à Gergovie, après sa formation de jeune chef, il s'afficha en effet comme continuateur de son père, réveillant l'hostilité de ses adversaires. On ne connaît pas les détails de l'affaire, ni quels rôles y jouèrent les raisons familiales ou politiques, mais son oncle Gobannitio prit l'initiative de le chasser de la ville. Réfugié à la campagne dans une de ses résidences fortifiées, Vercingétorix rassembla alors autour de lui une première force armée privée et revint à Gergovie en vainqueur, chassant ses adversaires et rétablissant la royauté à son profit. Restait à lutter contre ses ennemis extérieurs.

Débutée en 58 av. J.-C. à l'appel des Eduens, « amis du peuple romain », contre les Helvètes, la guerre menée en Gaule par César avait été, de 58 à 53 av. J.-C., non pas une guerre totale mais une succession d'offensives limitées appliquées à des peuples différents. Le conflit, parti du centre-est, avait affecté une manœuvre tournante en « coup de faux » qui avait gagné le nord (57 av. J.-C.), puis l'ouest et le sud-ouest (57-56 av. J.-C.), avant de revenir au nord (54 av. J.-C.). Deux intermèdes avaient laissé un léger répit aux Gaulois : en 55 av. J.-C., César avait mené des expéditions chez les « Germains »

© GRANGER COLL NY/AURIMAGES. © ROGER-VIOLET.



La Gaule en 52 av. J.-C.



DANS LA GUEULE DU LOUP

Ci-contre : après la bataille de Gergovie, les forces gauloises contraignent César à se replier vers le nord. Vercingétorix prépare alors une embuscade pour couper la retraite romaine, mais le piège se referme sur lui à Alésia. Page de droite : Vercingétorix jette ses armes aux pieds de César, par Lionel Royer, 1899 (Le Puy-en-Velay, musée Crozatier).

Sa gestion des problèmes montre une grande maîtrise de l'adversité : accusé de trahison par ses pairs pendant le siège d'Avaricum (Bourges), entrepris par César en avril 52 av. J.-C., il retourna ainsi la situation à son profit et, par un vote bruyant de son « *concilium armatum* » (conseil armé), fut confirmé dans son commandement.

S'inspirant du siège d'Avaricum, Vercingétorix appliqua ensuite à la bataille de Gergovie (juin 52 av. J.-C.) la stratégie « de l'abcès de fixation », dite aussi « de l'enclume et du marteau ». Elle consistait à attirer César dans une nasse en triangle entre trois *oppida* : Gergovie, au nord-ouest, Gondole, au nord-est, Corent, au sud. César, qui n'avait pas pris soin de faire reconnaître son théâtre d'opérations par ses éclaireurs, commit une faute majeure en essayant d'attaquer Vercingétorix de vive force, dans une manœuvre « en montant ». En outre, les Eduens rompirent en pleine bataille leur alliance et rallièrent enfin Vercingétorix. Pour César, l'échec était cuisant. Vainqueur à Gergovie, Vercingétorix crut pouvoir transformer l'essai et rejouer la partie à Alésia. Mais la religion allait lui jouer un tour imprévu. Auparavant, un second congrès réuni à Bibracte le confirma dans son commandement, malgré l'opposition des Eduens.

En choisissant le site d'Alésia en juillet 52 av. J.-C., Vercingétorix appliquait la stratégie gauloise. Celle-ci, qui visait à pousser César à se retirer vers la province de Narbonnaise en le harcelant et en attendant le moment opportun pour le détruire, comprenait en effet un plan d'opérations en deux phases : une manœuvre sur les arrières du Romain en Narbonnaise et contre les dépôts – ces camps logistiques riches de vivres, armes, otages ou butins – de l'armée romaine dans le sud de la Gaule, et une manœuvre en position centrale (Alésia, *oppidum* des Mandubiens, fut alors choisie comme « pivot de manœuvre »). Vercingétorix donna tout d'abord un coup d'arrêt à César battant en retraite, en lui tendant une embuscade armée à l'approche du franchissement d'une rivière, à environ une vingtaine de kilomètres

transrhénans entre Meuse, Lek et Moselle, puis, en 54 av. J.-C., en Bretagne insulaire, de part et d'autre de la basse vallée de la Tamise.

Les années 54-53 av. J.-C. avaient été des années de sécheresse en Gaule, occasionnant mauvaises récoltes et famines et rendant insupportables aux populations les prélèvements en blé de l'armée romaine. Voyant son peuple perdre chaque jour un peu plus sa liberté et constatant la montée des mécontentements, Vercingétorix finit par se convaincre de la nécessité de le libérer des Romains – un sentiment largement partagé par nombre de ses pairs, qui devaient quotidiennement enregistrer les plaintes de leurs dépendants. Ce constat lui procura aussi un motif pour se débarrasser des partisans de l'oligarchie.

Bien que les preuves irréfutables manquent, plusieurs savants, en particulier Yann Le Bohec, ont émis l'hypothèse que l'intention sous-jacente de Vercingétorix était d'instituer une royauté de type hellénistique au sein de son peuple, puis d'étendre progressivement son pouvoir sur les cités voisines. Pour parvenir à ses fins, il lui fallait profiter d'un conflit : la présence de César en Gaule lui en fournissait l'occasion. Tous ses efforts visèrent donc à constituer, à partir de 53 av. J.-C., une vaste coalition armée. Bientôt, la quasi-totalité des cités gauloises allaient entrer en rébellion contre César, à l'exception des Rèmes et des Lingons, qui resteraient neutres. D'abord

limitées, puis progressivement étendues aux territoires limitrophes au sien, les opérations militaires de Vercingétorix semèrent la terreur parmi les tièdes et les hésitants, mais aussi parmi les Romains, peu à peu paralysés et contraints de réviser de fond en comble les raisons de leur présence en Gaule : non seulement les pertes commençaient à être supérieures aux gains, mais, à Rome, des sénateurs hostiles à César avaient ouvert un procès contre lui pour avoir engagé une guerre injuste, contraire au droit et à la tradition (le *mos majorum*).

Elu généralissime des armées gauloises en janvier 52 av. J.-C. lors d'un « Conseil de toute la Gaule » (le *concilium totius Galliae*, une institution celtique ancienne qui se réunissait de temps à autre pour traiter des grandes affaires comme la diplomatie, la guerre et les différends entre peuples) réuni à Bibracte, Vercingétorix se révéla incontestablement un grand capitaine. Il noua très vite des relations diplomatiques assorties de clauses militaires avec les peuples voisins. Bon observateur du milieu, il sut quels moyens employer pour amener les hésitants à le rallier. Il sut créer la cohésion, au besoin en usant de la force. Il fut le premier dans l'histoire de la Gaule à constituer un corps de bataille permanent composé de 80 000 fantassins, de 15 000 cavaliers et d'un nombre variable de spécialistes de diverses disciplines, le tout commandé par un état-major relevant directement de son autorité.



à l'est nord-est d'Alésia. Il n'engagea pas toutes ses forces et feignit d'être battu en se repliant en bon ordre sur Alésia, préalablement mise en état de défense au cours des semaines précédentes pour y tenir un siège d'un mois ; parallèlement, les fortifications de la place avaient été agrandies pour y accueillir la cavalerie de Vercingétorix.

Tombant dans le piège, César le suivit. S'apercevant toutefois que la place ne pouvait pas être prise dans une attaque frontale, il décida de l'entourer d'une double ligne de défense, la contrevallation tournée vers l'*oppidum*, la circonvallation tournée vers l'extérieur. L'intention de Vercingétorix était alors d'écraser l'armée césarienne entre une armée de secours intervenant de l'extérieur et ses forces à lui réunies sur l'*oppidum*. Numériquement les forces gauloises étaient supérieures aux forces romaines : les premières alignaient 80 000 fantassins sur l'*oppidum* et environ 178 000 fantassins, cavaliers et archers dans l'armée de secours ; les secondes (9 à 10 légions incomplètes) ne devaient guère dépasser 100 000 hommes, en additionnant les légionnaires, cavaliers et auxiliaires gaulois et germains.

Comment expliquer alors la défaite gauloise ? Les deux tiers de l'armée de secours d'Alésia ne combattirent pas le dernier jour

du siège (26 septembre 52 av. J.-C.). Paralysés par la peur engendrée par une éclipse totale de Lune qui s'était produite pendant la nuit, ils restèrent l'arme au pied. Au petit matin, un autre mauvais présage apparut : les sacrifices qui, selon l'usage, devaient précéder le déclenchement de la bataille pour s'assurer qu'on agissait conformément à la volonté des dieux furent négatifs. Craignant de déplaire aux dieux, les guerriers superstitieux refusèrent d'engager le combat ; les deux tiers de l'armée se replièrent alors, laissant Vercassivellaunos, qui commandait le tiers restant, se débrouiller seul. L'armée de secours évanouie, Vercassivellaunos battu et fait prisonnier, c'est toute la stratégie du chef gaulois qui était remise en question. Vercingétorix tenait son commandement d'une élection. Il avait des ennemis avérés et ses grands argentiers n'étaient probablement pas d'accord pour continuer une guerre ruineuse qui ne leur rapportait aucun butin. Il fut alors démis de ses fonctions par son conseil de guerre, qui réunissait les chefs des contingents de son armée.

Livré à César, il vécut six ans en détention, ne quittant pas son vainqueur pendant tout le temps que dura la Guerre civile. Ornement de son cortège triomphal à Rome en 46 av. J.-C., il fut exécuté par la

suite dans des circonstances inconnues : décapité, étranglé avec un lacet – une pratique courante au milieu du I^{er} siècle av. J.-C. – ou affamé dans son cachot jusqu'à ce qu'il y meure de faim. *S*

**Docteur d'Etat en histoire et civilisation de l'Antiquité (Sorbonne Université),
Alain Deyber est spécialiste d'histoire militaire et d'archéologie des champs de bataille.**

À LIRE d'Alain Deyber



***Les Derniers Jours du siège d'Alésia.*
22-27 septembre
52 av. J.-C.,
Lemme Edit,
260 pages, 21 €.
Vercingétorix, chef de guerre,
Lemme Edit,
260 pages, 23 €.
Les Gaulois en guerre, Errance,
528 pages,
39,60 €.**

Par Stéphane Verger

Nos Ancêtres les Gaulois

Plusieurs figures gauloises sont mentionnées par les auteurs romains. Appuyées par les récentes découvertes archéologiques, elles permettent de dresser un tableau de la société gauloise.

DE LA ROYAUTE MYTHIQUE AUX AVENTURES EN ITALIE

AMBIGAT, LE ROI MYTHIQUE

Au 1^{er} siècle av. J.-C., on parlait encore d'un certain Ambigat (« celui qui combat des deux côtés », en langue gauloise), qui était le roi du peuple des Bituriges (les « rois du monde ») à l'époque de la fondation de Massalia par les Grecs de Phocée en 600 av. J.-C. Il était un contemporain du roi étrusque de Rome Tarquin l'Ancien (616-578 av. J.-C.). Il régnait sur le centre de la Gaule et son royaume était tellement prospère que, pour éviter la surpopulation, il dut envoyer deux groupes de jeunes hommes menés par ses neveux Bellovèse et Ségovèse vers les extrémités du monde connu des Gaulois à cette époque : l'Italie pour le premier et la forêt hercynienne, dans le nord de l'Europe, pour le second. Le récit associé à ce roi, qui est rapporté par l'historien romain Tite-Live, est sans doute une version historicisée d'un mythe celtique ancien, réinterprété à l'époque de la guerre des Gaules. Toutefois, l'archéologie a montré que la capitale du peuple des Bituriges, Avaricum (l'actuelle Bourges), l'une des plus grandes villes de la Gaule à l'époque de César, était déjà très prospère au V^e siècle av. J.-C. On en a fouillé des quartiers artisanaux très étendus et on y a découvert plusieurs tombes aristocratiques contemporaines de celle de la princesse de Vix. Il n'est donc pas impossible que le récit mythique contienne des éléments historiques.

ILLUSTRATIONS : © VINCENT POMPETTI POUR LE FIGARO HISTOIRE.



BELLOVÈSE, L'AVENTURIER

Bellovèse (« digne de la victoire ») est le plus connu des neveux d'Ambigat car il reçut pour mission d'aller vers l'Italie. Il réunit une armée composée de jeunes gens issus des grands peuples de la Gaule centrale, comme les Bituriges, les Carnutes, les Arvernes, les Sénon et les Eduens. Dans son périple, il passa par la Provence, où il noua des liens d'amitié avec les Phocéens à peine débarqués sur le site de la future Massalia. Il traversa ensuite les Alpes, un exploit que seul Héraclès avait réussi avant lui. Il arriva enfin dans le nord-ouest de l'Italie, où il fut reçu par un peuple appelé les Insubres, comme une des tribus du peuple des Eduens de Bourgogne. Cela lui sembla un bon présage et il décida de fonder une ville, Mediolanum, l'actuelle Milan. Ce mythe de fondation, qui doit mêler des traditions celtiques et italiennes, ne reflète sans doute pas la réalité historique. Il n'est toutefois pas entièrement anachronique. Vers 600 av. J.-C. en effet, on connaît des armes de type celtique dans plusieurs nécropoles de la Lombardie et jusque dans celles de la Felsina étrusque, l'actuelle Bologne. C'est aussi à cette époque qu'est fondée la première véritable ville celtique – La Heuneburg, sur la haute vallée du Danube – dont l'urbanisme et l'architecture monumentale sont très influencés par les expériences étrusques contemporaines. Il est donc probable que des relations d'hospitalité aristocratique aient existé entre les communautés des deux côtés des Alpes. Mediolanum, dont on connaît maintenant les niveaux les plus anciens, qui remontent au moins au V^e siècle av. J.-C., était à cette époque une agglomération où l'on vivait en Etrusques mais où l'on parlait une langue celtique.



HÉLICON, L'ARTISAN VOYAGEUR

D'après Pline l'Ancien, un artisan helvète du nom d'Hélicon aurait traversé les Alpes pour aller exercer son métier à Rome. Il serait ensuite revenu dans son pays et y aurait rapporté les meilleurs produits des côtes méditerranéennes, alors inconnus en Europe moyenne : du raisin, des figues, de l'huile et du vin. Goûtant ces merveilles, ces compatriotes auraient alors décidé de traverser les Alpes avec une armée pour aller conquérir cet eldorado méridional. Ce serait là l'origine de l'expansion gauloise en Italie au IV^e siècle av. J.-C. Une variante de cette histoire raconte qu'un certain Arruns, un Etrusque de Chiusi d'origine modeste, aurait été le précepteur d'un jeune aristocrate, Lucumon. Ce puissant personnage ayant séduit sa femme, Arruns se serait exilé en Gaule, emportant à son tour le vin et les autres richesses agricoles de l'Italie. Pour se venger, il aurait convaincu les Gaulois d'envahir l'Italie et les aurait guidés jusqu'en Etrurie. Les deux histoires ont le parfum du mythe. Toutefois, là encore, l'archéologie montre que les circulations transalpines régulières commencent au moins à la fin du VII^e siècle av. J.-C., quand les aristocrates celtes commencèrent à recevoir des produits de luxe de l'artisanat étrusque et grec. Dès le VI^e siècle av. J.-C., ils importèrent du vin et l'on sait, par les

fouilles de Bragny-sur-Saône en Bourgogne, que des Italiens se sont installés en Gaule dès le V^e siècle av. J.-C. Les habitats de la plaine du Pô livrent quant à eux d'assez nombreux objets gaulois, comme des parures et des armes, qui montrent que des individus ou de petits groupes celtiques ont vécu parmi les Etrusques avant l'époque des grandes expéditions militaires du IV^e siècle av. J.-C. L'un des indices les plus clairs de ces contacts est un fragment de céramique locale mis au jour dans l'habitat fortifié celtique de Montmorot, dans le Jura, qui porte, en caractères alphabétiques étrusques, l'abréviation d'un mot gaulois : *Brixios* ou *Brixianos*. Cette inscription de la première moitié du VI^e siècle av. J.-C. est la plus ancienne connue au nord des Alpes et la première attestation matérielle d'un nom personnel gaulois. Il est vrai aussi qu'à l'époque supposée du voyage d'Hélicon à Rome, la ville accueillait de nombreux commerçants et artisans étrangers qui fréquentaient, près du port fluvial, le forum Boarium, véritable comptoir commercial international.





CRIXUS, LE GUERRIER VANTARD

Crixus était le chef d'un contingent du peuple des Boïens de l'Italie du Nord qui s'était rallié à Hannibal pendant la seconde guerre punique, après que le chef carthaginois eut traversé les Alpes avec ses éléphants. Il fut tué au cours de la bataille du fleuve Tessin, en 218 av. J.-C. Il était connu dans l'Antiquité pour son armement splendide, digne des héros de la guerre de Troie. Silius Italicus, un auteur latin du I^{er} siècle apr. J.-C., le décrit ainsi : « *(il) se proclamait de la race de Brennus et faisait valoir parmi ses titres la prise du Capitole. Il portait, l'insensé, représentés sur son bouclier, les Celtes pesant l'or sur le faite sacré de la roche Tarpéenne* ». Brennus était en effet le chef sénon à la tête des troupes gauloises lorsque celles-ci avaient envahi Rome en 390 ou 386 av. J.-C. Il s'était illustré lors de la pesée de la rançon que les Romains durent payer aux Celtes pour libérer la ville : au poids d'or convenu, il ajouta, dit-on, celui de son épée en prononçant la célèbre phrase : « *Vae victis* » (« Malheur aux vaincus »). Au III^e siècle av. J.-C., les guerriers celtes étaient bien connus dans le monde méditerranéen, car nombre d'entre eux servaient comme mercenaires dans les armées grecques et carthagoises. On les reconnaissait à leur longue épée en fer et surtout à leur grand bouclier ovale, qui couvrait leur corps pendant le combat. Ces armes étaient décorées de compositions le plus souvent abstraites et d'inspiration végétale, ou parfois de scènes de bataille, comme celle qui était censée recouvrir le bouclier de Crixus. L'épisode laisse supposer que les Gaulois connaissaient leur propre histoire, dans laquelle des épisodes réels se mêlaient probablement au mythe. Le chef boïen aurait ainsi été capable de conserver le souvenir de ses ancêtres, par tradition orale plutôt que par des archives écrites, sur les six ou sept générations qui séparaient son époque de celle de la prise de Rome par les Gaulois. Mais il se peut aussi que l'on ait affaire ici à une double reconstruction historique, d'un côté de la part de certaines familles aristocratiques gauloises fanatiques, qui voulaient embellir leurs origines, et de l'autre de la part des historiens romains qui avaient intérêt à exagérer la barbarie des Celtes de l'armée d'Hannibal en en faisant les descendants directs des anciens profanateurs de Rome.

LES ARISTOCRATES GAULOIS

LE BARDE DE LUERN, AU SERVICE DU POUVOIR ROYAL

C'est à Poseidonios d'Apamée que l'on doit de connaître Luern, le plus brillant des rois des Arvernes. Il vivait vers le milieu du II^e siècle av. J.-C. D'une richesse sans égale, on disait que « *pour gagner la faveur de la foule, il parcourait sur son char les campagnes et y semait de l'or et de l'argent aux myriades de Celtes qui le suivaient* ». Il offrait aussi de somptueux banquets, qu'il organisait dans un grand enclos carré où il installait des cuves pleines de vin et de la nourriture pour plusieurs jours. Le récit est peut-être exagéré, mais l'archéologie restitue l'image d'une aristocratie gauloise qui n'hésitait pas devant les dépenses entraînées par l'organisation de gigantesques banquets, où l'on buvait de grandes quantités de vin et où l'on gaspillait beaucoup de viande. Le milieu du II^e siècle av. J.-C. correspond à l'époque où l'on commença à importer massivement en Gaule le vin de l'Italie centrale. On suit le développement de ce commerce lucratif, qui alimente le besoin que ressentent les grandes familles gauloises d'exhiber leur richesse et leur pouvoir en offrant de somptueux festins, grâce aux amoncellements de tessons d'amphores de transport mis au jour dans les habitats, les sanctuaires et les lieux de rassemblement, qui prennent parfois la forme d'enclos semblables à celui de Luern. Le roi maintenait ainsi sous son contrôle toute une suite de clients et d'obligés. C'est le cas de ce poète mentionné par Poseidonios qui, arrivé en retard à la fête, ne put bénéficier des largesses du roi. Dépit, il « *célébra par son chant la magnificence du roi et se lamenta sur son propre retard. Luern, charmé, réclama un petit sac d'or et le lui jeta alors qu'il courait sur le côté. L'autre le prit et recommença à chanter en prétendant que les sillons laissés sur le sol par le char qu'il menait produisaient pour les humains or et bienfaits* ». C'était là le rôle des bardes, qui suivaient les grands personnages et faisaient leur éloge. Au-delà des flatteries, le barde de Luern dresse aussi par son chant le tableau d'une Gaule dont les ressources agricoles, la richesse en métaux précieux et la capacité d'importer les biens de luxe de l'Italie romaine se développent au II^e siècle av. J.-C., dans la première phase de ce qu'on a appelé la civilisation des *oppida* celtiques. Mais la dispersion de richesses qu'il chante a quelque chose de l'excès (*l'hybris*) que dénonçaient les philosophes grecs. Elle annonce en quelque sorte la fin d'un monde, puisque le fils de Luern, Bituit, fut vaincu par les Romains dans une bataille près du Rhône, qui mit fin à l'hégémonie de son peuple et conduisit à la création de la province de Gaule transalpine.



DIVICIACOS, LE DRUIDE, L'HOMME D'INFLUENCE

Parmi les personnages mentionnés par César dans ses *Commentaires sur la Guerre des Gaules*, Diviciacos est sans doute l'un des plus remarquables. Il était membre du peuple des Eduens, en Bourgogne, l'un des plus puissants et influents de la Gaule centrale à l'époque de la guerre (58-51 av. J.-C.).

On ne connaît pas ses origines sociales. Vers 60 av. J.-C., à la suite de la défaite des Gaulois contre les Germains à la bataille d'Admagetobriga, en Alsace, il alla à Rome demander le secours du sénat. Il fit alors un discours remarqué, debout et appuyé sur son grand bouclier ovale celtique. Lors de son séjour, il fut l'hôte de Cicéron qui, dans son traité *De la divination*, le présente comme un druide : c'est un homme de culture, initié à la philosophie et à la religion gauloises, dont il discute avec l'orateur romain : « (il) affirmait connaître la science de la nature, appelée physiologie par les Grecs, et (il) prédisait l'avenir en partie par une technique augurale, en partie par la conjecture ». On considérait dans l'Antiquité que les druides suivaient les préceptes de Pythagore, dont ils auraient été les élèves, et croyaient notamment à la métempsychose, c'est-à-dire la transmigration des âmes. Les druides, qui pouvaient être recrutés dans les familles de la noblesse gauloise, participaient à la vie politique et avaient notamment une fonction éminente dans la résolution des conflits internes à la société. C'est sans doute pour cette raison que Diviciacos fut choisi pour aller plaider la cause des Eduens en Italie.

Quoique ceux-ci fussent l'un des très rares peuples de la Gaule qui avaient de longue date acquis le statut d'allié et d'ami consanguin de Rome, le druide n'obtint rien du sénat. Il revint toutefois dans son pays avec une connaissance accrue du milieu politique romain, qui lui servit lorsque César intervint en Gaule à partir de 58 av. J.-C. Diviciacos devint alors l'un des meilleurs soutiens du général romain, qui semble lui avoir fait toute confiance. Ainsi, lorsque son frère Dumnorix fomenta une révolte contre les Romains au début de la guerre, c'est lui qui vint plaider en sa faveur auprès de César et obtint sa grâce. Le passage de la *Guerre des Gaules* qui relate cet épisode (I, 16-20) montre bien comment se déroulaient les entretiens entre le général et ses interlocuteurs gaulois.

Ils nécessitaient le recours à des traducteurs, qui étaient choisis au cas par cas en fonction de l'importance de l'affaire à traiter et du degré de confidentialité qu'elle requérait. Ils étaient préparés des deux côtés par un travail d'espionnage réciproque qui mobilisait de nombreux agents. Dans les premières années de la guerre, Diviciacos demeura l'un des principaux défenseurs du parti romain en Gaule, ce qui lui permit d'influencer les décisions de César en lui réclamant la clémence pour ses propres alliés, comme les Bellovaques, et en recommandant de jeunes gens prometteurs, comme l'Eduen Viridomaros. Il disparut ensuite de la scène politique gauloise, sans que l'on sache si c'est parce qu'il mourut prématurément ou s'il s'éloigna simplement de la chose publique pour revenir à l'exercice de l'art druidique.



DUMNORIX, LE RÉSISTANT

Dumnorix était Eduen et frère de Diviciacos, qui l'avait aidé à asseoir son pouvoir. Il avait ainsi obtenu pour une somme modique la gestion des douanes et de tous les impôts des Eduens. Or ce peuple était l'un des plus prospères de la Gaule à cette époque, comme le montrent les fouilles menées dans la ville capitale de Bibracte depuis les années 1980. Les Eduens contrôlaient le commerce par voie fluviale et devaient tirer parti du titre anciennement acquis d'allié et ami consanguin du peuple romain pour gérer les relations de plus en plus fructueuses avec les centres producteurs de l'Italie centrale tyrrhénienne – pour le commerce du vin notamment –, tout en exploitant les richesses minières du massif du Morvan. Diverses émissions monétaires éduennes d'argent de l'époque de la guerre des Gaules portent le nom de Dumnorix, ce qui montre qu'il avait un pouvoir économique important, mais aussi des fonctions politiques de premier plan. Des ressources considérables que lui procurait la ferme des douanes, il se servait pour prodiguer des largesses au sein de la population, dont il s'assurait ainsi l'appui. Elles lui permettaient aussi d'entretenir une importante troupe de cavalerie, qui assurait sa protection rapprochée et constituait une force de dissuasion contre ses concurrents en affaires et ses adversaires en politique. Il avait en outre développé un large réseau d'alliances interrégionales fondées sur une politique matrimoniale qui touchait toutes les femmes de sa famille : « Il avait même, pour développer cette influence, marié sa mère, chez les Bituriges, à un personnage de haute noblesse et de grand pouvoir ; lui-même avait épousé une Helvète ; sa sœur, du côté maternel, et des parentes avaient été mariées par ses soins dans d'autres cités. » (*Guerre des Gaules*, I, 18). Il était l'un des principaux représentants du parti antiromain au début de la guerre des Gaules, prenant immédiatement la défense des Helvètes contre César. Ce dernier, en remettant sur le devant de la scène son frère Diviciacos, avait diminué son influence et son pouvoir. Après que son plan pour favoriser le parti helvète en Gaule eut été dévoilé, César le mit sous étroite surveillance, ce qui ne l'empêcha pas de

rester à la tête de la cavalerie éduenne jusqu'en 54 av. J.-C. Pendant la campagne de cette année-là, le général romain le força à l'accompagner dans l'expédition de Bretagne pour mieux le surveiller et l'empêcher de tramer quelque complot en Gaule pendant son absence. Mais l'intrépide chef gaulois, qui avait compris le stratagème, profita du désordre de l'embarquement pour fuir avec sa troupe vers le pays éduen. Il fut alors poursuivi par le reste de la cavalerie, qui était restée fidèle aux Romains. Rattrapé, il résista l'épée à la main « *répétant à grands cris qu'il est libre et appartient à un peuple libre* » (*ib.* V, 7) et il fut finalement tué alors que ses cavaliers retournaient auprès de César. On a souvent considéré que l'opposition farouche entre les deux frères ennemis, Diviciacos et Dumnorix, résumait en quelque sorte les positions contrastées que l'aristocratie gauloise avait prises face au renforcement du poids de César et des Romains dans les affaires internes de leur pays au cours des années 50 av. J.-C. On a aussi affaire à deux cultures politiques très différentes : l'une, celle de Dumnorix, reposant sur les valeurs tribales de l'honneur, qui supposent valeur guerrière, générosité envers les dépendants et gestion avisée des ressources de la famille et du domaine ; l'autre, celle de Diviciacos, qui met en avant la modération du discours et des actes, conformément à la doctrine

des druides et au rôle d'arbitre qu'ils sont amenés à jouer dans la gestion des affaires publiques. L'habileté politique et militaire de César fut de tirer parti des affrontements entre les différentes factions qui se dessinaient au sein de la noblesse gauloise.





COTOS, LE VERGOBRET ILLÉGITIME

En 52 av. J.-C., une délégation de notables éduens vint trouver César dans ses quartiers d'hiver, qu'il avait pris dans la grande ville d'Avaricum (Bourges) chez les Bituriges. Un conflit s'était déclaré chez eux entre deux factions pour l'obtention de la plus haute magistrature, celle de vergobret. Pendant un an, ce magistrat suprême détenait un pouvoir semblable à celui d'un roi. Mais, pour éviter qu'un clan accaparât durablement le pouvoir, il était interdit de l'attribuer à un notable qui avait parmi ses parents vivants quelqu'un qui l'avait été par le passé. Or, l'un des prétendants, Cotos, avait été cette année élu en secret par un petit groupe de personnages influents menés par son frère Valétiacos, le vergobret de l'année précédente. C'était là une infraction qualifiée à la législation éduenne, mais le personnage appartenait à une très vieille famille, avait de nombreux parents et alliés et exerçait lui-même une grande influence personnelle. L'autre candidat, Convictolitavis, était « *un jeune homme très riche et de naissance illustre* », lui aussi à la tête d'une faction puissante : « *Tout le pays était en armes ; le sénat est divisé, le peuple est divisé, les clients des deux rivaux forment deux partis ennemis. Si le conflit dure, on verra les deux moitiés de la nation en venir aux mains.* » (*Guerre des Gaules*, VI, 32). Cette situation

était loin d'être exceptionnelle en Gaule, à tel point que César lui-même, dans un passage très important pour comprendre la société gauloise, explique que ce type d'affrontement est le moteur même du fonctionnement politique des peuples : « *En Gaule, non seulement toutes les cités, tous les cantons et fractions de cantons, mais même, peut-on dire, toutes les familles sont divisés en partis rivaux ; à la tête de ces partis sont les hommes à qui l'on accorde le plus de crédit.* » (*ib.* VI, 11). Avant la guerre, c'étaient sans doute les druides, comme Diviciacos, qui réglaient ces situations de crise en rappelant le droit et en se plaçant au-dessus des luttes tribales entre factions en vertu d'une autorité religieuse. Désormais, c'est César qui joue ce rôle et qui influe sur la vie politique gauloise grâce à sa connaissance intime des institutions de chacun des peuples, dont il tire parti pour amener au pouvoir de potentiels soutiens. C'est le cas de Convictolitavis, qui fut finalement désigné pour revêtir la charge suprême par le sénat éduen convoqué par César, sous la présidence des prêtres qui assuraient la conformité religieuse de l'élection. Tandis que Convictolitavis devenait un soutien de César, Cotos, quant à lui, prit la tête du parti antiromain. Il fut sans doute à l'origine de l'adhésion des Eduens à la coalition conduite par Vercingétorix. Il fut finalement fait prisonnier alors qu'il était à la tête de la cavalerie éduenne à la veille de la bataille d'Alésia.



LES DERNIERS GAULOIS

CAIUS JULIUS AGEDOMOPAS, LE SOUTIEN DE ROME

On sait assez peu de choses du sort que l'on réserva aux aristocrates gaulois qui soutinrent César pendant la guerre des Gaules. La plupart d'entre eux furent sans doute récompensés par l'attribution des terres appartenant préalablement aux ennemis de Rome ou par de grosses sommes en argent. Ils obtinrent aussi de hautes magistratures et une place au sénat de leur propre cité, en Gaule. A certains encore fut octroyée très tôt la citoyenneté romaine, en vertu de services exceptionnels rendus. Parmi ces derniers figure un certain Caius Julius Agedomopas, notable de la capitale des Santons, dans le centre-ouest de la France, qui était en âge de porter les armes à l'époque de la guerre des Gaules. Il avait dû rendre de grands services à Rome à cette occasion, quoiqu'il fût membre d'une grande famille gauloise : son nom personnel est gaulois et son père porte exclusivement un nom gaulois, Epotsorovidios. Son comportement pendant la guerre permit à sa famille de s'élever rapidement : deux de ses fils, qui naquirent sans doute juste avant ou pendant la guerre, Caius Julius Catuaneunus et Caius Julius Congonnetodubnus, conservèrent un nom gaulois, auquel s'ajouta le nom de citoyen romain hérité de leur père. Pour les fils de ces derniers, nés après la guerre, on ne jugea plus nécessaire de conserver le souvenir onomastique de leur origine celtique. Le premier devint prêtre de Rome et d'Auguste ; il offrit l'amphithéâtre du sanctuaire confédéral de Condate et dédia l'arc de triomphe de Saintes en 19 apr. J.-C. La famille est encore attestée parmi les notables de Saintes au milieu du 1^{er} siècle apr. J.-C. On peut reconstituer l'histoire de cette famille, qui contribua à l'intégration de sa cité dans l'empire en effaçant progressivement le souvenir de son passé gaulois, par deux inscriptions apposées l'une sur l'arc de triomphe élevé par l'un de ses membres sous le règne de l'empereur Tibère et l'autre sur le mausolée familial dans la nécropole de la ville.



AION, LE RESPONSABLE DE LA CORPORATION DES POTIERS

La culture et la langue gauloises continuèrent à vivre au moins dans les milieux populaires jusqu'au début de l'époque impériale. C'est en particulier le cas chez les artisans. Ainsi, à partir du 1^{er} siècle apr. J.-C., Condatomagus, l'actuelle ville de Millau, devint un grand centre producteur de céramiques fines dites sigillées. Cette catégorie particulièrement précieuse de vaisselle en terre cuite, caractérisée par une couverte rouge brillante, avait été mise au point en Italie centrale au 1^{er} siècle av. J.-C., puis avait été imitée dans les ateliers de Lyon, qui avaient essaimé en Gaule pour toucher de nouvelles clientèles. De fait, les productions des ateliers de La Graufesenque (nom moderne du quartier dans lequel ont été fouillés les fours des potiers et les amas de déchets de cuisson) se retrouvent dans toute la partie occidentale de l'Empire romain, voire au-delà. Le bon fonctionnement de l'ensemble du centre producteur nécessitait une organisation rigoureuse et complexe, que l'on connaît grâce à une abondante série de documents comptables inscrits sur des plats en céramique qui ont été retrouvés parmi les déchets de production. Ces bordereaux sont rédigés dans une langue mixte mêlant du vocabulaire et des tournures grammaticales gauloises et une syntaxe et des mots techniques latins. Ils sont le fait d'artisans qui eux-mêmes avaient des origines variées – gauloise, romaine, grecque. La coordination de la production était placée sous la responsabilité de personnages appelés, en langue gauloise, les *cassidani*, qui devaient avoir pour fonction d'assurer une coopération harmonieuse entre les différents ateliers. On connaît le nom de deux d'entre eux, Aion et Legitimos, qui exercèrent ensemble la charge mais dont les origines sont par ailleurs inconnues. Les propriétaires des ateliers, qui étaient des potiers indépendants, effectuaient chaque année une dizaine de fournées (opération encore désignée sous son nom gaulois *tudōs*). Le four pouvait contenir à chaque fois plus de 30 000 vases. Pour réduire le coût et minimiser les risques de cette opération délicate, chacun des potiers assumait tour à tour la charge de responsable de la fournée. Il mettait au four ses propres productions et accueillait aussi des productions de ses collègues, dont il notait précisément les quantités, par types de vases (indiqués par leurs noms latins), pour que chacun retrouve son compte à l'issue de la cuisson. L'année artisanale était scandée par ces fournées régulières, qui suivaient le plus souvent le calendrier annuel romain, mais qui dans certains cas continuait d'obéir à un vieux calendrier gaulois quinquennal. C'est toute cette activité parfaitement réglée que devait contrôler notre Aion, dont nous ne connaîtrions pas l'existence si un potier, lui-même anonyme, n'avait pas gravé son nom sur un brouillon de bordereau de fournée jeté ensuite parmi les déchets de cuisson.



SEVERA TERTIONICNA

LA SORCIÈRE ENSORCELÉE

Le plus long texte gaulois connu se trouve sur une plaquette en plomb mise au jour dans la nécropole romaine de L'Hospitalet-du-Larzac (Aveyron), dans une tombe de la fin du I^{er} siècle apr. J.-C. Il s'agit d'un texte de malédiction (une tablette de défexion) qui avait été déposé sur l'orifice d'une urne cinéraire, de sorte que le défunt servit de vecteur aux incantations magiques proférées. Le texte, rédigé dans une langue gauloise compliquée, qui était encore en usage plus d'un siècle après la guerre des Gaules, pose encore aujourd'hui des problèmes d'interprétation que les linguistes n'ont pas réglés de manière définitive. On peut toutefois suivre l'affaire dans ses grandes lignes. Un individu, homme ou femme, s'adresse à la déesse gauloise Adsagsona. Il se dit victime d'une conspiration de femmes, dont il précise les noms (certains gaulois, certains latins), qui auraient fait appel à la sorcière Severa Tertionos (Severa, fille de Tertionos) pour influencer les juges dans un procès à ses dépens. Il leur renvoie ainsi le mauvais sort qui lui avait été jeté et cherche à se protéger contre les différentes magies que la sorcière patentée et ses suivantes peuvent encore lui envoyer. On ne connaît pas l'issue de l'affaire. Le cas de Severa Tertionos, de ses fidèles et de son adversaire en magie montre comment la langue, la culture et une certaine religion gauloises continuent d'être utilisées et pratiquées dans des contextes privés où prévaut le secret, voire une certaine clandestinité, jusqu'à la fin du I^{er} siècle apr. J.-C., et même beaucoup plus tard, si l'on en croit quelques rares textes comparables, datés du III^e ou du IV^e siècle av. J.-C.

Archéologue spécialiste des domaines celtique, étrusco-italique et grec, Stéphane Verger est directeur d'études à l'Ecole pratique des hautes études.

ILLUSTRATIONS : © VINCENT POMPETTI POUR LE FIGARO HISTOIRE.





COMME UN BOUDDHA
Dieu dit de « Bouray »,
découvert en 1845
dans la rivière de Juine
(Essonne), bronze,
fin du I^{er} siècle av. J.-C.-
début du I^{er} siècle
apr. J.-C. (Saint-
Germain-en Laye,
musée d'Archéologie
nationale). Le torques
(collier) et la pose
en tailleur sont
caractéristiques
des représentations
d'un certain nombre
de divinités gauloises
à la fin de l'époque
de l'indépendance
et au début de l'époque
gallo-romaine.

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE
D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE)/
GÉRARD BLOT. © ERICH
LESSING/AKG-IMAGES.

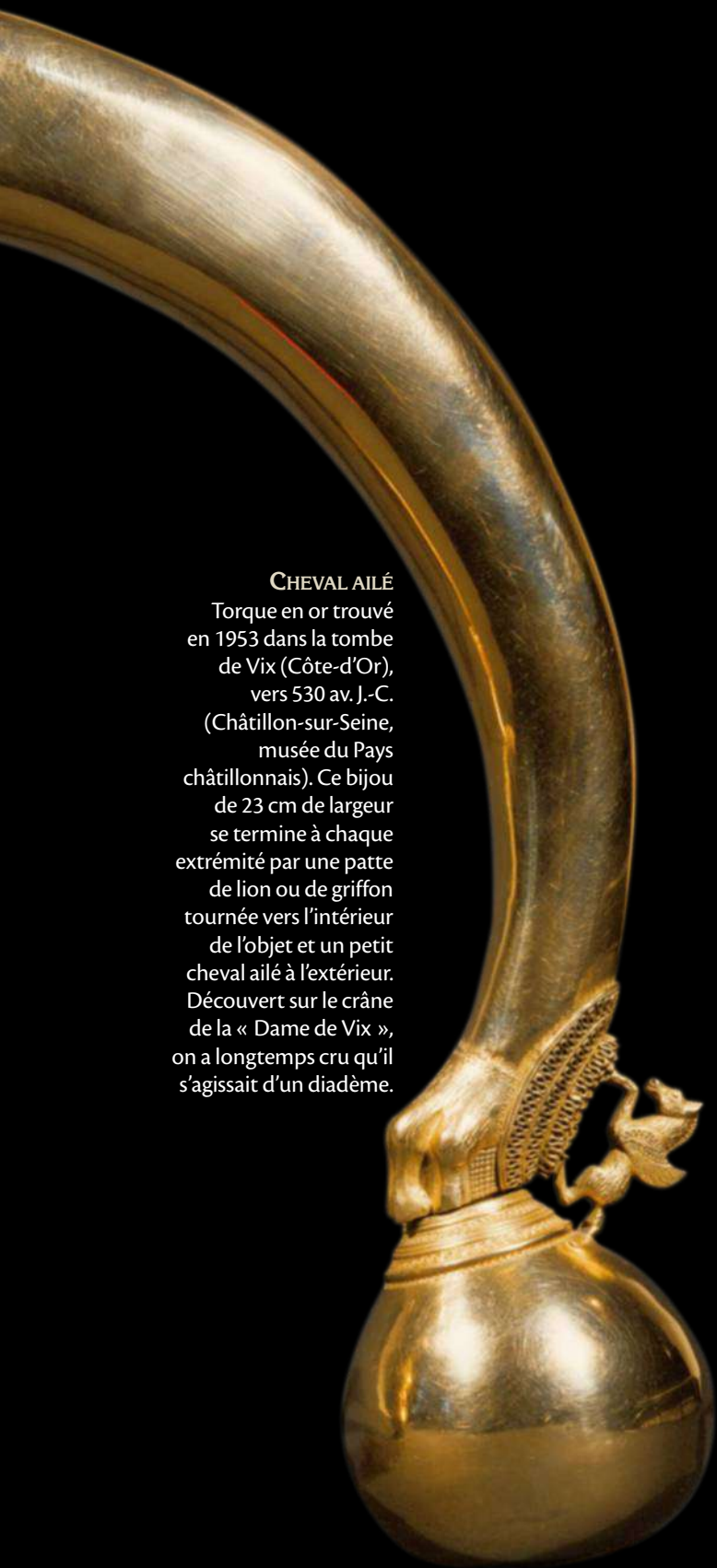


La Gaule bling-bling

En dépit des mystères
qui l'entourent, l'art celte
est le reflet d'une civilisation
complexe et avancée.

L'art demeure le seul témoignage à la fois matériel et spirituel de la civilisation celte. Loin de se limiter à une simple esthétique décorative, les Celtes se mirent à la recherche d'une beauté qui puisse être le réceptacle des élans de leur âme et tentèrent de la faire rejaillir dans leur vie quotidienne : à la maison, à la guerre, durant les fêtes ou les célébrations religieuses. Les Romains eux-mêmes furent étonnés de leur goût pour les armes rutilantes et leurs riches parures. Strabon rapporte notamment que les Gaulois « *aiment à se couvrir d'or, portant des colliers autour du cou et des cercles d'or au bras et au poignet* », avant d'ajouter qu'en raison de cette « *légèreté de caractère, la victoire les rend insupportables* » et que « *la défaite les plonge dans la stupeur* ». Leurs productions artistiques n'ont rien d'académique. Elles ne sont pas soumises à l'imitation stricte de la nature ou à l'idéal de la beauté classique qui domine les civilisations méditerranéennes. Leurs recherches plastiques s'épanouissent au contraire dans des motifs symboliques ou purement abstraits dont nous ne maîtrisons pas les contours, comme le souligne la spécialiste Christiane Eluère dans sa splendide monographie sur *L'Art des Celtes* (Citadelles & Mazenod, 2004) : « *Cet art apparaît a priori comme un art ornemental, et il l'est, mais il contient des motifs complexes qui fourmillent d'allusions à un symbolisme que nous ne comprenons plus.* » Outre son éclat et sa splendeur, c'est le rayonnement de cet art qui demeure fascinant : de la mer Noire à l'océan, furent fabriqués les mêmes torques, les mêmes fourreaux d'épées et les mêmes éléments décoratifs de char par des tribus qui, malgré leurs profondes rivalités, croyaient aux mêmes divinités et en un même au-delà.

CHEVAL AILÉ
Torque en or trouvé
en 1953 dans la tombe
de Vix (Côte-d'Or),
vers 530 av. J.-C.
(Châtillon-sur-Seine,
musée du Pays
châtillonnais). Ce bijou
de 23 cm de largeur
se termine à chaque
extrémité par une patte
de lion ou de griffon
tournée vers l'intérieur
de l'objet et un petit
cheval ailé à l'extérieur.
Découvert sur le crâne
de la « Dame de Vix »,
on a longtemps cru qu'il
s'agissait d'un diadème.



CŒUR DE DRAGON Ci-dessus : *Le Dôme aux dragons de Roissy*, applique circulaire en bronze qui recouvrait la roue d'un char, provenant d'une tombe à char fouillée à Roissy-en-France (Val-d'Oise), début du III^e siècle av. J.-C. (Saint-Germain-en-Laye, musée d'Archéologie nationale). Ci-dessous : tête de clavette de char en bronze, découverte en 2006 dans la tombe d'Orval (Manche), vers 300-250 av. J.-C. (Paris, Institut national de recherches archéologiques préventives). La tombe d'Orval est la plus occidentale des « tombes à char » trouvées pour cette période et la plus ancienne d'Europe.

© RMN-GRAND PALAIS (MUSÉE D'ARCHÉOLOGIE NATIONALE)/THIERRY LE MAGE.

© INRAP, DIST. RMN-GRAND PALAIS/HERVÉ PAITIER.



Par François-Joseph Ambroselli, Jean-Louis Voisin,
Albane Piot et Michel De Jaeghere

Le tour de Gaule

Aux quatre coins de la France, des musées
et des sites archéologiques font revivre la Gaule.

La Gaule indépendante

**SAINT-GERMAIN-EN-LAYE,
LE BASTION CELTE**

Saint-Germain-en-Laye demeure la Terre promise des amoureux de l'archéologie depuis que Napoléon III signa, le 8 mars 1862, un décret prévoyant l'installation d'un musée gallo-romain entre les murs du « Château Vieux » afin de « réunir les pièces justificatives de notre histoire nationale ». Le produit des fouilles d'Alésia, qui avaient commencé la même année, et les nombreux dons qui avaient afflué vers l'ancienne résidence royale constituèrent le socle de ces collections « patriotiques ». Ce bastion de la culture s'est étoffé depuis le Second Empire. Il présente désormais, sous le nom de musée d'Archéologie nationale, près de 30 000 objets exhumés en France, allant du paléolithique au premier Moyen Âge, et donne un sublime aperçu de la profondeur historique de notre terre.

La civilisation gauloise y tient naturellement une place de choix. Dans des salles en parquet de chêne clair, surmontées de grosses poutres apparentes, s'épanouissent dans de sobres vitrines les traces matérielles de ces peuples qui nous semblent à la fois si proches et si lointains : torques, bracelets, fibules et autres bijoux en bronze ou en fer, richement décorés, parsemés de motifs abstraits dont les joailliers d'aujourd'hui continuent de s'inspirer, mais aussi des épées, des lances, des éléments de boucliers ou de harnachements trouvés dans les tombes de guerriers ensevelis avec leur char.

Etre enterré avec ses richesses n'était pas pour autant le privilège des seuls combat-



PARCOURS DU COMBATTANT

Ci-dessus : salle du musée d'Archéologie nationale, à Saint-Germain-en-Laye, présentant une maquette d'une portion des remparts romains à Alésia. Page de droite, en haut, à droite : reconstitution des fortifications romaines sur le site d'Alésia.

En haut, à gauche : intérieur du musée de Bibracte. En bas : le plateau de Gergovie.

tants. A Roissy, dans le Val-d'Oise, lors des travaux d'extension de l'aéroport, on a découvert en effet la tombe somptueuse d'un homme enfoui avec des clous, des anneaux, des ciseaux, des rasoirs, des amulettes ou des limes : il s'agirait, pense-t-on, de la dernière demeure d'un éminent druide du III^e siècle av. J.-C. Il avait été allongé sur la caisse d'un char rehaussé de magnifiques pièces en bronze, dont l'énigmatique applique circulaire nommée « couvercle aux dragons » en raison de son décor de monstres stylisés.

Guerriers et druides furent vaincus par César au cours d'une guerre qui s'acheva à Alésia, dans une bataille brutale où s'affrontèrent 400 000 hommes et où les Romains écrasèrent la résistance gauloise à un contre cinq. Le musée expose notamment les armes, les éléments de siège et les

monnaies trouvés sur le site d'Alise-Sainte-Reine où la Gaule indépendante expira avant de renaître. **F-JA**

Musée d'Archéologie nationale – Domaine national de Saint-Germain-en-Laye, 78100 Saint-Germain-en-Laye. Tous les jours sauf le mardi, de 10 h à 17 h. Tarifs : 7 € / 5,50 €. Gratuit le premier dimanche du mois et pour les moins de 26 ans. Rens. : www.musee-archeologienationale.fr ; 01 39 10 13 00.

BIBRACTE, LE TEMPS DES OPPIDA

L'*oppidum* des Eduens, avec ses remparts, ses quartiers et son chantier archéologique – 200 ha noyés dans des futaies de hêtres – se situe au sommet du mont Beuvray, dans le Morvan. A mi-pente, tout à côté de la porte principale de l'*oppidum*, un édifice de granit et de verre abrite le musée, magnifique, riche, pédagogique. A l'étage, le parcours présente l'Europe à la fin de l'âge du fer, avec les campagnes prospères, l'apparition des *oppida*, le déploiement du commerce. Au rez-de-chaussée, l'exposition des objets trouvés sur le site ainsi que des maquettes permettent d'appréhender l'histoire de Bibracte, de sa fondation, vers 100 av. J.-C., au transfert vers la ville romaine d'Autun, peu avant la fin du 1^{er} siècle av. J.-C. Organisation, habitants, maisons, artisans, consommation, vie religieuse et présence de César : on découvre entièrement l'*oppidum*. Dans la vallée, on aperçoit



le Centre archéologique européen, qui publie son 30^e ouvrage, dont le titre surprendra :

Les Modèles italiens dans l'architecture des II^e et I^{er} siècles avant notre ère en Gaule et dans les régions voisines. J-LV

Musée de Bibracte, mont Beuvray,
71990 Saint-Léger-sous-Beuvray. Fermé
jusqu'au 14 mars 2020. Rens. : www.bibracte.fr ;
infos@bibracte.fr ; 03 85 86 52 35.

GERGOVIE, LA VICTOIRE SUR UN PLATEAU

Le Musée archéologique de la bataille de Gergovie, qui a ouvert ses portes le 19 octobre, a l'allure d'une forteresse imprenable. Perché au sommet du plateau qui accueillit Vercingétorix et ses guerriers, ce fortin de pierre et de fer, riche d'une petite collection d'objets archéologiques rehaussée de maquettes, de cartes et d'installations audiovisuelles, domine la campagne auvergnate. Ses larges baies vitrées donnent sur la plaine de la Limagne et la chaîne des Puys, qui confèrent au lointain une apparence cabossée. Tel est le paysage qui s'offrait aux yeux du chef arverne pendant le siège de Gergovie : une terre volcanique parsemée de collines verdoyantes qui, le soir venu, s'enveloppaient dans un voile mauve. Les Gaulois, postés sur toutes les hauteurs environnantes, allumaient alors leurs torches. Ils offraient, de l'aveu même de César, « un aspect effrayant ». Le fier général romain allait connaître ici la défaite. Le peuple indomptable des Arvernes, dont on constate le raffinement en admirant les répliques de splendides vases à décors stylisés, avait été entraîné par Vercingétorix dans cette lutte à mort. Jeune et ambitieux, éloquent et stratège, le « grand roi des guerriers » avait évité tout combat frontal avec les légions et engagé ses troupes dans une pénible guerre d'usure avant de se retrancher sur l'*oppidum* de Gergovie : des casques et des boucliers fracassés, ainsi que des débris d'épées, de glaives ou de lances retrouvés sur les lieux témoignent de la brutalité des affrontements. César leva le camp bredouille. Ce somptueux plateau et son magnifique musée rendent honneur à ces combattants qui firent reculer la plus puissante armée du monde. **F-JA**

Musée archéologique de la bataille de Gergovie,
plateau de Gergovie, 63670 La Roche-Blanche.
Ouvert du mercredi au dimanche, de 11 h à 18 h.
Tarifs : 6 €/4 € (jusqu'au 5 janvier 2020).
Gratuit pour les moins de 6 ans. Rens. :
www.musee-gergovie.fr ; 04 73 60 16 93.



ALÉSIA, AU CŒUR DE LA BATAILLE

A une centaine de kilomètres de Bibracte, plus au nord de la Bourgogne, voici Alésia. Son emplacement a animé maintes disputes, mais fait désormais l'unanimité de la communauté scientifique : Alésia, c'est Alise-Sainte-Reine ; l'*oppidum* des Mandubiens où s'est retranché Vercingétorix, c'est le mont Auxois (où trône aujourd'hui la statue de Vercingétorix d'Aimé Millet, érigée sur ordre de Napoléon III pour célébrer l'achèvement et la réussite des recherches archéologiques). Le Centre d'interprétation, inauguré en 2012, y fait revivre cette bataille décisive à 3 km des vestiges de la ville gallo-romaine. Ce « MuséoParc », placé le long de l'ancien tracé fortifié de Jules César et ceint à son image d'une forte résille de bois, retrace le déroulement du siège : le contexte, les forces en présence, l'enchaînement des événements. Très pédagogique, le parcours propose reconstitutions, maquettes, cartes, chronologies, films et bornes multimédias à deux niveaux de lecture – pour les adultes, et pour les enfants –, offrant ainsi à tous les âges une véritable plongée dans l'histoire. La scénographie est à saluer. A l'extérieur ont été reconstituées, sur 150 m, les lignes des fortifications romaines et une partie d'un camp romain. Un lieu à découvrir absolument. **AP**
MuséoParc Alésia, 1, route des Trois-Ormeaux,
21150 Alise-Sainte-Reine. Ouvert de mi-février
à fin novembre. Rens. : www.alesia.com ;
03 80 96 96 23.

La Gaule romaine

**JUBLAINS, CAPITALE
DES CITÉS DISPARUES**

« Il faut se défaire
du calme apparent du lieu
et s'imaginer une ville

bruyante, les animaux, le marché, et les enfants qui courent », déclare Anne Bocquet, archéologue départementale passionnée, qui travaille à Jublains depuis plus de vingt ans. Ce paisible village de Mayenne, situé à une vingtaine de kilomètres de Laval et peuplé de quelques centaines d'habitants, occupe le site d'une ancienne cité gallo-romaine, Noviodunum, construite au I^{er} siècle et dont les vestiges, formidablement conservés, attestent de sa magnificence passée. Un siècle après la conquête, ces Gaulois du peuple des Diablintes avaient adopté les usages de la romanité, comme le montre ce théâtre implanté au sud de la ville, dont une dédicace en calcaire nous informe qu'il fut offert, sur ses propres deniers, par un notable de la ville nommé Orgétorix. Ses ruines poétiques témoignent de cette lointaine époque où, sous le soleil d'une belle après-midi ou à la lueur d'un soir d'été, toute la population allait acclamer d'habiles comédiens. Le temps était à la fête : la ville bénéficiait d'un emplacement stratégique sur une route commerciale très fréquentée entre Lyon, l'Armorique et la (Grande) Bretagne.

Outre des thermes situés aujourd'hui juste en dessous de l'église et un forum désormais enfoui, la cité possédait un temple qui s'élevait à 20 m de hauteur mais dont ne subsiste que le socle. Les habitants et les pèlerins y vénéraient cette mystérieuse « déesse-mère » que le Musée archéologique de Jublains met à l'honneur en exposant sa grosse tête de calcaire rongée par le temps. Ce bastion culturel, qui accueille environ 27 000 visiteurs par an, présente les trésors archéologiques de Mayenne, de l'âge du bronze jusqu'au haut Moyen Âge, et tout particulièrement ceux exhumés dans les entrailles de Jublains : des fragments de haches, de lances, d'épées, de boucliers, mais aussi de sublimes bracelets aux motifs géométriques, des éléments d'architecture, des poteries, des sculptures, de magnifiques mosaïques, de fines verreries, ou encore une enclume en bronze.

Juste en face du musée se dressent, en marge de la ville, les ruines d'une imposante forteresse dont la construction débuta au début du III^e siècle. Son bâtiment central n'avait, à l'origine, qu'une vocation défensive minime, comme l'explique Alice Arnault, la directrice du musée : « Les tours d'angle du premier bâtiment ne sont pas saillantes et donc peu stratégiques. Cela laisse à penser qu'il s'agissait d'un entrepôt recueillant l'impôt en nature destiné à approvisionner les légions. » Cent ans plus tard, une grande muraille périphérique de pierres et de briques fut érigée tout autour de l'édifice. Mais elle ne fut jamais achevée. A l'endroit où devait se tenir la porte, un vide béant laisse songeur. La ville et la forteresse furent en effet abandonnées. Noviodunum n'était-elle plus intéressante aux yeux de l'empire ? « La ville n'était ni située en hauteur, ni traversée par une rivière, remarque Anne Bocquet. Dès la fin du III^e siècle, elle fut désertée au profit d'Angers, de Rennes ou du Mans. » Elle ne devait jamais être repeuplée. C'est ce qui lui a permis d'arriver jusqu'à nous dans cet état, pour notre plus grand bonheur. **F-JA**

Musée archéologique départemental de Jublains, 13, rue de la Libération, 53160 Jublains.

D'octobre à avril, tous les jours sauf les mercredis, de 9 h 30 à 12 h 30 et de 13 h 30 à 17 h 30.

Fermeture annuelle du 15 décembre au 31 janvier inclus. Mai, juin et septembre : tous les jours de 9 h à 12 h 30 et de 13 h 30 à 18 h. Juillet et août : tous les jours en continu de 9 h à 18 h.

Tarifs : 4 €/3 €. Gratuit pour les moins de 18 ans. Rens. : www.museedejublains.fr ; 02 43 58 13 20.

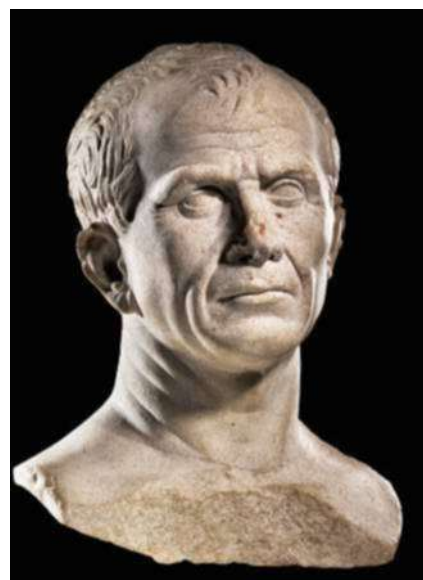


ARLES, LA VILLE MODÈLE

Avec un théâtre qui pouvait accueillir 10 000 spectateurs, un cirque de 450 m de long et un amphithéâtre inspiré du Colisée, Arles était la ville gallo-romaine parfaite. Colonie romaine dès 46 av. J.-C., elle était devenue peu à peu l'un des joyaux de la Gaule narbonnaise. Le Musée départemental Arles antique célèbre ce passé glorieux en présentant, outre des collections préhistoriques, protohistoriques et paléochrétiennes, de splendides statues, sarcophages, bas-reliefs, mosaïques et d'autres objets datant de la période impériale et exhumés au cœur de la ville. C'est au fond du Rhône que fut retrouvé en 2007 l'un des chefs-d'œuvre du musée : le buste d'un homme au visage grave, aux joues creusées, au front proéminent et à la calvitie prononcée, que ses inventeurs considèrent comme la représentation de Jules César, le vainqueur des Gaules. **F-JA**

Musée départemental Arles antique, Presqu'île du Cirque romain, 13200 Arles. Tous les jours de 10 h à 18 h, sauf le mardi. Tarifs : 8 €/5 €.

Rens. : www.arles-antique.cg13.fr ; 04 13 31 51 03.



LA GAULE CIVILISÉE En haut : la forteresse gallo-romaine de Jublains. Ci-contre : buste du I^{er} siècle av. J.-C., dit « César d'Arles » (musée Arles antique). Page de droite, en haut, à gauche : mosaïque d'Orphée charmant les animaux, fin du II^e siècle (musée de Saint-Romain-en-Gal). En haut à droite : le musée de la Romanité à Nîmes. Au centre : thermes de Cluny. En bas : statue en bronze de Neptune, II^e siècle (Lyon, Lugdunum).



SAINT-ROMAIN-EN-GAL

Capitale du peuple des Allobroges, rattachée au 1^{er} siècle av. J.-C. à la province de Transalpine, Vienne reçut sous Auguste le statut de colonie latine. Étendue sur les deux rives du Rhône, elle accueillait dans ses entrepôts l'annone récoltée en Gaule. Le blé réquisitionné y était embarqué sur le Rhône pour être convoyé à Rome. Si la ville conserve d'impressionnants monuments romains (un temple d'Auguste, un théâtre, la *spina* du cirque), c'est sur sa rive droite, plus épargnée par l'urbanisme, qu'ont été retrouvés les témoignages les plus suggestifs de la vie quotidienne à l'apogée de l'empire, avec les vestiges d'un quartier de commerçants, où les entrepôts jouxtaient de superbes maisons à péristyle construites sur le même plan que celles de Pompéi. Un splendide musée inauguré en 1996 y expose, avec les objets trouvés sur le site et d'impressionnantes reconstitutions des édifices, les splendides mosaïques des II^e et III^e siècles qui témoignent de l'acculturation des élites gallo-romaines. **MDeJ**

Musée et sites archéologiques de Saint-Romain-en-Gal – Vienne, route départementale 502, 69560 Saint-Romain-en-Gal. Du mardi au dimanche, de 10 h à 17 h. Tarifs : 6 €/3 €. Rens. www.musee-site.rhone.fr ; 04 74 53 74 00 ou 04 74 53 74 01.

AU CŒUR DE LUTÈCE

Dans les entrailles de Paris, sous le musée de Cluny, les vestiges des thermes gallo-romains de l'ancienne Lutèce offrent aux visiteurs leurs splendides volumes. De ces immenses bains publics édifiés au tournant des I^{er} et II^e siècles ne subsistent que des galeries souterraines et le gigantesque *frigidarium* (salle froide), magnifique écrin pour les expositions temporaires du musée, dont les voûtes s'élèvent à plus de 14 m de hauteur. Chaque week-end, des visites guidées sont organisées dans ces souterrains multimillénaires. **F-JA**

Musée de Cluny – Musée national du Moyen Age, 75005 Paris. Tarifs des « visites découvertes » : 11 €. Tous les samedis et dimanches à 11 h. À partir du mois de janvier, des visites supplémentaires sont proposées à 14 h, le samedi, et à 16 h, le dimanche. Réservé aux adultes. Rens. : www.musee-moyenage.fr ; 01 53 73 78 00.



LUGDUNUM, CAPITALE DE LA LYONNAISE

Posté en face des deux théâtres romains de la ville et camouflé derrière une épaisse végétation, le musée archéologique de Lyon a l'apparence d'un bunker enfoui. En son sein s'épanouit pourtant l'une des plus riches collections archéologiques de France. Sur 4 000 m², des centaines d'objets illustrent tous les aspects de la vie dans une grande ville de l'empire : l'organisation et la décoration d'une maison, l'accès à l'eau, la religion, le culte des morts, les métiers ou les spectacles. Outre le calendrier de Coligny (la plus longue inscription rédigée en langue gauloise), la pièce maîtresse des collections est la fameuse Table claudienne en bronze, où est inscrit le discours prononcé en 48 par l'empereur Claude, par lequel il accorda aux chefs des tribus gauloises le droit d'entrer dans le sénat romain au motif qu'ils étaient désormais « semblables à nous par les mœurs, par les beaux-arts et par les alliances de famille ». **F-JA**

Lugdunum - Musée et théâtres romains, 17, rue Cléberg, 69005 Lyon. Du mardi au vendredi, de 11 h à 18 h ; samedi et dimanche, de 10 h à 18 h. Tarifs : 7 €/4,50 €, en période d'exposition temporaire ; 4 €/2,50 €, hors période d'exposition temporaire. Rens. : www.lugdunum.grandlyon.com ; 04 72 38 49 30.



NÎMES, AU MUSÉE DES ARÈNES

Voulu par Jean-Paul Fournier, le maire de Nîmes, et conçu par Elizabeth de Portzamparc, le nouveau musée de la Romanité offre un magnifique écrin à quelque 5 000 objets qui permettent de traverser l'histoire de la ville, de l'époque gauloise au haut Moyen Age. Concentrées dans de précieuses « boîtes du savoir », les indications pédagogiques indispensables ne troublent pas, ailleurs, le plaisir de la contemplation. Au fil des grandes salles lumineuses où sont reconstitués, ici, une maison gauloise, là, le sol ou les murs peints en troisième style pompéien d'un *cubiculum* ; où sont, ailleurs, mises en valeur de magnifiques mosaïques, présentées armes, statues, inscriptions, urnes funéraires, masques de théâtre, surgit par surprise à une baie vitrée la silhouette de l'amphithéâtre comme la plus somptueuse des toiles de fond. **MDeJ**

Musée de la Romanité, 16, boulevard des Arènes, 30000 Nîmes. Jusqu'au 31 mars 2020, tous les jours sauf le mardi, de 10 h à 18 h. Du 1^{er} avril au 3 novembre 2020, tous les jours, de 10 h à 19 h. Tarifs : 8 €/6 €. Rens. : www.museedelaromanite.fr ; 04 48 21 02 10.

LIVRES

Par Michel De Jaeghere, Jean-Louis Voisin
et François-Joseph Ambroselli

Le Casque et la plume

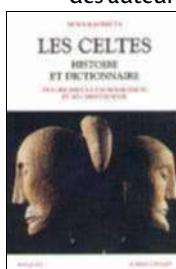


Préhistoires d'Europe.
De Néandertal à Vercingétorix
Anne Lehoërff

Le sous-titre de ce splendide manuel, somptueusement illustré, dit à lui seul l'ambition de l'ouvrage : retracer les quarante mille ans qui séparent la rencontre d'*Homo sapiens* avec l'homme de Néandertal de la défaite de Vercingétorix à Alésia. Anne Lehoërff fait mentir ceux qui considèrent avec dédain la préhistoire, sous prétexte qu'elle ne nous livre pas de témoignages écrits. Elle fait « parler » en effet avec brio les « archives du sol » en exploitant les plus récents apports de l'archéologie pour faire revivre les hommes de notre lointain passé, brosse le tableau coloré de cette immense histoire, loin des idées reçues comme des images transmises par les mythes hérités du XIX^e siècle. Un tour de force. **MDeJ**
Belin, « Mondes anciens », 2016, 608 pages, 43 €.

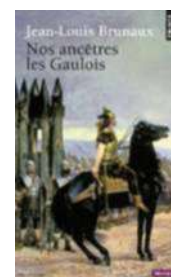
Les Celtes. Histoire et dictionnaire.
Des origines à la romanisation
et au christianisme. Venceslas Kruta

Paru en 2000, ce gros volume reste la référence absolue, même si quelques pages ont vieilli du fait de nouvelles découvertes archéologiques. Trois grandes parties : après avoir présenté les sources, Kruta expose les données et les faits, puis propose un dictionnaire extrêmement utile (on y trouve tous les peuples, tous les sites), enfin un répertoire des auteurs antiques qu'accompagnent une énorme bibliographie et une précieuse liste des musées en France et hors de France qui offrent des collections celtiques. Ouvrez l'ouvrage, vous y resterez des heures. **J-LV**
Robert Laffont, « Bouquins », 2000, 1 020 pages, 30 €.



Nos ancêtres les Gaulois. Jean-Louis Brunaux

Les Gaulois étaient-ils frustes et querelleurs ? Leurs druides pratiquaient-ils le sacrifice humain ? Craignaient-ils que le ciel leur tombe sur la tête ? Avaient-ils opposé une résistance farouche à la conquête ? Leur adhésion à la civilisation romaine releva-t-elle de la collaboration avec l'occupant ? Jean-Louis Brunaux revisite avec bonheur les mythes dans lesquels s'inscrivent les Gaulois dans la mémoire collective, pour donner la réponse de l'historien. L'exercice est réjouissant, l'exploration passionnante, les réponses parfois surprenantes par leur indifférence à tous les conformismes. Une première approche aussi accessible que nourissante. **MDeJ**
Seuil, « Points Histoire », 2012, 336 pages, 9 €.



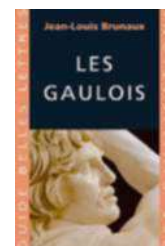
Les Premières Villes de Gaule. Le temps des oppida
Stephan Fichtl

Le débat est clos : les *oppida* sont bien des villes, mais pas à la manière dont Grecs et Romains les envisageaient. Il suffit de lire cet ouvrage, superbement illustré, pour s'en convaincre. Clair, agréable, agrémenté de plans et de dessins, il fournit une solide mise au point sur la naissance des *oppida*, sur leur localisation et sur leurs caractères. Deux regrets : pas de conclusion, presque rien sur les rapports entre le monde italien et la Gaule aux II^e et I^{er} siècles av. J.-C. **J-LV**

Archéologie Vivante, 2012, 160 pages, 28 €.

Les Gaulois. Jean-Louis Brunaux

Paru pour la première fois en 2005, ce livre de référence est régulièrement réédité pour notre plus grand bonheur. L'auteur y retrace l'histoire de ces tribus qui ont habité entre les rives du Rhin et les Pyrénées, l'Atlantique et l'Italie du Nord. En fin spécialiste, il ne laisse rien de côté : l'organisation sociale, les institutions politiques, l'économie, la religion, les lettres, les arts et la vie privée. **F-JA**
Les Belles Lettres, « Guide Belles Lettres des civilisations », 2018, 314 pages, 19 €.



Les Celtes d'Hannibal. Luc Baray

Déjà des mercenaires celtes combattaient aux côtés des Puniques lors de la première guerre contre Rome. Flaubert leur a assuré la gloire littéraire dans *Salammbô*. Hannibal n'innove pas. Ce qui surprend, c'est leur nombre (presque la moitié de son armée jusqu'en 216 av. J.-C.), leur place (des alliés plus que des mercenaires), leur rôle tactique (pas de la piétaille, mais des troupes de choc d'infanterie lourde et une excellente cavalerie). L'auteur démolit le stéréotype du Celte batailleur, courageux et indiscipliné. Au contraire, c'est un combattant discipliné, redoutable, mobile, bien équipé et chargeant en rangs compacts. **J-LV**
CNRS Editions, 2019, 360 pages, 25 €.





Vercingétorix. Chef de guerre. Alain Deyber

Officier et spécialiste d'histoire militaire, Alain Deyber contribue à éclairer la personnalité de Vercingétorix : dynamique, éloquent et réfléchi, ce meneur d'hommes prit la tête d'une armée disciplinée, la perfectionna et menaça d'anéantissement le corps expéditionnaire romain. Il ne lui a manqué que du temps pour achever d'aguerir ses troupes et tenter de vaincre le proconsul en bataille rangée. Doté d'une chronologie et d'un glossaire réunissant les termes du lexique militaire, cet ouvrage rend parfaitement justice à celui qui fut le « *premier grand stratège et tacticien de l'histoire de France* ». **F-JA**

Lemme Edit, 2019, 260 pages, 23 €.



Vercingétorix. Jean-Louis Brunaux

Jean-Louis Brunaux donne une interprétation globale du vainqueur de Gergovie. Gaulois par sa politique, Arverne de cœur, Vercingétorix aurait cherché à restaurer l'ordre ancien, « *rêve flamboyant d'indépendance et de grandeur* », d'une Gaule qui s'appuierait à la fois sur un Conseil dirigé par un « *peuple-patron* », le sien, et sur l'assemblée des druides, véritable conscience du pays. Car l'auteur ne doute pas que la Gaule ait alors existé dans les esprits et dans les cœurs. C'est même

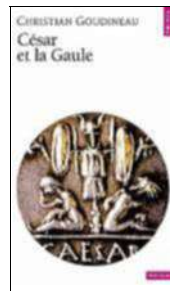
pour conserver sa « *commune liberté* » que Vercingétorix aurait pris les armes. **J-LV**

Gallimard, « NRF Biographies », 2018, 336 pages, 22 €.

César et la Gaule. Christian Goudineau

Lorsque ce livre parut en 1990, ce fut une bombe. L'auteur, disparu l'année dernière, occupait alors la chaire des Antiquités nationales au Collège de France. Avec audace et une érudition accessible à tous, il relisait la *Guerre des Gaules* et dépoussiérait un texte enfoui dans des décennies de discours universitaires. Mieux, il abordait de façon neuve les limites de la Gaule telles que César les avait tracées, relançait le débat sur Alésia, réveillait l'archéologie et l'intérêt sur les Gaulois. Un quart de siècle plus tard, peu de rides : l'une des meilleures introductions à cet épisode de notre histoire. **J-LV**

Seuil, « Points Histoire », 2000, 389 pages, d'occasion.



César contre Vercingétorix. Laurent Olivier

Il faisait exécuter indistinctement civils et guerriers, jeunes et vieux, pillait les récoltes, ravageait les campagnes et les villes. César prit la Gaule de force. Devant ce déchaînement de violence, un homme se leva : jeune et brillant, intrépide et malin comme lui, Vercingétorix imposa pour la première fois la défaite aux troupes romaines. Conservateur en chef au musée d'Archéologie nationale de Saint-Germain-en-Laye, Laurent Olivier fait le récit passionnant de cette lutte à mort et révèle comment ce perdant humilié devint un héros célébré dans les pages de notre roman national. **F-JA**

Belin, « Collection Histoire », 2019, 624 pages, 26 €.

Guerre des Gaules. Jules César. Présentation et notes de Christian Goudineau

Texte célèbre, édité dans toutes les collections de poche. Si vous en avez la possibilité, prenez celui présenté par Christian Goudineau. Traduction seule, mise en page aérée, notes remarquables, glossaire des peuples gaulois et germains, cartes nombreuses et introduction lumineuse. **J-LV**

Imprimerie Nationale, « Acteurs de l'Histoire », 1994, 462 pages, d'occasion.

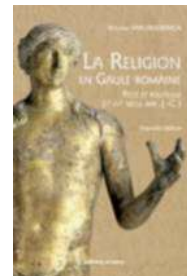


Les Derniers Jours du siège d'Alésia, 22-27 septembre 52 av. J.-C.

Alain Deyber et David Romeuf

Une éclipse de Lune a mis fin au siège d'Alésia. Telle est l'hypothèse défendue par Alain Deyber, qui s'appuie sur l'expertise de l'astronome David Romeuf. Ce phénomène céleste – terrifiant pour les Gaulois – aurait eu lieu dans la nuit du 25 au 26 septembre et aurait précédé la fuite de l'armée de secours ainsi que la reddition des forces retranchées dans l'*oppidum*. Agréable à lire, cet ouvrage rouvre un dossier qu'on croyait clos depuis la publication, en 2001, du compte rendu des fouilles menées sur le site dans les années 1990 et nous fait revivre cette bataille décisive. **F-JA**

Lemme Edit, 2019, 232 pages, 21 €.

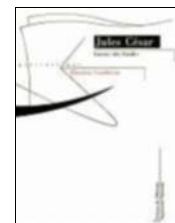


La Religion en Gaule romaine

William Van Andringa

Comment connaît-on les religions des Gaulois ? Par les textes, par l'archéologie, mais aussi, c'est un paradoxe de cette belle synthèse, par la période où ils sont devenus gallo-romains. Sous la toge que portent parfois ces dieux, sous leurs noms romanisés (Mars Segomo, Apollon Grannus), sous le sanctuaire gallo-romain, on découvre très vite des origines indigènes. Dans les villes nouvelles, les dieux indigènes s'installent au centre ou à la périphérie et sont même associés au culte impérial ! **J-LV**

Errance, 2017, 384 pages, 34 €.



Par François-Joseph Ambroselli



Echec et Mat

Soumise à la pression des peuples gaulois durant près de quatre siècles, Rome remporta la victoire finale grâce à César.

L'émergence des Celtes

VERS 800 AV. J.-C. Premier âge du fer. De la Bohême au sud de la Belgique, s'épanouit une nouvelle civilisation : les tribus vivant sur ces territoires croient aux mêmes dieux et en un même au-delà.

800-500 AV. J.-C. Tout autour de l'arc alpin, des centres princiers implantés sur l'axe Rhône-Saône-Seine, sur le Rhin, sur le Danube ou sur le Pô se développent sous l'influence des cultures méditerranéennes, connues grâce à la colonisation grecque et aux Etrusques. Des groupes de ces « Celtes anciens » s'infiltrèrent entre le VII^e et le VI^e siècle av. J.-C. dans ce qui deviendra la Gaule et s'y fondent avec les populations qui y sont présentes depuis l'âge du bronze. Les principautés disparaissent à la fin du VI^e siècle av. J.-C. à la suite de troubles politiques.

V^e SIÈCLE AV. J.-C. Émergence de la culture de La Tène, qui marque le début du second âge du fer. Les Celtes connaissent une forte croissance démographique. Ils forment en Gaule une multitude de peuples.

Les grandes invasions

VERS 390 AV. J.-C. Les Bituriges, Arvernes, Eduens, Ambarres, Carnutes et Aulerques, originaires du centre de la Gaule, envahissent l'Italie du Nord par vagues successives. Les Sénons, peuple gaulois de l'Yonne et de la Seine-et-Marne, derniers arrivés en Italie où ils occupent les Marches, enjambent les monts Appenins et assiègent Clusium, la Chiuri étrusque. Au cours d'une bataille, des Romains venus en ambassade

tuent un des leurs. En représailles, les assaillants abandonnent le siège et se dirigent vers Rome. Les troupes romaines sont battues par une coalition gauloise menée par Brennus. La ville est occupée et le Capitole assiégé. Après sept mois, les vaincus versent une rançon de mille livres d'or.

VERS 385 AV. J.-C. Une partie des Gaulois repart vers la plaine du Pô. Les autres se dirigent vers le sud, rôdent en Campanie ou en Apulie, et se mettent, pour certains, à la solde du tyran Denys de Syracuse.

368 AV. J.-C. Denys de Syracuse dépêche des mercenaires gaulois au secours des Macédoniens, menacés par les Thébains.

366-361 AV. J.-C. Des razzias gauloises ravagent le sud de l'Italie.

VERS 361 AV. J.-C. Des Gaulois campent sur la voie Salaria, à moins de 5 km de Rome, où ils sont rejoints par l'armée romaine. Selon Tite-Live, un combat singulier oppose le jeune Titus Manlius à un champion gaulois : le Romain pourfend son adversaire et s'empare de son collier, gagnant ainsi le surnom de « Torquatus ».

360-358 AV. J.-C. Des Gaulois mettent le Latium à feu et à sang. Les Latins appellent les Romains à l'aide : l'armée romano-latine écrase les Gaulois et récupère leur butin.

350-349 AV. J.-C. Des Gaulois tentent une nouvelle incursion sur le territoire romain : ils sont battus et se replient au sud du Latium où ils sont rattrapés par l'armée romaine. D'après Tite-Live, un autre combat singulier a lieu : un jeune tribun militaire, aidé d'un corbeau perché sur son casque,

égorge le guerrier gaulois et gagne le surnom de « Corvus » ou « Corvinus ».

335 AV. J.-C. Alexandre le Grand rencontre sur le Danube une ambassade de Gaulois établis près de Tarente.

323 AV. J.-C. À la mort d'Alexandre, des mercenaires gaulois se vendent aux différents successeurs du souverain.

310 AV. J.-C. Des Gaulois envahissent l'Illyrie, au nord-ouest des Balkans. La même année, une armée gauloise menée par un certain Cambaules ravage la Thrace.

300-299 AV. J.-C. Des Gaulois venus d'au-delà des Alpes s'allient à leurs congénères cisalpins pour mettre à sac l'Etrurie. Ayant versé une rançon, les Etrusques demandent aux envahisseurs de les aider dans leur guerre contre Rome : après avoir pillé le territoire romain, les Gaulois regagnent la plaine du Pô et se disputent le butin.

298 AV. J.-C. Une troupe gauloise est écrasée par le roi de Macédoine, Cassandre, sur le mont Haemus, au nord de la Bulgarie.

296 AV. J.-C. À l'initiative d'un chef samnite, une coalition antiromaine de Samnites, Etrusques, Ombriens et Sénons est formée.

295 AV. J.-C. Après une première défaite, Rome déploie deux corps de réserve en Etrurie, près de Clusium, provoquant le retrait des Etrusques et des Ombriens de la coalition. Esseulés, les Samnites et les Sénons sont battus par l'armée romaine à Sentinum, dans l'actuelle province d'Ancône.

285 AV. J.-C. Les Sénons, alliés aux Etrusques Volsinii, assiègent Arretium (Arezzo), écrasent les Romains et massacrent leurs

ambassadeurs. Deux ans plus tard, les Romains anéantissent l'armée gauloise et créent, sur le territoire italien des Sénons, la colonie de Sena Gallica (Senigallia).

284-283 AV. J.-C. Les Boïens, peuple celte installé en Gaule cisalpine, s'allient avec les Etrusques pour contrer l'avancée romaine. Ils sont défaits au lac Vadimon et font la paix avec Rome : elle durera quarante-cinq ans.

281 AV. J.-C. La mort de Lysimaque, roi de Thrace et de Macédoine, plonge son royaume dans des querelles dynastiques. Les Celtes en profitent et organisent la « Grande expédition » : trois armées venues du monde celtique marchent chacune sur la Thrace, la Macédoine, et sur la Dardanie et la Péonie (régions des Balkans).

279 AV. J.-C. L'armée celte dirigée par Bologios (« le Belge ») traverse l'Illyrie, écrase les troupes du roi de Macédoine et ravage son royaume. Simultanément, l'armée menée par Brennos, constituée de 65 000 hommes, franchit les Thermopyles et l'Oeta, balaye les Athéniens et les Phocidiens, avant d'être battue devant le sanctuaire de Delphes.

278 AV. J.-C. 20 000 dissidents de l'armée de Brennos gagnent la Thrace – où est sans doute déjà arrivée l'armée partie trois ans plus tôt – et la pillent avant d'être engagés comme mercenaires par le roi de Bithynie contre les Séleucides. La même année, une partie de l'armée défaite un an plus tôt à Delphes s'installe dans la plaine du Danube et fonde l'Etat des Scordisques, tandis que l'autre poursuit sa retraite vers la Thrace.

277 AV. J.-C. 15 000 Gaulois ayant ravagé la Thrace sont battus par les Macédoniens dans la péninsule de Gallipoli.

274 AV. J.-C. Les Gaulois participent à la première guerre syrienne, qui oppose la dynastie séleucide à l'Égypte ptolémaïque : ils remportent, aux côtés du roi du Pont, Mithridate I^{er}, une victoire sur le pharaon Ptolémée II en Cappadoce.

273 AV. J.-C. Le roi Antiochus I^{er} de Syrie écrase les Gaulois sur son territoire lors de la « bataille des éléphants » : ils sont refoulés sur les hauts plateaux d'Anatolie et forment le noyau de la communauté des Galates. Menace permanente sur les Grecs d'Asie Mineure, ils seront définitivement battus en 237 av. J.-C. par le roi de Pergame, Attale I^{er}.

La conquête de la Cisalpine

268 AV. J.-C. Les Romains fondent Ariminum (Rimini), située sur le territoire des Sénons, qui sont contraints à l'exil.

264-241 AV. J.-C. Première guerre punique, qui se solde par la conquête romaine de la Sicile : durant le conflit, Carthage enrôle des mercenaires de Gaule transalpine.

232 AV. J.-C. Inquiets de l'expansionnisme de leurs voisins romains, les Boïens s'allient aux Insubres, Gaulois de Lombardie, et engagent des mercenaires transalpins.

225 AV. J.-C. Les mercenaires transalpins font la jonction avec les troupes cisalpines : les coalisés pillent l'Etrurie et écrasent les Romains près de l'actuelle Florence. Ils sont finalement pris en étau par deux armées romaines sur la côte tyrrhénienne : le pays des Boïens est ravagé.

222 AV. J.-C. Malgré leur résistance acharnée, les Romains poussent les Insubres à la reddition en prenant la forteresse d'Acerrae ainsi que la ville de Mediolanum (Milan).

Hannibal et les Gaulois

218 AV. J.-C. Une ambassade boïenne attend, sur la rive gauche du Rhône, Hannibal qui vient de franchir les Pyrénées. Le Carthaginois entend exploiter le ressentiment des Gaulois à l'égard des Romains qui, au même moment, fondent des colonies à Plaisance et Crémone. Après avoir traversé les Alpes et recruté près de 12 000 mercenaires cisalpins, Hannibal inflige à l'armée romaine une écrasante défaite à la Trébie.

217 AV. J.-C. En Etrurie, l'armée carthaginoise et ses contingents gaulois prennent par surprise quatre légions romaines en ordre de marche au bord du lac Trasimène.

216 AV. J.-C. Hannibal défait les Romains à Cannes, dans les Pouilles. Peu après, les Boïens massacrent deux légions dans la forêt Litana, dans la plaine du Pô.

202 AV. J.-C. Après son rappel à Carthage par le sénat, Hannibal, dont un tiers de l'armée est désormais constitué de Gaulois et de Ligures, s'incline à Zama en Tunisie, face aux troupes de Scipion l'Africain.

201-190 AV. J.-C. Hamilcar, un officier carthaginois resté en Italie, soulève les Boïens, les Insubres et les Cénomans contre Rome. Ils détruisent Plaisance en 200 av. J.-C. mais

sont battus devant Crémone. Pendant près de dix ans, la guerre fait rage : derniers à se soumettre, les Boïens sont finalement réduits en esclavage ou expulsés.

189-183 AV. J.-C. Les Romains fondent, en pays boïen, les colonies de Bononia (Bologne) en 189 av. J.-C., de Mutina (Modène) et de Parma en 183 av. J.-C. La Gaule cisalpine pacifiée sera bientôt appelée *Gallia togata* (« la Gaule qui porte la toge »).

La Gaule menacée

154 AV. J.-C. Les Ligures de Gaule méridionale font le blocus de Massalia (Marseille), Antipolis (Antibes) et Nicaea (Nice). Les Romains, dont les intérêts commerciaux sont menacés, volent au secours de leurs alliés phocéens et confisquent les territoires côtiers des Ligures au profit de Massalia.

125-124 AV. J.-C. Les Salluviens, peuple celto-ligure de Provence, ravagent l'arrière-pays marseillais. Les Romains viennent à bout des assaillants et de leurs alliés Ligures et Voconces, annexent leur territoire, et fondent la colonie d'Aquae Sextiae (Aix-en-Provence) afin de préserver la liaison terrestre avec l'Espagne. En représailles, les Arvernes de Gaule centrale envahissent le territoire de leurs voisins éduens, alliés des Romains.

121 AV. J.-C. Les Allobroges et les Arvernes, alliés des Salluviens, sont écrasés par les légions. Une province romaine est fondée entre les Pyrénées et les Alpes.

120 AV. J.-C. Domitius Ahenobarbus, vainqueur des Gaulois, crée la *via Domitia*, qui relie l'Italie à l'Espagne. Une garnison romaine s'établit à Tolosa (Toulouse). Les Volques tectosages du Languedoc occidental sont déclarés « fédérés ». Ils perdent le contrôle des flux commerciaux entre l'Atlantique et la Méditerranée.

118 AV. J.-C. Fondation de la colonie de Narbo Martius (Narbonne).

113 AV. J.-C. 300 000 Cimbres, guerriers venus de la péninsule du Jutland, déferlent vers le sud.

QUI PERD GAGNE Page de gauche : pièce de monnaie gauloise avec le portrait présumé de Vercingétorix (Milan, Museo del Medagliere).



110 AV. J.-C. L'armée romaine est vaincue dans le Jura par les envahisseurs. 300 000 Teutons et Ambrons originaires du nord-est de l'Europe descendent vers la Gaule.

107 AV. J.-C. Profitant de l'invasion, les Volques tectosages se soulèvent. Alliés aux Tigurins, des Helvètes ayant rejoint les Cimbres trois ans plus tôt, ils massacrent l'armée romaine près d'Agén. L'année suivante, les rebelles assiègent la garnison romaine de Toulouse, qui est délivrée par le consul Caepio. Les Volques tectosages seront soumis, en 104 av. J.-C., par Sylla.

105 AV. J.-C. Les Cimbres – jusqu'ici restés sur les bords du Rhin –, les Teutons, les Ambrons et les Helvètes opèrent leur jonction dans les environs de la Suisse. Les coalisés massacrent l'armée romaine du consul Caepio à Orange, avant de se séparer : les Cimbres se tournent vers l'Espagne tandis que les Teutons restent en Gaule.

103 AV. J.-C. Revenus d'Espagne après avoir été repoussés par les Celtibères, les Cimbres rejoignent les Teutons et projettent une invasion de l'Italie : le consul Marius extermine les Teutons à Aix en 102 av. J.-C. et les Cimbres en 101, dans la plaine de Verceil.

100-75 AV. J.-C. A l'issue de cette décennie troublée, la Gaule est ravagée. Vers 80 av. J.-C., deux confédérations se partagent

le territoire : celle des Arvernes, partisans de l'indépendance, et celle des Eduens, sympathisants de Rome. Dans la Province romaine les différents peuples conservent, contre un tribut payé à Rome, leur identité et leur autonomie. Mais les Romains ne sont pas à l'abri de quelques soulèvements : vers 77 av. J.-C., l'ex-consul Marcus Aemilius Lepidus, proclamé « ennemi public » par les sénateurs, enrôle des Aquitains, des Volques et des Allobroges dans sa révolte contre le sénat en Etrurie. Il est mis en déroute par Pompée, qui se dirige ensuite en Espagne, où le général Sertorius, rejoint par les Aquitains et des tribus locales, tente d'ériger un Etat indépendant de Rome. L'année suivante, les Gaulois de la Province se rebellent et attaquent Marseille, puis Narbonne : le gouverneur Fonteius mate l'insurrection et délivre les deux cités. Pompée rentre d'Espagne – Sertorius mourra assassiné en 72 av. J.-C. – et met fin aux derniers foyers de dissidence : des colonies militaires sont établies en 75 av. J.-C. à Tolosa, à Ruscino, dans les Pyrénées-Orientales, et à Biterae (Béziers).

69 AV. J.-C. Les Allobroges et d'autres peuples de la Province intentent, à Rome, une action en justice contre le gouverneur Fonteius, défendu par Cicéron, pour abus de pouvoir : l'issue du procès demeure

inconnue. En 63 av. J.-C., une délégation allobroge, venue à Rome pour se plaindre d'exactions commises par des magistrats, se retrouvera mêlée à la conjuration de Catilina. Prudents, les Gaulois choisiront de rester fidèles au pouvoir légitime. Ils se soulèveront néanmoins l'année suivante avant d'être vaincus par le gouverneur de la Province.

63-62 AV. J.-C. Les Séquanes, membres de la confédération des Arvernes, s'allient aux Germains et ravagent le territoire des Eduens qui, depuis quelques années, tentent d'imposer à leurs voisins des taxes exorbitantes. Les Germains exigent les deux tiers du territoire conquis.

61-59 AV. J.-C. Un noble helvète convainc son peuple d'émigrer vers la Gaule intérieure, sous le prétexte que le plateau suisse est trop étroit pour une race si valeureuse.

La guerre des Gaules

58 AV. J.-C. Appelé à la rescousse par les Eduens, Jules César, gouverneur de la Province, stoppe l'émigration des Helvètes près de Bibracte, puis les renvoie chez eux pour servir de tampon face aux Germains. Impressionnés par cette victoire, les peuples gaulois soumis à la pression germanique demandent de l'aide à César : l'armée d'un roi german, Arioviste, est défaite en Alsace.



57 av. J.-C. Inquiets de la présence romaine, les peuples belges forment une coalition de 300 000 hommes. Affaiblis par de nombreuses défections, ils sont vaincus lors de la bataille de l'Aisne : les Belges du Sud se rendent, puis c'est au tour des tribus du Nord, difficilement battues lors de la bataille de la Sambre. César envoie le général Publius Crassus soumettre les peuples riverains de la Manche afin d'encercler la Gaule celtique.

56 av. J.-C. Les Armoricaïns soulevés contre l'occupant sont vaincus par Decimus Brutus dans la baie de Quiberon. Crassus soumet de son côté les Aquitains : l'intérieur de la Gaule est conquis par les Romains.

55 av. J.-C. La Gaule étant apparemment pacifiée, César se permet des expéditions chez les Germains, pour sécuriser la rive droite du Rhin, et chez les Bretons de l'autre côté de la Manche, afin de conclure quelques traités et de montrer sa puissance.

54 av. J.-C. L'insurrection gronde chez les Belges du Nord : les Eburons se révoltent, massacrent un corps expéditionnaire dans la vallée du Geer et assiègent le camp du général Quintus Cicéron, qui ne devra son salut qu'à l'arrivée des troupes de César.

53 av. J.-C. César fait venir d'Italie trois nouvelles légions et reprend le contrôle du nord de la Gaule en exterminant les Eburons

et en exécutant les chefs des Sénon et des Carnutes. En Italie, l'anarchie s'installe après la mort de Crassus en Syrie, mettant fin au triumvirat. La guerre civile menace.

52 av. J.-C. Pompée est nommé consul unique pour rétablir l'ordre à Rome. Profitant des ennuis politiques de César, les Carnutes et les Arvernes se soulèvent et confient le commandement général à Vercingétorix, qui envahit la Province romaine. En représailles, César prend les villes arvernes mais échoue à Gergovie. Victorieux, Vercingétorix est confirmé comme chef suprême. Il attaque alors imprudemment l'armée romaine et sa cavalerie est décimée. Les Gaulois se retranchent sur le plateau d'Alésia où ils sont encerclés. Après un siège de plusieurs semaines et l'échec d'une armée de secours, Vercingétorix capitule : les Arvernes et les Eduens – gagnés à la cause gauloise après Gergovie – se soumettent.

51 av. J.-C. César éteint les derniers foyers de révolte chez les Belges et chez certains peuples du centre. La Gaule devient une province unique de Rome nommée *Gallia comata* (« la Gaule chevelue »).

La Gaule romaine

46 av. J.-C. Malgré une révolte des Belges bellovaques vite matée par Decimus Brutus, et la persistance de troubles, César célèbre

son triomphe à Rome, où il expose Vercingétorix en chef vaincu avant de le faire exécuter.

43 av. J.-C. Deux nouvelles colonies sont fondées à Lyon et à August, près de Bâle.

42 av. J.-C. La Gaule cisalpine est rattachée administrativement à l'Italie.

35-30 av. J.-C. Les Belges et les Aquitains se rebellent et sont vaincus par les légions.

27 av. J.-C. Jugeant le tribut fixé par César mal réparti, Auguste ordonne le recensement des hommes et des biens en Gaule. La Gaule est alors divisée en quatre provinces : la Narbonnaise, l'Aquitaine, la Lyonnaise et la Belgique. 60 ou 64 *civitates* – organisées autour d'un chef-lieu et reprenant le tracé des territoires gaulois – sont créées.

12 av. J.-C. L'assemblée des *civitates* à Lyon proclame Rome et Auguste divinités gardiennes de la Gaule et fait ériger un autel en leur honneur, qui demeurera le lieu de culte commun à tous les délégués gaulois.

14 apr. J.-C. Les citoyens romains de la Narbonnaise sont autorisés à se porter candidats aux magistratures de Rome.

21 Exaspérés par l'impôt, deux chefs, trévire et éduen, se rebellent et sont vaincus par des légions dépêchées de Germanie.

43 Déjà interdite à tous les Romains et à ceux qui aspiraient à la citoyenneté, la religion druidique est abolie par Claude.

48 Claude accorde aux notables de la Gaule chevelue le droit d'entrer au sénat romain.



LA GUERRE DES GAULES
En haut : la soumission de la Gaule par César, de 58 av. J.-C. à Alésia en 52 av. J.-C. et derniers foyers de révolte en 51 av. J.-C. Ci-contre : en 27 av. J.-C., Auguste organise la Gaule romaine en quatre provinces.



108 DANS LES PAS DU SERGENT RICE

IL A SAUTÉ EN 1944 SUR LE BOCAGE NORMAND ET LA CAMPAGNE

HOLLANDAISE AVANT DE RALLIER LE NID D'AIGLE DE HITLER.

SOIXANTE-QUINZE ANS PLUS TARD, TOM RICE A REJOUÉ SA FOLLE
ÉQUIPÉE AVEC LES PARAS DE LA 101^E DIVISION AÉROPORTÉE.

116

CORDOUAN,
LE VERSAILLES
DE LA MER



POSÉ EN PLEINE MER AU LARGE DE ROYAN, IL VEILLE DEPUIS QUATRE
SIÈCLES SUR L'ESTUAIRE DE LA GIRONDE. DERNIER PHARE DE FRANCE
À ÊTRE ENCORE HABITÉ ET MERVEILLE D'ARCHITECTURE, CORDOUAN
PEAUFINE SA CANDIDATURE AU PATRIMOINE MONDIAL DE L'UNESCO.



120

L'ESPIONNE DU JEU DE PAUME

C'ÉTAIT UN PETIT BOUT
DE FEMME PASSE-PARTOUT.
ELLE MIT POURTANT
EN ÉCHEC LE PILLAGE D'ŒUVRES
D'ART ORGANISÉ À PARIS
PAR LES NAZIS. LE MUSÉE
DAUPHINOIS MET ROSE VALLAND
À L'HONNEUR DANS
UNE SUPERBE EXPOSITION.

**ET AUSSI
DANSE
AVEC LES CHEVAUX**
DANS LE SOMPTUEUX PALAIS
QUE LEUR FIT ÉLEVER LE PRINCE
DE CONDÉ, LES CHEVAUX
DES GRANDES ÉCURIES
DE CHANTILLY MAINTIENNENT
HAUT LA TRADITION
DE L'ÉQUITATION FRANÇAISE.





LES YEUX AU CIEL Tom Rice, 98 ans, observe les largages des troupes participant aux commémorations du 75^e anniversaire de l'opération « Market-Garden », sur la zone de saut de Groesbeek, aux Pays-Bas. Cette vaste opération aéroportée, à laquelle Tom participa en septembre 1944, devait permettre aux Alliés de contourner la ligne Siegfried pour atteindre et frapper la Ruhr, cœur de l'industrie allemande. Le voyage de Tom Rice aux Pays-Bas a été possible grâce à l'association américaine Best Defense Foundation.

The background of the entire page is a photograph showing a military exercise. In the upper left, a transport aircraft is seen in flight, releasing a series of parachutes. Numerous other parachutes are scattered across the sky, some appearing as dark silhouettes and others as lighter, more defined shapes. The sky is filled with large, white, puffy clouds. Below the sky, a green landscape with some buildings and trees is visible on the horizon.

Dans les pas du sergent Rice

Par Nicolas Ancellin, photographies de Thomas Goisque

Du bocage normand au nid d'aigle
du Führer, le vétéran américain Tom Rice a refait
le chemin de la libération de l'Europe
par les paras de la fameuse 101^e division aéroportée.



J'IRAI REVOIR MA NORMANDIE En haut : soixante-quinze ans après, Tom Rice a réédité son saut du 6 juin 1944. Sanglé dans un harnais biplace, accroché à son instructeur Art Shaffer, il bascule dans le vide à 2 200 m d'altitude. Sa chute libre durera une vingtaine de secondes alors qu'à l'époque, l'ouverture de son parachute était automatique et son atterrissage plus brutal. Ci-dessus : Tom Rice de retour à La Barquette, une écluse proche de Carentan (Manche). Dans la nuit du 6 au 7 juin 1944, le jeune sergent Rice et deux de ses hommes furent chargés de sécuriser ce secteur. Il se souvient encore des cris d'un Allemand agonisant à quelques mètres d'eux. A droite : Tom au camp Lucky Strike, près de Saint-Valéry-en-Caux, en novembre 1945, lieu de transit pour les soldats américains avant leur retour aux Etats-Unis et leur démobilisation.



Dans un vaste hangar de l'aérodrome militaire d'Eindhoven, au sud des Pays-Bas, l'heure est aux préparatifs. Regroupés par nationalité, des centaines de parachutistes s'équipent dans un brouhaha piqueté du cliquetis des crochets qui se fixent aux boucles métalliques des harnais. Ce 19 septembre 2019, ces soldats d'élite venus des Etats-Unis, de Grande-Bretagne, de Pologne, d'Allemagne et bien sûr des Pays-Bas, sans oublier un détachement français du 1^{er} RCP, le plus ancien des régiments parachutistes français, s'apprêtent à s'élancer d'avions gros-porteurs alignés sur le tarmac. Objectif : commémorer le 75^e anniversaire de l'opération « Market-Garden » et rendre hommage aux 35 000 combattants américains, britanniques et polonais qui tombèrent du ciel au cours de la plus importante opération aéroportée de la Seconde Guerre mondiale.

Brusquement, des applaudissements retentissent dans un coin du hangar. La vague se propage, prend de l'ampleur, roule et gronde comme un tonnerre. Elle s'est déclenchée spontanément lorsqu'un homme, lui aussi équipé d'un harnais de parachute, a commencé à traverser le hangar. Thomas M. Rice, 98 ans, ex-sergent-chef des « Screaming Eagles », les paras de la célèbre 101^e division aéroportée américaine, se dirige d'un pas assuré vers l'avion qui l'attend sur la piste. Ses frères d'armes, qui pourraient tous être ses arrière-petits-enfants, lui font une haie d'honneur et l'applaudissent à tout rompre tandis qu'une cohorte de journalistes le précède, braquant sur lui appareils photo, micros et caméras. Trois ambassadeurs – l'Américain Pete Hoekstra, le Britannique Peter Wilson et le Polonais Marcin Czepelak – vont, eux aussi, accomplir un saut en tandem aux côtés du sergent Rice.

Avant de le laisser embarquer, on demande au vieil homme de présenter son passeport ! Il s'exécute en souriant devant cette formalité, incongrue en un pareil moment, et lâche : « *La dernière fois que j'ai sauté ici, je n'avais pas de papiers, mais un pistolet-mitrailleur*

et beaucoup de munitions ! » Solide comme un roc, cet Américain né le 15 août 1921 près de San Diego en a vu d'autres. Trois fois blessé au combat, il a versé son sang pour libérer l'Europe de l'Allemagne nazie au cours d'une épopée qui le mena de sa Californie natale au cœur du III^e Reich. Presque centenaire, il est aujourd'hui l'un des derniers acteurs directs des combats acharnés qui eurent pour théâtre le bocage normand, les digues et les fossés hollandais et les forêts enneigées des Ardennes.

Sur tous ces champs de bataille, Tom ne fut pas un fantassin ordinaire. Dès son engagement, en novembre 1942, il s'était porté volontaire pour les

Dès la fin novembre 1942, Tom se retrouve à l'autre bout des Etats-Unis, en Géorgie, dans le camp de Toccoa, où commence un entraînement implacable. Sous la poigne de fer du colonel Howard Johnson, qui dirige le 501^e régiment d'infanterie parachutiste auquel Tom a été affecté, la préparation au combat se prolonge un an et demi, y compris en Angleterre, jusqu'à la veille du jour J. « *Les officiers essayaient d'assommer le civil qui était en nous* », se souvient Tom. Courses d'endurance, franchissements d'obstacles, marches interminables avec tout l'équipement, tirs avec les armes les plus variées, combats rapprochés, maniement des

*« J'étais une tête brûlée et je pensais
que ça pouvait être une grande aventure. »*

parachutistes, un corps d'élite alors balbutiant au sein de l'armée américaine. Afin de susciter des vocations, l'armée offrait à chaque recrue, en complément de sa solde, une prime mensuelle de 50 dollars : une belle somme dans une Amérique à peine sortie de la Grande Dépression. Mais Tom avait d'autres motivations : « *J'étais une tête brûlée, j'avais un don pour l'athlétisme, le goût de la compétition et je pensais que ça pouvait être une grande aventure* », raconte-t-il.

Connus de tous, voire banalisés depuis que le parachutisme est devenu un sport pratiqué par les civils, ces soldats essayaient alors les plâtres de « l'enveloppement vertical », une innovation tactique qui consistait à tomber du ciel derrière les lignes ennemies. Chez les stratèges alliés, ce concept restait sujet à caution et sa doctrine d'emploi en pleine élaboration. En juillet 1943, l'opération « Husky » – le débarquement des troupes alliées en Sicile – mobilisa ainsi pour la première fois quelques milliers de parachutistes, mais avec des résultats si décevants qu'elle renforça le camp des sceptiques.

explosifs et, bien sûr, sauts en parachute, de jour comme de nuit : les hommes du 501^e se transforment en durs à cuire, prêts à coucher dehors par tous les temps et à supporter de longues privations d'eau, de nourriture et de sommeil. Poussés aux limites de leur résistance, nombreux sont ceux qui craquent et sont réaffectés dans des unités d'infanterie classiques.

Dans les plans du haut commandement allié, le débarquement de Normandie, finalement planifié le 6 juin 1944, prévoyait pour la première fois l'utilisation massive de parachutistes. Largués de nuit derrière les côtes normandes, ils représentaient la pointe de l'épée qui, à l'aube, devait percer le mur de l'Atlantique en venant de la mer. Les 13 000 Américains des 82^e et 101^e divisions aéroportées et les 5 000 Britanniques de la 6^e division aéroportée eurent donc pour objectif de sécuriser les têtes de pont des plages en empêchant les contre-attaques allemandes qui auraient pu rejeter les Alliés à la mer. Pour la 101^e, il s'agissait, entre autres, de s'emparer des routes menant à Utah Beach à travers



une zone inondée et de prendre la ville de Carentan, verrou stratégique permettant d'assurer la liaison entre Utah et Omaha Beach. « *Nous étions la clé avec laquelle ouvrir la forteresse de Hitler et nous allions passer à travers le toit !* » résume Tom Rice.

Un passage à hauts risques. L'aberration d'une opération aéroportée de cette envergure était alors une opinion partagée par plusieurs stratèges, dont l'Air Chief Marshal Leigh-Mallory, l'un des principaux adjoints d'Eisenhower, qui prévoyait un désastre. « *Nous étions bien conscients que nous allions subir les plus grosses pertes* », se souvient Tom, qui commandait un peloton de douze hommes. Le 5 juin 1944, aux dernières lueurs du jour, il embarque à bord d'un des 1 250 avions de l'armada aérienne qui, en quelques heures, va convoyer 18 000 parachutistes de l'autre côté de la Manche : « *Juste avant le décollage, j'ai vu le général Eisenhower s'avancer devant son entourage et nous adresser un impeccable salut militaire. Il voulait dire : bonne chance et que Dieu vous garde.* »

Le sergent Rice va vivre la nuit la plus longue de sa vie. Elle faillit aussi être la dernière, tant le baptême du feu fut

violent avant même qu'il ne touche le sol. Pris sous des tirs de DCA, le C-47 Dakota dans lequel il se trouve encaisse de multiples impacts. « *Un ouragan de fer et de feu se précipitait vers nous. Des balles de mitrailleuses ont fouetté une aile et arraché des bouts de métal.* » Lorsque Toms s'éjecte enfin, il reste, plusieurs secondes, accroché par un bras à la carlingue et perd sa montre, arrachée par le choc. Une fois posé, il plonge dans l'obscurité zébrée de tirs et d'explosions. La guerre ne va plus le lâcher, avec son lot d'horreurs et de coups du sort.

Le 6 juin au soir, le sergent Rice et deux de ses camarades sont envoyés sécuriser l'écluse de La Barquette. Ils s'y retranchent dans des trous individuels, face à Carentan et dos à la rivière. La nuit tombe et Tom décide de mettre en pratique l'un des mille petits « trucs » appris lors de ses longs mois d'entraînement : un système d'alarme de fortune établi à une cinquantaine de mètres de leur position et formé de poteaux reliés entre eux par des suspentes de parachute, auxquels ils accrochent des boîtes de conserve remplies de cailloux. Chacun dans leur trou, ils se relient ensuite les uns aux autres par de la suspente attachée aux

poignets. A la moindre alerte, ils peuvent ainsi se prévenir mutuellement en tirant sur ce cordon.

Vers deux heures du matin, un tintement les tire de leur somnolence : une patrouille allemande vient de déclencher l'alarme. Au jugé, les trois hommes ouvrent aussitôt un feu nourri. Le silence revient, bientôt entrecoupé des gémissements d'un blessé. Craignant qu'il ne s'agisse d'une ruse pour les attirer et les tuer, les trois hommes ne bougent pas. Toute la nuit, l'Allemand continue à râler à quelques mètres d'eux. « *Les cris d'un homme en train de mourir font taire toute conversation* », se rappelle Tom. Aux premières lueurs du jour, l'un de ses compagnons s'extrait de son trou et va achever le blessé au couteau : un parachutiste d'une trentaine d'années, que les trois hommes enterrent sous une croix de bois rudimentaire.

En Normandie, Tom se souvient avoir enduré l'insoutenable : « *La nervosité au combat agit comme une maladie insidieuse qui vous dévore de l'intérieur. On perd le sommeil, on perd l'appétit et on adore la vibration de son arme quand on presse la détente.* » Un jour, il doit traverser un champ de mines, la peur au ventre. Une autre fois, alors qu'il fouille

UN PONT TROP LOIN

Page de gauche :
Tom Rice, tenant la main
de son instructeur
Art Shaffer avec lequel
il va sauter, et d'autres
parachutistes de
l'association Round
Canopy Parachuting
Team (RCPT) se dirigent
vers l'avion de transport
Dakota pour effectuer
un saut sur la Drop Zone
(zone d'atterrissage)
de Carentan (Manche).
A droite : Tom au pied
du pont de chemin de fer
de Driel, sur le Rhin,
aux Pays-Bas. Dans ce
secteur très exposé, entre
le Rhin et le Waal, baptisé
« le coin aux cercueils »
par les G.I., il participa,
en septembre 1944,
à un engagement majeur
entre les Américains
et les Allemands.



une ferme, une balle brise une fenêtre, ricoche et le blesse superficiellement. Un matin, au cours d'une patrouille, son copain Bob Kahoun s'écroule soudain à ses pieds, tué net par un tireur d'élite. *« Les Allemands croyaient qu'un sniper qui venait de tuer un Américain pouvait, s'il était coincé, sauter de sa cachette, lever les bras et être reçu avec les honneurs de la guerre. Mais nous ne l'entendions pas de cette oreille et on le descendait sans autre forme de procès »,* avoue Tom d'un ton égal.

Aux yeux du commandement allié, il fallait économiser les troupes aéroportées, d'autant qu'elles avaient fait leurs preuves en Normandie : malgré l'imprécision des largages et la dispersion des unités, les parachutistes avaient globalement atteint leurs objectifs, avec des pertes moins élevées que prévu. Dès le 13 juillet, soit bien avant la fin de la bataille de Normandie (21 août), Tom et ses compagnons sont ainsi retirés du front et embarquent à Cherbourg pour regagner l'Angleterre. Les hommes perçoivent deux uniformes neufs, leur arriéré de solde et se voient accorder une semaine de permission. La plupart filent à Londres écumer les bars et les dancings où, grisés par leurs récents

exploits, ils multiplient frasques et bagarres. Tom, lui, choisit de visiter l'Ecosse.

Début septembre 1944, 90 % du territoire français a été libéré, la Wehrmacht a évacué presque toute la Belgique et perd du terrain sur tous les fronts. Convaincu que le Reich est au bord de l'effondrement, le maréchal britannique Bernard Montgomery conçoit alors un plan audacieux pour donner le coup de grâce à l'ennemi : l'opération « Market-Garden ». Son objectif est simple : contourner la ligne Siegfried – le pendant allemand de la ligne Maginot –, ouvrir un couloir à travers le sud des Pays-Bas, franchir la Meuse et le Rhin et foncer vers la Ruhr, cœur industriel du Reich. S'en emparer hâterait à coup sûr la fin de la guerre. Sous le nom de code « Market », une gigantesque opération aéroportée doit prendre les Allemands par surprise et s'assurer des ponts et de la seule route qui va de la Belgique à Arnhem. Simultanément, l'opération « Garden » prévoit que le 30^e corps d'armée britannique, devancé par ses blindés, fasse rapidement sa liaison avec les parachutistes.

Le dimanche 17 septembre 1944, vers 13 heures, par une belle journée ensoleillée, le sergent Rice saute

au-dessus du village de Heeswijk, au nord d'Eindhoven. Il évite de peu le toit d'une ferme et atterrit dans un carré de choux... Dans la foulée, les hommes libèrent la ville de Veghel presque sans combat. Ils y sont accueillis par une foule en liesse qui les couvre de fleurs et de baisers, leur offre de la bière et des brezels. *« Une jolie Hollandaise m'a sauté au cou et ne voulait plus me quitter »,* se souvient Tom. Débuts trompeurs. Pour lui et ses frères d'armes, le pays des sabots en bois et des moulins à vent va vite devenir le théâtre de terribles combats. Début octobre, Tom participe à la relève de troupes britanniques dans un secteur très exposé que les G.I. baptiseront « le coin aux cercueils ». Adossés au Rhin derrière une digue, les Allemands sont par endroits si proches que les combats ont lieu d'un trou à l'autre, à coups de grenades.

Dans cette région gorgée d'eau appelée « l'île », car entourée par les bras du Rhin et du Waal, les affrontements vont s'éterniser deux mois, sans gain notable de part et d'autre, et avec des allures de guerre des tranchées. Pataugeant dans la boue, transis, les paras endurent d'interminables tirs d'artillerie ou de mortier sans pouvoir bouger de leurs

trous. Maigre consolation, les Anglais ont laissé derrière eux des rations canadiennes – les plus recherchées, en raison du bacon qu'elles contiennent. Une nuit, alors que Tom marche le long d'un verger, une fusée éclairante ennemie illumine soudain le terrain. Tom se fige, persuadé d'être dans la ligne de mire d'un tireur et de vivre ses derniers instants : *« J'ai levé les bras en écartant les doigts et suis resté ainsi, immobile. J'espérais que de loin, je serai pris pour un pommier du verger... »*

Mais « Market-Garden » n'apporte pas les succès escomptés. Les Alliés ont sous-estimé les forces allemandes et l'opération se solde par un succès défensif pour le III^e Reich. Si, au sud, les paras américains s'emparent de plusieurs ponts et contrôlent, au prix

le monde s'accorde alors à penser que les paras vont passer Noël au chaud et qu'on les réserve pour un saut de l'autre côté du Rhin, sans doute au printemps.

Mais le 16 décembre 1944, la grande offensive allemande dans les Ardennes belges prend les Alliés au dépourvu, le brouillard et le mauvais temps accentuant l'effet de surprise. En quelques heures, une force de près de 200 000 hommes et de 600 chars balaie le mince rideau défensif américain et se rue vers la Meuse, avec Anvers pour objectif. Il ne faut que quelques heures à l'état-major allié pour prendre la mesure de cette attaque massive, dont personne ne croyait plus l'armée allemande capable. Dès le 18 décembre, la 101^e quitte Mourmelon par camions pour aller combler la brèche qui ne

« Je n'étais pas un héros. Nous avons juste fait le boulot qui devait être fait. »

de très durs combats, la fameuse route qui gagne le surnom de « l'autoroute de l'enfer », celle-ci ne les mène nulle part. Au nord, autour d'Arnhem, Britanniques et Polonais subissent en effet un dur revers et perdent près de 8 000 soldats, tués, blessés ou prisonniers. Arnhem reste aux mains des Allemands : Montgomery a visé « *un pont trop loin* », comme le rappellera le film éponyme de Richard Attenborough, sorti sur les écrans en 1977.

Après plus de deux mois de combats meurtriers, les parachutistes quittent les Pays-Bas et gagnent d'anciens casernements français à Mourmelon, près de Reims. Repas chauds, douches, vêtements neufs, distribution de courrier : en quelques jours, le moral remonte, d'autant que chacun obtient une permission pour se rendre à Reims. Comme à Londres quelques mois plus tôt, l'alcool transforme les paras en cow-boys déchaînés. Le commandement met finalement bon ordre aux débordements et l'entraînement reprend. Tout

cesse de se creuser. En deux jours, 11 000 paras se retrouvent autour de Bastogne, que le haut commandement a décidé de tenir coûte que coûte. Faute de pouvoir l'investir, les troupes allemandes dépassent la ville, l'encerclent et poursuivent leur progression vers l'ouest, néanmoins ralenties par ce hérisson défensif qui va résister à tous leurs assauts. Le régiment de Tom prend position dans le secteur de Neffe, à 3 km à l'est de Bastogne. Le 22 décembre, les Allemands font une offre de reddition aux Américains encerclés. Leur commandant en chef, le général McAuliffe, y répond par un seul mot, resté célèbre : *« Nuts ! »* (« Des clous ! »).

Ce même jour, alors que la neige a fait son apparition et que la température plonge, Tom reçoit l'ordre de diriger une patrouille de reconnaissance. A une intersection, elle est prise sous le feu d'une mitrailleuse tandis qu'un sniper tire sur le sergent Rice une balle qui lui traverse la jambe, juste au-dessus du genou gauche. Il tombe, mais essaie

aussitôt de se remettre debout, pour voir si sa jambe est cassée. Une deuxième balle lui fracasse alors le radius du bras droit. *« Je me suis dit que la prochaine me tuerait et j'ai eu le réflexe de secouer la tête de gauche à droite pour que l'Allemand ne puisse pas m'ajuster. »* Une présence d'esprit qui lui sauve la vie. Le troisième projectile ne fait que lui frôler l'oreille gauche mais l'assomme à moitié avant qu'il ne s'écroule. Tom parvient néanmoins à se glisser à couvert, dans une meule de foin au bord de la route. Il se fait une piqûre de morphine et ordonne à la patrouille de le laisser là et de rentrer. Sa jambe est bel et bien cassée.

Secoué par le choc, engourdi par le froid et la morphine, il va rester quatre ou cinq heures caché dans le foin à attendre les secours. *« Puis, j'ai vu John Curtis s'approcher en rampant. Il m'a tendu son fusil, je m'y suis accroché et il m'a sorti de là. Ensuite il m'a aidé à ramper sur la route jusqu'au premier poste de secours. »* Tom y reste jusqu'au 26 décembre, date à laquelle les blindés du général Patton brisent l'encerclement de Bastogne et font leur jonction avec les paras de la 101^e. Entre-temps, ses blessures, sommairement nettoyées, se sont infectées et on l'évacue vers un hôpital de Bruxelles, puis de Paris avant de le renvoyer en Angleterre, où il subit plusieurs interventions chirurgicales.

La bataille des Ardennes se poursuivra jusqu'à la fin du mois de janvier 1945 et se soldera par l'échec de la dernière grande offensive allemande. Sur les 8 400 morts américains qu'elle causa, le plus lourd tribut fut payé par la 101^e, avec 535 tués au combat. Tom Rice, que sa blessure a peut-être sauvé, ne rejoint ses camarades que début mai, quelques jours avant la fin de la guerre. La 101^e vient alors de prendre la ville de Berchtesgaden, où tombe le dernier mort de la division. Villégiature des dignitaires nazis, la petite localité des Alpes bavaroises est surtout célèbre pour abriter le nid d'aigle de Hitler, bombardé par la Royal Air Force le

25 avril. Sur place, les paras reçoivent la reddition des derniers combattants de la Wehrmacht et s'offrent enfin du bon temps. Le 8 mai, la division entre en Autriche et réquisitionne les meilleurs hôtels de la région de Zell am See. L'alcool coule à flots, les hommes se prélassent au soleil, la discipline se relâche. « *L'un des sports favoris était alors la chasse aux souvenirs* », se souvient Tom. Tout y passe : drapeaux et fanions nazis, médailles, insignes, armes, linge et vaisselle marqués de la croix gammée, albums de photos...

Dans une pièce remplie jusqu'au plafond de documents de propagande, Tom empoche ainsi l'un des milliers d'exemplaires de *Mein Kampf* qui traînent là. Soixante-quinze ans plus tard, il l'a toujours chez lui. Son hostilité viscérale envers le nazisme et ceux qui l'ont servi trouve ensuite une façon originale de s'exprimer. Dans un hôtel réquisitionné, plusieurs officiers supérieurs allemands, prisonniers de guerre, occupent des chambres gardées par des soldats en armes. Plein de morgue pour les Yankees, ils placent, le soir venu, leurs bottes dans le couloir, s'attendant à les trouver cirées le lendemain. « *Nous avons copieusement pissé dedans. Et lorsque nos vessies furent vides, nous y avons versé de l'eau, Eisenhower nous ayant recommandé de faire preuve d'imagination !* »

Rentré au pays quelques jours avant la Noël 1945, le sergent Rice fondera une famille, élèvera cinq enfants et deviendra professeur d'histoire pendant plus de quarante ans. Il vit toujours dans la maison de son enfance, à Coronado, et, lorsque le temps est humide, souffre encore de sa jambe et de son bras. Après trois quarts de siècle, des images terribles hantent toujours sa mémoire. Mais si on lui suggère qu'en versant son sang pour libérer l'Europe, il a peut-être été un héros, son visage buriné se durcit imperceptiblement : « *Non, je n'étais pas un héros, mais nous savions qui était le diable et il fallait s'en débarrasser. Nous avons juste fait le boulot qui devait être fait.* »

PHOTOS : © THOMAS GOISQUE. © BEST DEFENSE FOUNDATION.



NID D'AIGLE En haut : Tom Rice et Art Shaffer au moment de l'ouverture du parachute au-dessus de Carentan et de la Normandie. Au milieu : Tom saluant les soldats français du 1^{er} régiment de chasseurs parachutistes venus réaliser des sauts à l'occasion de la commémoration de l'opération « Market-Garden », dans la région d'Arnhem, aux Pays-Bas. Ci-dessus : Tom et son compagnon George Mullins, de la 101^e division aéroportée américaine, au nid d'aigle de Hitler, dans les Alpes bavaroises. Blessé en décembre 1944, durant la bataille des Ardennes, Tom rejoignit sa division début mai 1945, en Bavière, juste à temps pour recevoir la reddition des derniers combattants de la Wehrmacht.



LIEUX DE MÉMOIRE

Par Marie-Laure Castelnau



Cordouan le Versailles de la mer

Dernier phare encore habité, Cordouan veille depuis plus de quatre siècles sur l'estuaire de la Gironde. Dûment restauré, il sera bientôt fin prêt pour sa candidature au patrimoine mondial de l'Unesco.



PHOTOS : © PATRICE HAUSER/HEMIS.

SENTINELLE DES FLOTS Plus vieux phare de France, Cordouan (*page de gauche*) est aussi le seul à être encore habité. Quatre gardiens se relaient (*en bas, à gauche, la relève*) toutes les deux semaines en été, toutes les semaines en hiver, et séjournent à deux dans le phare. Ils y assurent l'entretien (*ci-dessus, nettoyage de la lentille*) et accueillent les touristes.

C'est le roi des phares. Et le phare des rois, comme le rappelle son surnom de « Versailles de la mer ». Gardien de l'estuaire de la Gironde – le plus grand de France –, Cordouan est à la fois une prouesse d'architecture élevée en pleine mer, aux confins de l'océan et du continent, et d'innovation technologique. Propriété de l'Etat, classé au titre des monuments historiques depuis 1862, en même temps que Notre-Dame de Paris, il est aussi le premier édifice à caractère technique à avoir été reconnu comme élément majeur du patrimoine français.

Son nom aurait pour origine le toponyme des « Asnes », ces bancs de sable situés à l'embouchure de l'estuaire de la Gironde. Érigé sur un îlot rocheux au cœur (*cor*, en latin) des Asnes, le phare de Cordouan signale une zone dangereuse où les navigateurs inexpérimentés ou impatientes se sont souvent échoués. Mais il marque aussi, avec ostentation, l'appartenance de ce territoire à la couronne de France.

À la fin du XV^e siècle, la « tour aux Anglais » – une tour à feu érigée au siècle précédent par le Prince noir, Edouard

de Woodstock – menace ruine. L'île sur laquelle elle est édifée est désertée par les ermites chargés d'entretenir le feu ; les naufrages se multiplient. Mais il faut encore attendre un siècle pour qu'Henri III charge l'ingénieur et architecte Louis de Foix de diriger la construction d'une nouvelle tour. Commencés en 1584, les travaux sont ralentis par les guerres de Religion, les retards de paiement et les conditions météorologiques, qui font de Cordouan un désastre financier.

Henri IV vient finalement au secours du chantier sur ses propres fonds. La tour reposant sur une plate-forme circulaire est alors protégée des flots par un anneau de maçonnerie. L'entrée est positionnée sur la face orientale, à l'abri des vents dominants. Le tambour du rez-de-chaussée de la tour est scandé par des colonnes toscanes, entre lesquelles prennent place des tables encadrées de moulures et surmontées de volutes. Un décor riche et varié rehausse

l'édifice : têtes de lion et de Méduse, chimères au torse de femme, griffes d'oiseau, queues de poisson et coquillages. Un portique monumental avec un fronton orné d'une tête de Neptune et de trophées militaires marque l'entrée du fût, flanquée de deux niches qui abritaient à l'origine les bustes d'Henri III et d'Henri IV.

Un vestibule s'ouvre au rez-de-chaussée, d'où un escalier à vis mène, au premier étage, à « l'appartement du roi » : une salle carrée voûtée en arc de cloître et dotée de deux petits cabinets et d'une cheminée. Une appellation purement honorifique, aucun roi n'y ayant jamais séjourné. Au deuxième étage, on découvre la surprenante chapelle circulaire Notre-Dame de Cordouan, coiffée d'une coupole à caissons peints et percée d'un oculus. Le buste de Louis de Foix et une dédicace surplombent l'entrée. Richement dallée de marbre noir et blanc, elle est éclairée par des baies géminées surmontées d'écussons



royaux aux armes d'Henri III et d'Henri IV. Au-dessus de la coupole s'élevait autrefois un autre dôme, surmonté d'une galerie à balustrade ornée des monogrammes des deux monarques. Enfin, un lanterion supérieur, lui aussi disparu lors de la transformation du phare sous Louis XVI, couronnait l'édifice pour y accueillir le fanal.

Louis de Foix avait mis toute sa passion dans cette construction. Mais la mort l'empêcha de voir l'aboutissement de sa tour ronde de trois étages de 40 pieds de haut – environ 37 m – et 30 pieds de diamètre. C'est l'architecte François Beuscher qui acheva l'édifice en 1611.

Inspiré de formes puisées dans l'architecture antique, italienne et espagnole, l'ouvrage conçu par Louis de Foix à Cordouan est sans équivalent. Et pour cause. Ce phare n'est pas un simple édifice technique destiné à signaler un obstacle maritime : sa silhouette inédite traduit surtout la puissance royale restaurée par Henri IV. Le roi voulait en effet affirmer son autorité dans une région qui avait particulièrement souffert des guerres de Religion et se défiait du pouvoir royal après avoir longtemps été possession anglaise. Prouesse technique implantée dans le va-et-vient des flots, Cordouan est ainsi une « porte d'entrée » spectaculaire dans le royaume, un symbole national qui affirme l'identité et la fermeté de la France, la stabilité et le prestige de sa monarchie face à des voisins menaçants.

Dès lors, on comprend que ce phare soit aussi un palais. Un palais étrange, inaccessible au milieu des eaux, que son concepteur imaginait prendre le relais du

phare d'Alexandrie, disparu au XIV^e siècle, comme nouvelle merveille du monde.

« *Quand j'admire ravi cette œuvre en mon courage, / Moi de Foix, mon esprit est en étonnement. / Porte dans les pensées de ton entendement / Le gentil ingénieux de ce superbe ouvrage* », proclame ainsi le sonnet gravé dans la chapelle et attribué à Pierre de Brach. Dès sa construction, le phare est en effet reconnu comme un chef-d'œuvre architectural et technique, et son image largement diffusée par la gravure qu'en a fait Claude Chastillon en 1606.

Ce programme somptueux est cependant mis à rude épreuve au cours du XVII^e siècle par l'environnement hostile de l'estuaire. En 1645, la foudre s'abat sur la tour. En 1663, Colbert lance la grande campagne de restauration qui s'impose. Des travaux de remise en état et des embellissements intérieurs sont réalisés. Une dédicace gravée en lettres d'or glorifiant Louis XIV et Louis XV est posée plus tard dans la chapelle, rappelant que ces rois ont œuvré à la conservation du phare.

Sous le règne de Louis XVI, le délabrement de la partie supérieure de la tour incite Joseph Teulère, ingénieur architecte de la ville de Bordeaux, à surélever l'édifice d'une vingtaine de mètres pour rendre le feu visible de plus loin. Quatre étages sont alors ajoutés, ainsi qu'une lanterne métallique. Quoique plus austère que celui de Louis de Foix, le style architectural employé ne dénote pas par rapport au reste de l'édifice, auquel il emprunte une partie de son vocabulaire. Depuis cette transformation, le phare s'élève à 67,50 m au-dessus du niveau

de la mer. Une fois gravies ses 301 marches, on atteint le balcon qui entoure la lanterne et offre une vue spectaculaire sur l'océan, l'estuaire de la Gironde et le continent.

Hormis la disparition des bustes royaux et du mobilier liturgique, Cordouan passe la tourmente révolutionnaire sans trop d'encombre. En 1823, l'ingénieur Augustin Fresnel installe sa première lentille à échelons au sommet de la tour : en accroissant considérablement la puissance lumineuse du faisceau, ce système révolutionne la technique d'éclairage des phares du monde entier. Aujourd'hui, une simple ampoule de 250 W suffit à étendre le faisceau du phare de Cordouan à 19,5 milles marins, soit près de 36 km ! Quelques décennies plus tard, Napoléon III entreprend des aménagements intérieurs destinés à améliorer le confort des personnes qui vivent à Cordouan : le bâtiment annulaire qui abrite les gardiens est reconstruit, les chambres sont lambrissées et un appartement est réservé à l'ingénieur du phare.

De siècle en siècle, la localisation du phare et la difficulté des conditions climatiques soumettent l'organisation d'un chantier à Cordouan à des moyens techniques et humains exceptionnels. A l'origine, Louis de Foix avait entrepris la construction d'un imposant batardeau, barrage provisoire qui permettait aux ouvriers de construire les puissantes fondations maçonnées sur lesquelles s'élèverait ensuite la tour. A cette époque, comme au XVIII^e siècle, les pierres – extraites de carrières situées dans les terres charentaises – étaient transportées

PHOTOS : © PATRICE HAUSER/HEMIS.



NOTRE-DAME DE CORDOUAN En haut : dans la chapelle, le buste de Louis de Foix rend hommage à cet architecte qui consacra au phare, à partir de 1584, les vingt dernières années de sa vie. Ci-contre : l'appartement de l'ingénieur.



UN BALCON SUR LA MER Erigé sous les règnes d'Henri III et d'Henri IV, le phare de Cordouan devait être une porte d'entrée spectaculaire dans le royaume.

par bateau depuis le port de Royan. Les moyens humains n'étaient pas moins importants. Au tournant des XVI^e et XVII^e siècles, on compterait plusieurs dizaines d'hommes sur l'île de Cordouan. Sans parler des chevaux qui charrient les matériaux. Les corps de métier sont multiples : maçons, tailleurs de pierre, serruriers, marins, cuisiniers. « Il y avait même un barbier ! » s'amuse notre guide.

Les conditions météorologiques et le temps ne cessent d'éprouver le phare. En quatre cents ans d'histoire, le sable l'a aussi peu à peu encerclé. Après la tempête de 1999, une nouvelle cuirasse en béton armé est posée le long de la façade ouest – la plus exposée aux vents et aux vagues. Une importante campagne de travaux de restauration a été lancée en 2013 pour près de 6 millions d'euros. Les pierres les plus abîmées sont remplacées par des ouvriers spécialisés et transportées en hélicoptère, un débarquement étant trop périlleux. Les travaux devraient s'achever en 2020 avec la restauration de la chapelle.

Prendre soin de ce joyau, c'est la mission des gardiens qui se relaient dans le phare. Car si Cordouan est le plus ancien phare en activité, il est aussi l'unique, en France, à être encore habité. « La vie sur place est

tout sauf un enfermement, témoigne l'un d'entre eux. Quand on peut se promener autour, à marée basse, on a même un sentiment d'immense liberté, on est le roi du monde ! En fait, c'est un peu comme une grande maison extraordinaire avec un vaste jardin (le plateau rocheux de 150 ha), une cour extérieure et, tout autour du phare, les bâtiments de vie. Il y a de la place et toujours quelque chose à faire... »

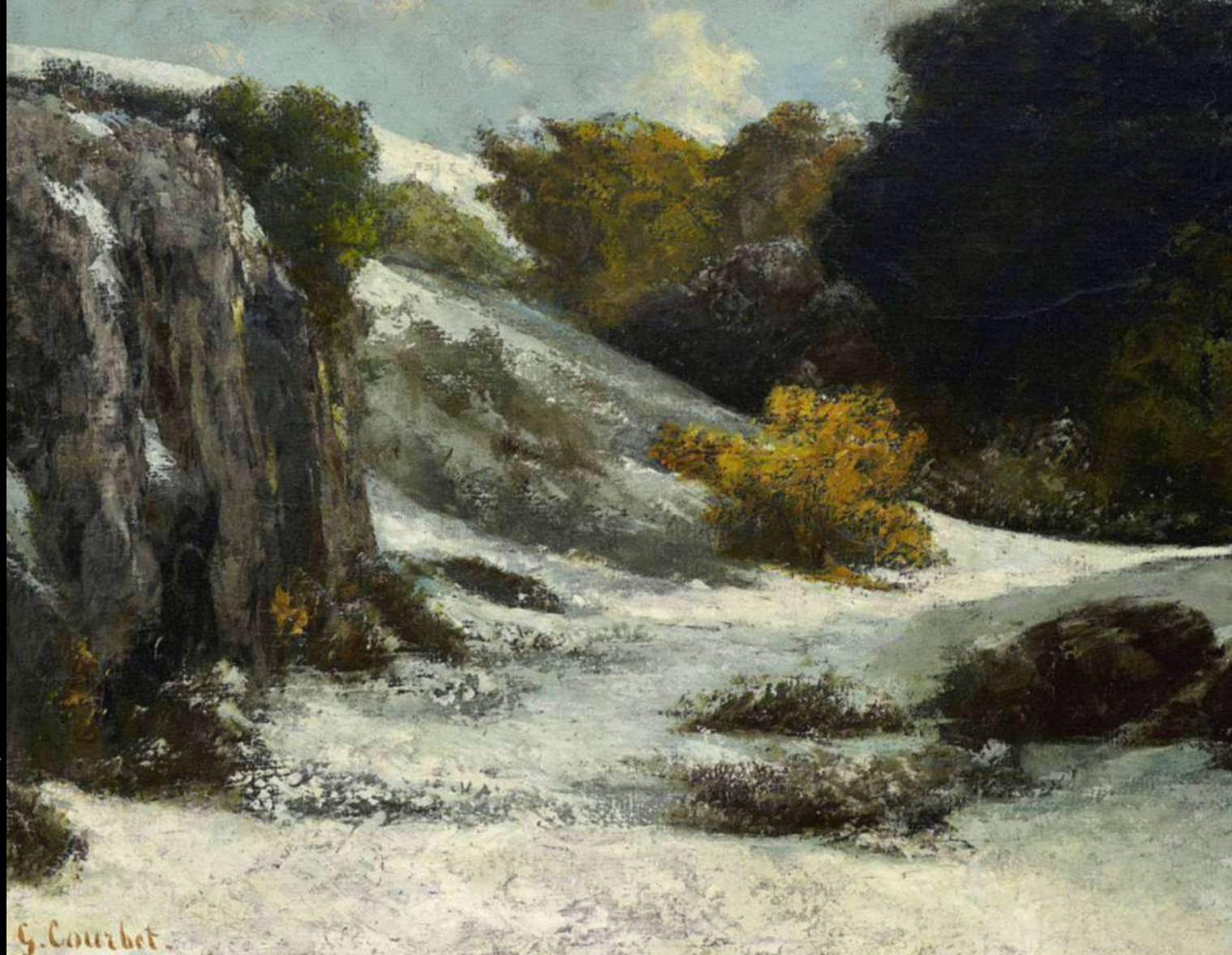
Tous les gardiens s'attachent à ce lieu unique. Mais ils doivent être polyvalents, car l'entretien régulier consiste aussi bien à pomper de l'eau de mer qu'à balayer, astiquer, graisser, repeindre, aérer ou nettoyer. « Il n'y a pas de journée type. Chaque jour est différent, dicté par la météo et les marées », commente un autre, ajoutant : « Une autre de nos missions consiste à transmettre l'histoire du phare et de la vie sur place. » L'été est en effet rythmé par les visites : chaque année, 23 000 touristes débarquent à Cordouan et découvrent, ébahis, la beauté et la richesse de l'édifice. Une véritable récompense car l'accès au phare, soumis aux aléas de la météo, des courants et de la marée, n'est pas toujours facile. Surtout

depuis ces dernières années où les bancs de sable ne cessent de se modifier. Le bateau n'accède jamais au pied du monument. Dans un paysage lunaire, certains finissent alors parfois dans l'eau jusqu'au genou ou glissent sur les rochers. Une aventure de quelques heures, aléatoire mais jamais périlleuse, qui ne ressemble à aucune autre.

Sentinelle des mers et merveille architecturale, mais aussi espace naturel riche de nombreuses espèces animales et végétales, Cordouan réunit l'histoire de France, celles de l'architecture, des arts et des techniques. Difficile d'imaginer un monument plus complet. C'est une sorte d'*unicum*, de chef-d'œuvre universel, qui mérite à coup sûr de figurer sur la liste du patrimoine mondial de l'Unesco, à laquelle il a été présenté par la France cette année en vue d'une inscription en juillet 2020. En cas de succès, Cordouan sera bien, selon le vœu de Louis de Foix, la huitième merveille du monde. 

Rens. : www.phare-de-cordouan.fr

Depuis 2010, la protection du phare de Cordouan est assurée par le Syndicat mixte pour le développement durable de l'estuaire de la Gironde (Smiddest).



P O R T F O L I O

Par François-Joseph Ambroselli

L'espionne du Jeu de Paume

Le musée Dauphinois, à Grenoble, retrace le parcours exceptionnel de Rose Valland, la secrétaire qui espionna les nazis au Jeu de Paume, principal dépôt des œuvres d'art arrachées aux familles juives et aux collections publiques.



© COLL. ARCHIVES NATIONALES LA COURNEUVE.



© COLL. CAMILLE GARAPONT/SP.

UNE OMBRE AU TABLEAU Les connaissances de Rose Valland (*ci-dessus, à droite*) lui seront précieuses dans l'identification des œuvres d'art spoliées par l'ERR. Cet organisme nazi était chargé de la confiscation des œuvres d'art et placé sous le haut patronage de Goering (*ci-dessus, à gauche, visitant une exposition organisée pour lui au Jeu de Paume*). Rose raconte qu'il « venait la plupart du temps en civil » et était « très intéressé par les tableaux qu'il regardait ». Ribbentrop, ministre des Affaires étrangères de Hitler, était également un collectionneur. Au cours de la guerre, il acheta un tableau de Gustave Courbet (*page de gauche, Paysage sous la neige, vers 1867, musée de Grenoble*) qui n'a pas pu être restitué à son propriétaire initial.

Elle s'était résignée à son sort. Devenue en 1932 secrétaire bénévole au musée du Jeu de Paume à Paris, cette femme de 33 ans savait qu'il était déjà « *trop tard pour une carrière brillante* ». Issue d'un milieu modeste, Rose Valland n'avait pourtant pas démerité : diplômée de l'Ecole normale d'institutrices de Grenoble en 1918, elle avait ensuite intégré l'Ecole des beaux-arts de Lyon puis de Paris. En parallèle, elle avait soutenu sa thèse sur les primitifs italiens à l'Ecole du Louvre, suivi des cours d'archéologie chrétienne et byzantine à l'Ecole des hautes études et obtenu des certificats d'études supérieures en archéologie grecque et en art moderne. Cette fille de maréchal-ferrant avait des connaissances qui dépassaient parfois celles des conservateurs hautains qui avaient rejeté ses candidatures à des postes misérables. Nul ne se doutait que cette Dauphinoise

au chignon serré deviendrait une héroïne du patrimoine, que son espionnage méticuleux sous l'occupation permettrait de retrouver la trace de près de 60 000 œuvres d'art spoliées par les nazis, que son courage inspirerait dans les années 1960 un réalisateur hollywoodien et qu'elle recevrait, après la guerre, toutes sortes de médailles.

« *Il est difficile de lui trouver un défaut* », reconnaît Olivier Cogne, directeur du musée Dauphinois, à Grenoble, et commissaire de l'exposition « Rose Valland, en quête de l'art spolié », qui honore le destin extraordinaire de cette « *grande fille toute simple* » à travers une magnifique scénographie s'étalant sur 700 m². Ponctuée de précieux documents d'archives, de photographies et d'une dizaine de peintures récupérées dans les territoires du Reich – parmi lesquelles de splendides toiles de Gustave Courbet, d'Eugène Boudin ou du peintre

baroque Giovanni Paolo Panini –, cette sublime exposition rend justice à cette femme peu loquace qui fut, au grand dam de Goering, le cheval de Troie de la spoliation artistique nazie.

Lorsque la guerre éclate le 3 septembre 1939, le musée du Jeu de Paume a fermé ses portes depuis dix jours et une partie de ses collections est déjà mise à l'abri au château de Chambord. Son directeur, André Dezarrois, est aussitôt mobilisé et confie la garde du lieu à sa fidèle secrétaire. Il sait qu'avec elle, ce bastion de l'avant-garde européenne est entre de bonnes mains : cela fait plus de sept ans que Rose travaille bénévolement à ses côtés, organise des expositions, donne des conférences et rédige des catalogues qui ne citent pas son nom. Pour subvenir à ses besoins, elle enseigne parallèlement dans une école d'art appliqué parisienne et écrit pour *La Revue de l'art*



RAPINES Les deux panneaux d'Antoine de Worms (*ci-dessus* : L'Arrestation du Christ ; *page de droite* : La Flagellation du Christ ; musée des Beaux-Arts de Chambéry) appartenaient à la galerie munichoise Almas-Dietrich, avant d'être acquis par l'ERR en échange d'un tableau de Pissarro : ils étaient destinés au futur musée de Hitler à Linz.

ancien et moderne. Son dévouement est proverbial : recroquevillée sur une pauvre paillasse, elle passe les premières nuits de bombardements dans le musée, avant de poursuivre d'une main de maître le transfert des collections vers Chambord. Lorsque les Allemands pénètrent dans Paris le 14 juin 1940, Rose a quitté la ville avec le dernier convoi, tandis que les œuvres restantes ont été entreposées dans la chaufferie au sous-sol du musée.

Début juillet, elle est de retour dans une ville humiliée. Les rues résonnent du claquement des bottes allemandes sur le pavé. Elle entend rester à son poste : « *Je pourrai rendre des services* », écrit-elle à Jacques Jauard, directeur des Musées nationaux et de l'Ecole du

Louvre. Dès leur arrivée dans la capitale française, les occupants ont entamé les premiers recensements et saisi des collections juives et franc-maçonniques. La moisson est abondante : les trois salles réquisitionnées en octobre au musée du Louvre ne suffisent plus. Le 1^{er} novembre 1940, le Jeu de Paume est investi par les agents de l'ERR, équipe d'intervention nazie chargée des œuvres d'art et dirigée par le baron Kurt von Behr. La présence de Rose est tolérée par les Allemands : « *Elle leur est utile pour les questions d'ordre logistique et veille officiellement sur les œuvres remises au*

sous-sol », explique Olivier Cogne. Le lendemain de la réquisition, le maréchal Goering y visite une exposition de toiles confisquées à d'éminents marchands d'art comme Paul Rosenberg ou Daniel Wildenstein. Le Reichsmarschall mégalomane, autoproclamé « *dernier homme de la Renaissance* », reviendra vingt et une fois au cours de la guerre, repartant toujours avec de sublimes toiles flamandes sous le bras, sans jamais évidemment payer un sou.

Pendant quatre ans, le musée du Jeu de Paume devient un véritable centre de tri artistique. Les Rembrandt,

Rubens, Chardin, Watteau, Hubert Robert et autres grands maîtres anciens sont systématiquement envoyés en Allemagne afin de garnir les salons des hauts dignitaires nazis ou les cimaises imaginaires du *Führermuseum* de Linz, que Hitler rêvera de construire jusqu'à son suicide. Dans le fond du musée, cependant, un rideau cache l'entrée de la pièce n° 12 : « la salle des martyrs ». Là s'entassent jusqu'au plafond des Salvador Dalí, des Fernand Léger, des Henri Matisse, des Pierre Bonnard, des Maurice Utrillo, des Marc Chagall, des Pablo Picasso et tant d'autres peintres modernes ou juifs, coupables aux yeux des nazis d'avoir souillé l'art de leurs motifs incohérents.

Mis à l'écart du reste des collections spoliées, ces « intrus » de la modernité n'en servent pas moins l'économie de guerre allemande : un compte spécial a été créé à la Reichsbank pour accueillir le produit de leur vente. L'ERR met également de côté certaines de ces « horreurs » pour les troquer contre des œuvres plus anciennes ou plus « respectables », faisant preuve d'un sens du commerce souvent discutable : en ce temps-là, deux Renoir et un Matisse valent une toile de l'école de Fontainebleau, tandis qu'un Pissarro est tranquillement échangé contre deux panneaux



d'un obscur maître allemand du XVI^e siècle. Nul doute que le Führer appréciait ce diptyque – présenté en recto verso dans l'exposition – où des juifs aux nez exagérément crochus arrêtent et flagellent le Christ.

Le sort des œuvres jugées trop laides pour être vendues est néanmoins scellé : le bûcher. Le 23 juillet 1943, Rose Valland rapporte dans ses notes que « cinq ou six cents (tableaux) ont été brûlés sous la surveillance allemande dans le jardin du musée de 11 heures

à 15 heures » avant de dresser une liste non exhaustive où figurent pêle-mêle une *Nature morte avec instrument de musique* de Picasso, un *Nu couché* de Kisling ou un *Portrait de femmes* de Picabia. « Rose était la chroniqueuse du Jeu de Paume. Elle notait tout ce qui se passait sous ses yeux et notamment les destructions ou les mouvements d'œuvres », explique l'historienne de l'art Ophélie Jouan, conseillère scientifique de l'exposition. Griffonnées à la hâte sur de petites fiches, ses observations sont ensuite transmises à Jacques Jaujard, qui informe Londres. L'espionne n'hésite pas à récupérer dans les corbeilles des communiqués froissés, qu'elle traduit et recopie chez elle avant de les replacer au même



AVIS DE RECHERCHE Ci-contre : en 2019, près de 1 200 peintures récupérées auprès des Allemands n'ont toujours pas retrouvé leur propriétaire. Réparties dans les musées français, elles sont classées « MNR » (Musées nationaux récupération). L'exposition présente cinq de ces œuvres en recto verso, afin que le visiteur puisse observer au dos les inscriptions témoignant de leurs nombreuses pérégrinations.



endroit le lendemain. Elle n'est surprise qu'une seule fois, par l'expert de Goering, Bruno Lohse, qui lui signifie d'un regard perçant qu'elle sera fusillée si elle parle « *de ce qui se passe dans la maison* ». Ce à quoi notre moucharde répond avec calme : « *Personne ici n'est assez stupide pour ne pas savoir les risques qu'il court.* »

Malgré des soupçons grandissants, Rose persiste à consigner secrètement les provenances et les destinations des œuvres. Embarrassé par ce témoin gênant, Kurt von Behr prévoit, une fois le travail de l'ERR achevé, de la déporter



puis de l'exécuter de l'autre côté du Rhin. Il n'en aura pas le temps. L'avancée fulgurante des Alliés au cours de l'été 1944 sème la panique au Jeu de Paume, qui est vidé de ses collections. Le 1^{er} août, Rose communique à la Résistance des chemins de fer le numéro d'un convoi transportant 148 caisses d'œuvres d'art : les chemins de fer retiendront le train en banlieue jusqu'à la Libération. Dans un Paris délivré, Rose fait la connaissance d'un certain James Rorimer, officier du groupe américain des *Monuments Men* – commandos de l'art chargés de retrouver les œuvres pillées ou spoliées et de protéger les monuments de l'Europe dévastée –, à qui elle confie la liste des dépôts allemands où les œuvres spoliées sont stockées. Contrairement à ce que laisse penser le film éponyme de George Clooney, sorti en 2014, cette cession se fit sans aucun jeu de séduction : « *Ce piètre film confère à Rose Valland un rôle de faire-valoir qui ne dit rien de son implication dans la récupération artistique* », explique Olivier Cogne.

Car son rôle ne s'arrêta pas là. Nommée secrétaire générale de la CRA (Commission de récupération artistique), Rose Valland participa au procès de Nuremberg, reçut le grade de capitaine de la 1^{re} armée du général de Lattre de Tassigny et parcourut l'Allemagne et l'Autriche de long en large à la recherche des trésors perdus. Son acharnement

permit notamment le rapatriement des 157 canons en bronze des XVII^e et XVIII^e siècles désormais exposés dans la Cour d'honneur des Invalides, ainsi que de nombreuses pièces subtilisées en 1940 au musée de l'Armée, comme cette magnifique armure des comtes palatins de Bavière présentée à l'exposition, elle-même volée par les troupes françaises lors des guerres révolutionnaires. Revenue en France en 1953, Rose poursuit son investigation et redevint bénévole une fois l'âge de la retraite venu. En 1980, son cortège funèbre ne fut suivi que par quelques proches : cette espionne fut discrète jusque dans la mort. Le temps est désormais venu de lui rendre justice. *S*

« *Rose Valland. En quête de l'art spolié* », jusqu'au 27 avril 2020. Musée Dauphinois, 30, rue Maurice-Gignoux, 38031 Grenoble.

Tous les jours, sauf le mardi, de 10 h à 18 h.

Fermé le 25 décembre et le 1^{er} janvier. Entrée gratuite. Rens. : www.musee-dauphinois.fr ; 04 57 58 89 01.

À LIRE



Rose Valland. Une vie à l'œuvre, Ophélie Jouan, Patrimoine en Isère/Musée de la Résistance et de la Déportation de l'Isère-Maison des Droits de l'Homme, 96 pages, 12 €.
Le Marché de l'art sous l'Occupation, 1940-1944, Emmanuelle Polack, Tallandier, 304 pages, 21,50 €.



LES MAILLES DU FILET
 Appartenant à la galerie parisienne Bernheim-Jeune avant la guerre, *Le Port d'Anvers*, d'Eugène Boudin (page de gauche, en haut, 1876, musée de Grenoble), fut acheté en 1943 par Maria Almas-Dietrich, marchande d'art munichoise et principale fournisseuse de Hitler. Après-guerre, Rose Valland partit dans les territoires du Reich à la recherche des objets d'art spoliés ou pillés. Elle remit notamment la main sur l'*Armure de Nuremberg* (ci-contre, vers 1520, Paris, musée de l'Armée), prise aux comtes palatins de Bavière par les troupes françaises lors des guerres révolutionnaires et que les occupants avaient fait acheminer outre-Rhin, sous le prétexte de récupérer des biens allemands. Une photographie (page de gauche, en bas) montre Rose posant à ses côtés, accompagnée d'un membre du groupe américain des *Monuments Men*, chargés de récupérer les œuvres spoliées par les Allemands.

© MUSÉE DE GRENOBLE-
 CLICHÉ JEAN-LUC LACROIX/SP.
 © COLL. CAMILLE GARAPONT/SP.
 © RMN-GRAND PALAIS/EMILIE
 CAMBIER/PASCAL SEGRETTE.





TRÉSORS VIVANTS

Par Sophie Humann



Danse avec les Chevaux

Hier chasseurs pour le prince de Condé,
aujourd'hui comédiens, les chevaux sont depuis trois cents ans
l'âme des Grandes Ecuries de Chantilly.



PHOTOS : © BERTRAND GARDEL/HEMIS.

Les lumières n'éclairent plus que le disque pâle de la piste, laissant presque dans l'ombre les musiciens du trio Sarocchi qui entonnent un air venu du fond des montagnes corses – ou peut-être du fond des steppes. Entrent les cavalières en délicates robes de soie, coiffées d'extravagants couvre-chefs d'herbe et de mousse. Sous leurs bustiers ajustés, les amples jupes habillent aussi la croupe de leurs chevaux espagnols qui dansent. Un frisson d'émerveillement parcourt les gradins. Voilà déjà les spectateurs saisis, transportés pour une heure dans la forêt des contes, dans un monde de poésie et de grâce, où les ânes saluent et les chevaux font des révérences, où surgit, monté par une élégante amazone, un étalon dressé sur ses postérieurs.

Les tableaux et les musiques varient au gré des saisons : duo comique printanier entre un danseur élastique et un poney nain impertinent, sombre et hiératique vision d'un arabo-frison et de sa cavalière sous un violent orage estival, fantastique cavalcade d'une fille du Nord, coiffée d'une tête d'oiseau couleur de feu et de son destrier alezan brûlé... Sous les applaudissements, les acteurs ont rejoint leurs boxes. La lumière éclaire à nouveau

EN PISTE ! Reconstitué par le duc d'Aumale au XIX^e siècle, le château de Chantilly (page de gauche, en bas) est isolé de ses écuries, dont les longues ailes se rejoignent dans un pavillon au décor raffiné dessiné par l'architecte Jean Aubert (ci-dessus). Une piste y accueille les spectacles imaginés par les sept écuyères de la compagnie équestre (page de gauche, l'une d'entre elles devant le château) qui font vivre les Grandes Écuries.

l'écrin de ce féérique spectacle équestre et le médaillon orné de son gracieux décor, où sont gravés ces mots : « *Louis-Henri de Bourbon, septième prince de Condé, a fait construire cette écurie et les bâtiments qui en dépendent, commencés en 1719 et finis en 1735.* »

Nous sommes à Chantilly, sous le dôme des Grandes Écuries, dont les plans et les décors ont été dessinés par Jean Aubert et dont la première pierre a été posée il y a tout juste trois cents ans sur les ordres du petit-fils du Roi-Soleil. Gigantesques et solitaires, aussi somptueuses que leurs grandes sœurs de Versailles, elles allient l'élégance de leur interminable façade au raffinement de leur décor sculpté, véritable chef-d'œuvre de l'art rocaille. Sophie Bienaimé ne s'éloigne jamais de ce palais équestre. Chaque jour, elle œuvre pour qu'il demeure une écurie et ne devienne pas un « vaisseau fantôme ». Grâce à elle et à sa famille, l'homme et le cheval poursuivent une conversation entamée ici il y a trois siècles.

Depuis 2006, l'écuyère a pris la suite de son père Yves, créateur du musée vivant du Cheval en 1982, et dirige ce qu'elle aime appeler « le petit conservatoire de l'équitation de tradition française » : une compagnie équestre de sept écuyères qui propose des spectacles originaux mis en scène par sa sœur Virginie et des présentations de l'art du dressage de Haute Ecole. Chaque écuyère est responsable de trois chevaux. « C'est ainsi que nous obtenons le plus de finesse dans la manière de présenter notre travail et celui des chevaux, précise-t-elle. J'essaie de conserver un esprit de troupe pour que chacune ait envie de défendre l'esprit du spectacle. Lorsque les écuyères arrivent aux Grandes Écuries – seuls trois hommes se sont présentés depuis la création de la compagnie –, elles sont d'excellentes cavalières, mais il faut encore qu'elles apprennent à devenir des artistes. »

Dans ce but, elles prennent des cours de théâtre et suivent les conseils de Sophie, qui eut comme premier



professeur de spectacle équestre le grand Lucien Gruss, passé maître dans l'art de la voltige et du travail avec le cheval en liberté. A l'esprit circassien, les spectacles des Grandes Ecuries empruntent la piste ronde, les costumes féeriques imaginés par la styliste d'origine tchèque Monika Mucha, les fréquents changements de tableaux ; au Cadre noir de Saumur, avec lequel les Grandes Ecuries de Chantilly ont collaboré lorsque le dôme était en travaux, l'exigence de la Haute Ecole : pas espagnols, passages, etc.

Pour manifester cette relation unique entre l'homme et le cheval, véritable trésor des écuries de Chantilly, les écuyères cherchent en permanence à rendre leurs chevaux plus sensibles et à se montrer elles-mêmes plus discrètes. Il faut apprendre ce qui peut être demandé à chacun. Chaque cavalière sait ainsi quelle musique pourra convenir aux chevaux dont elle s'occupe. Tous les jours, dimanches compris, les chevaux artistes, qui occupent les boxes de la galerie est où logeaient ceux du duc d'Aumale, fils de Louis-Philippe, sont soignés et sortis en forêt pour entretenir leur système cardiovasculaire et leur moral. Souvent, Sophie Bienaimé leur fait faire des exercices de dressage en promenade : « *Ils ne sont pas très concentrés parce qu'ils regardent les arbres, mais ils apprennent en jouant !* »

Le reste du temps, cavalières et montures s'exercent dans la carrière de la cour des écuries, un espace extérieur en sable, ou dans le manège couvert de 18 m de diamètre qui prépare bien aux 13 m de large de la piste du dôme. Y tourner

dans tous les sens demande un gros effort aux articulations des chevaux. Pour tenir, ils doivent avoir des muscles de sportifs de haut niveau. Les animaux arrivent généralement aux Grandes Ecuries à l'âge de 3 ou 4 ans. Trois ans de dressage sont ensuite nécessaires avant qu'ils ne soient capables de participer à un spectacle. « *Exécuter un véritable cercle est très difficile pour un cheval*, explique Sophie Bienaimé. *Il est fait pour se nourrir et pour courir afin d'échapper à ses prédateurs. Nous avons besoin de chevaux souples et courageux, comme les races lusitaniennes et ibériques.* »

A leur achèvement, en 1735, les Grandes Ecuries de Chantilly étaient d'une modernité inédite. Passionné de vénerie, comme tous les Bourbons, le prince de Condé voulait le meilleur pour ses deux cent quarante chevaux, répartis en deux rangs de soixante dans les ailes du bâtiment, de chaque côté du dôme. Les hautes fenêtres furent placées bien au-dessus d'une hauteur d'homme pour empêcher que la lumière, pourtant indispensable, n'abîme les yeux des bêtes. Un hippiatre s'occupait de la santé des chevaux, les malades avaient leur cour, une autre servait de manège extérieur et le dôme, de manège intérieur. Les chevaux y étaient dressés pour être préparés aux éprouvantes journées de chasse à courre. Les cinq cents chiens possédaient aussi leur propre cour (l'actuel manège extérieur), ainsi que les carrosses et autres voitures, alors logés dans l'actuel musée du Cheval. Pour garantir au duc de Bourbon un équipage digne de son rang, le personnel était nombreux et très hiérarchisé. En 1726, alors que les écuries n'étaient pas encore achevées, on comptait déjà cinq cochers, deux maîtres palefreniers, un piqueur, trois postillons, un garçon de carrosse, deux garçons aux chevaux, un postillon

PHOTOS : © BERTRAND GARDEL/HEMIS.



de la chaise, trente-deux palefreniers, un garçon maréchal et un garçon sellier !

Louis-Joseph de Bourbon-Condé succéda à son père en 1740. Prince chasseur, il multiplia surtout les fêtes, transformant à l'occasion le dôme en théâtre. Lors du divertissement donné en 1782 en l'honneur du comte du Nord, le futur tsar de Russie Paul 1^{er}, les invités trouvèrent encore cent cinquante chevaux dans les écuries. Quelques jours seulement après la prise de la Bastille, Louis-Joseph de Bourbon fuit avec son fils Louis-Henri-Joseph et son petit-fils. Contrairement au château, les écuries échappèrent aux destructions révolutionnaires, leurs dimensions les rendant particulièrement utiles. Elles devinrent propriété de l'Etat et hébergèrent des régiments de cavalerie jusqu'à la fin de l'Empire.



À L'OREILLE DES CHEVAUX En haut, à gauche : Sophie Bienaimé (à gauche), qui dirige la compagnie équestre des Grandes Ecuries. Chaque écuyère est responsable de trois chevaux, pour la plupart espagnols ou portugais, avec lesquels elle entretient une grande complicité. Ils sont logés dans l'aile est, dans les boxes qu'avait fait aménager le duc d'Aumale (en haut, à droite). Tous les jours, les chevaux sont sortis en forêt, entraînés, leurs fers vérifiés (ci-contre). Après trois ans de dressage, ils sont aptes à entrer en scène sur la piste des Grandes Ecuries.



En 1815, les Bourbons retrouvèrent leur domaine de Chantilly et, lorsque Henri d'Orléans, duc d'Aumale, cinquième fils de Louis-Philippe, hérita du domaine de son parrain Louis-Henri-Joseph en 1830, les écuries étaient presque aussi remplies qu'avant la Révolution. Pendant la minorité d'Henri, son frère Ferdinand administra le domaine, créant l'hippodrome en 1834. Après sa mort accidentelle en 1842, le duc d'Aumale, devenu majeur, reprit les rênes du domaine et nomma un Anglais, Charles Coates, comme premier piqueur. Contraint à l'exil sous le Second Empire, il n'en fit pas moins réaliser de nombreux travaux. Mais les bâtiments restèrent vides : « *Ce palais est aussi désert que celui de leurs maîtres*, écrit ainsi Alexandre Rousseau-Leroy dans son *Etude historique de Chantilly* en 1858. *Elles sont mortes aujourd'hui, ces écuries, mortes comme les chevaux qu'elles abritaient, comme les chiens qui aboyaient, comme les piqueurs qui y vivaient, comme les princes qui les entretenaient ; ce n'est plus qu'une ombre d'elles-mêmes : elles sont debout, elles semblent toujours défier les outrages du temps, je ne me lasse point de les contempler, c'est le souvenir immortel d'un passé qui ne sera plus (...).* »

Lorsque le duc d'Aumale retrouva Chantilly en 1871, il réinstalla quelques chevaux dans l'aile est des écuries, qu'il avait modernisée. Mais à sa mort,

l'Institut de France, auquel il avait légué son domaine, les abandonna. Le Cercle hippique de Chantilly y réintroduisit bien des chevaux à partir de 1947, mais en les logeant dans des boxes de parpaing et de béton aménagés à la hâte dans les anciennes remises qui abritent aujourd'hui le musée du Cheval.

En 1982, après quatre ans de pourparlers avec l'Institut et l'aide de Pierre de Crépy, l'administrateur du domaine, l'écuyer Yves Bienaimé, professeur d'équitation formé au haras du Pin, réussit à ouvrir un musée vivant du Cheval destiné au grand public, à installer des chevaux dans les stalles et les boxes du duc d'Aumale, et à présenter les premiers spectacles équestres sous le dôme. Pour symboliser le retour du cheval dans les Grandes Ecuries de Chantilly, il parvint même à financer, en 1989, la restitution, au sommet du pavillon central, de la statue de *La Renommée* d'Antoine Coysevox, fondue pendant la Révolution. La perfection du moulage est telle qu'aucun des quelque 160 000 visiteurs annuels des Grandes Ecuries n' imagine qu'elle a jamais quitté cet emplacement depuis les très riches heures du prince de Condé. *✍*

A voir : « Les Grandes Ecuries de Chantilly », exposition jusqu'au 5 janvier 2020.

Musée du Cheval, Grandes Ecuries de Chantilly.

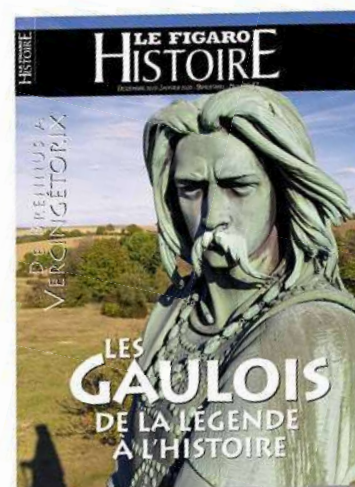
Rens. : www.domainedechantilly.com

ABONNEZ-VOUS

LE FIGARO
HISTOIRE

1 AN
D'ABONNEMENT
6 NUMEROS

35 €
au lieu de 53,40€



L'HISTOIRE
EST UN PLAISIR

Abonnez-vous en appelant au

01 70 37 31 70

avec le code RAP19012

PAR INTERNET

www.figarostore.fr/histoire

PAR COURRIER

en adressant votre règlement de 35 €
à l'ordre du Figaro à :

Le Figaro Histoire
Abonnement, 4 rue de Mouchy,
60438 Noailles Cedex

Offre France métropolitaine réservée aux nouveaux abonnés et valable jusqu'au 31/01/2020. Les informations recueillies sur ce bulletin sont destinées au Figaro, ses partenaires commerciaux et ses sous-traitants, pour la gestion de votre abonnement et à vous adresser des offres commerciales pour des produits et services similaires. Vous pouvez obtenir une copie de vos données et les rectifier en nous adressant un courrier et une copie d'une pièce d'identité à : Le Figaro, DPO, 14 boulevard Haussmann 75009 Paris. Si vous ne souhaitez pas recevoir nos promotions et sollicitations, cochez cette case ☐ Si vous ne souhaitez pas que vos coordonnées soient transmises à nos partenaires commerciaux pour de la prospection postale, cochez cette case ☐ Nos CGV sont consultables sur www.lefigaro.fr - Société du Figaro, 14 bd Haussmann 75009 Paris. SAS au capital de 16 860 475€ 542 077 755 RCS Paris.

Par Vincent Trémolet de Villers

© FRANÇOIS BOUCHON/LE FIGARO.



Fabrice Luchini L'alchimiste

IL L'ESPRIT DES LIEUX

130
HISTOIRE

Un fauteuil sous une lumière chaude, un homme qui tourne les pages, une voix qui s'élève en donnant à chaque phrase sa substance, son muscle. Des silences qui comptent autant que les mots, un rythme, une musique – parce qu'il s'agit bien de musique –, qui fait surgir, en quelques minutes, la plus belle des compagnies. A première vue, Fabrice Luchini est seul sur la scène. Nous sommes au Studio Marigny où le comédien joue sa lecture sur les portraits et autoportraits d'écrivains. Pourtant, à peine a-t-il commencé l'évocation de Gaston Gallimard par Jean Cau que déjà le journaliste et l'éditeur sont là, devant nous. Ils parlent (que pourraient-ils faire d'autre ?) de littérature ou plutôt des écrivains. Voici Céline qui tempête, Proust couvert d'une dizaine de manteaux, Gide au comité de lecture, Aragon qui admire Drieu puis Malraux puis Staline. Luchini lit, et par l'alchimie du verbe, ces écrivains peuplent la salle comme des fantômes. Bientôt Jean Cau décrira Cocteau puis Jean Genet avec son talent insensé de mémorialiste : les deux hommes rejoindront la confrérie. Un esprit gourmand pourrait s'en contenter mais le comédien n'en reste pas là. Un autoportrait de Baudelaire suivi d'un diabolique croquis de Verlaine par Rimbaud enrichissent encore sa fabuleuse galerie de portraits. Il y mêle Chloé, la chirurgienne, celle du *Lambeau* de Philippe Lançon, avant de faire entrer, au milieu de cette éminente académie, une modeste dame, un peu courbée, qui tient son cabas : « *La tante à Bébert rentrait des commissions, elle avait déjà pris le petit verre* »... La méchanceté poignante du *Voyage au bout de la nuit* s'impose immédiatement par sa puissance d'évocation, son évidence poétique. Luchini sort du texte (ce qu'il fait très peu dans ce spectacle d'une très grande exigence) pour convaincre les derniers sceptiques de la « beauté inouïe » de cette scène dérisoire : « *La tante à Bébert rentrait des commissions.* » Quand il est dans une salle de mille places (comme actuellement dans son spectacle sur l'argent), le comédien donne le grand orchestre. Ici, c'est de la musique de chambre. Dans les deux cas, il joue juste mais on devine, en l'entendant dire ses portraits, une secrète préférence pour le petit comité.

Cela fait maintenant plus de trente ans (c'est en 1985, qu'il monta la première fois sur scène pour dire le *Voyage au bout de la*



nuît) que Fabrice Luchini interprète – comme un pianiste joue Chopin ou Mozart – les chefs-d'œuvre de notre littérature. Par miracle, il le fait sans pédanterie avec une fraîcheur intacte. Entre deux spectacles, deux films, il se plonge dans un savant désordre de lectures avec une obsession : étancher sa soif. Est-ce une longue recherche intérieure ? Luchini est comédien, il n'est pas critique littéraire, philosophe, intellectuel. C'est par le corps qu'il transmet la vie de l'esprit. Ce qui le hante, c'est la perfection de la forme. Cette grâce de l'agencement des mots qui, par magie, vous possède, vous délivre de tout ce qui empêche. Cette quête le mène de La Fontaine à Philippe Muray, de Rimbaud à Jean Cau qu'il s'acharne à restituer dans leur profonde vérité. Fréquenter intimement des chefs-d'œuvre pendant des décennies transforme un homme. On reproche à Luchini son goût de la cita-

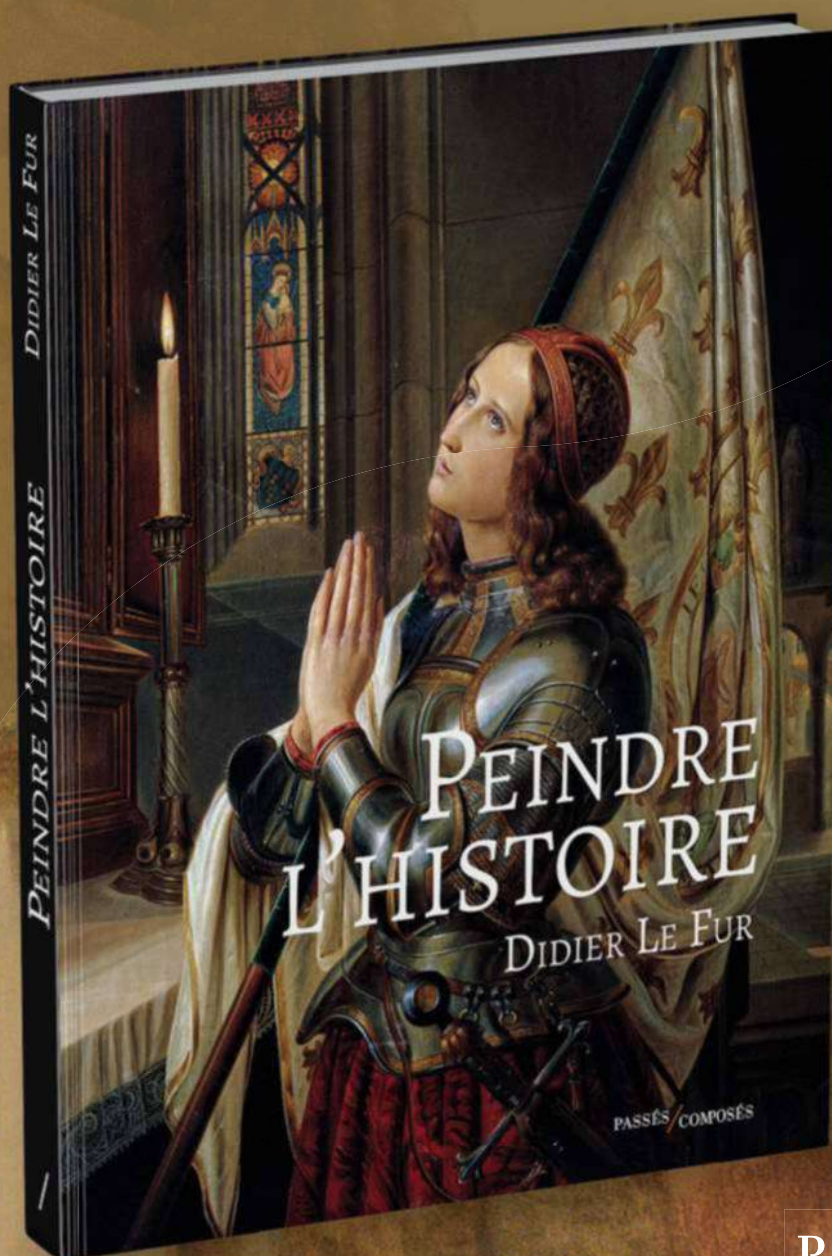
tion, mais c'est qu'il ne peut plus sortir sans sa troupe, la compagnie des écrivains. Il vit avec eux, par eux, pour eux. Cet autodidacte qui n'a connu ni l'université ni les salons de la République des lettres n'a pas réduit, comme tant d'autres, la littérature à un élégant divertissement, un ornement social, un assommant sujet d'étude, un supplément d'âme. Elle lui est consubstantielle : c'est une respiration. Notre société depuis trop longtemps dilapide ce trésor, Luchini, avec un soin exemplaire, le protège et lui rend, le temps d'une lecture, son inégalable éclat.

Conversation autour des portraits et auto-portraits, de Jean Cau à Philippe Muray, en passant par Philippe Lançon... avec Fabrice Luchini. Studio Marigny, Carré Marigny, 75008 Paris. Le spectacle est complet jusqu'au 13 février 2020. Il reprend en mars, les mardis et mercredis à 18 h 30. Locations : www.theatremarigny.fr ; 01 76 49 47 12.

ASSOIFFÉ Depuis plus de trente ans, Fabrice Luchini interprète les chefs-d'œuvre de notre littérature avec une fraîcheur intacte. Hanté par la perfection de la forme, il s'acharne à les restituer dans leur profonde vérité.

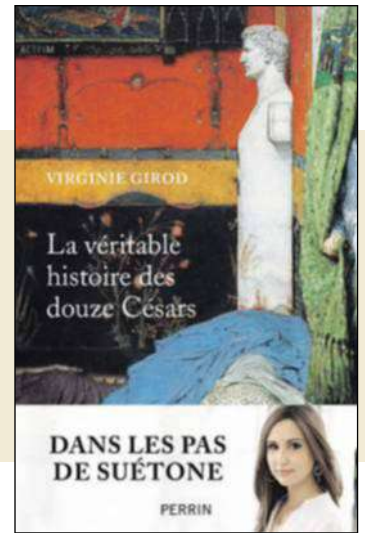
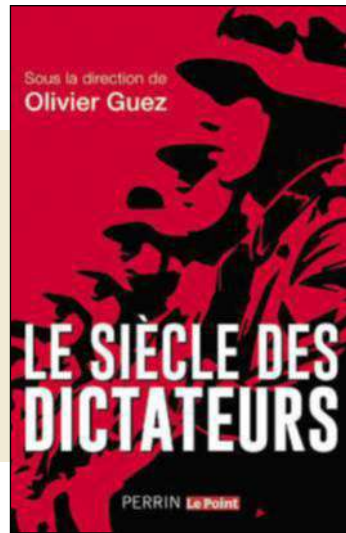
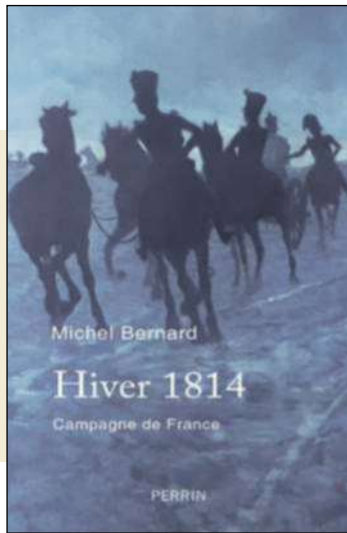
© EDOUARD CAUPEL/PASCO.

Redécouvrir
l'histoire de France
par la puissance
de l'image



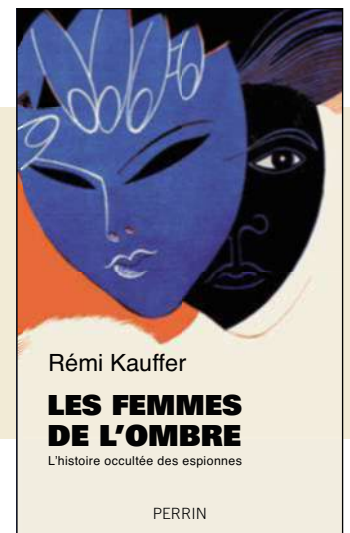
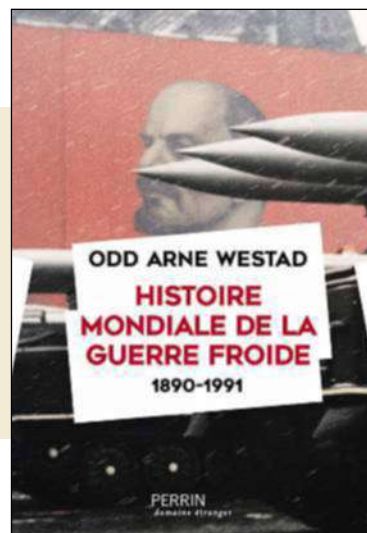
PASSÉS / COMPOSÉS





PERRIN

LE MEILLEUR DE L'HISTOIRE



Retrouvez-nous sur

